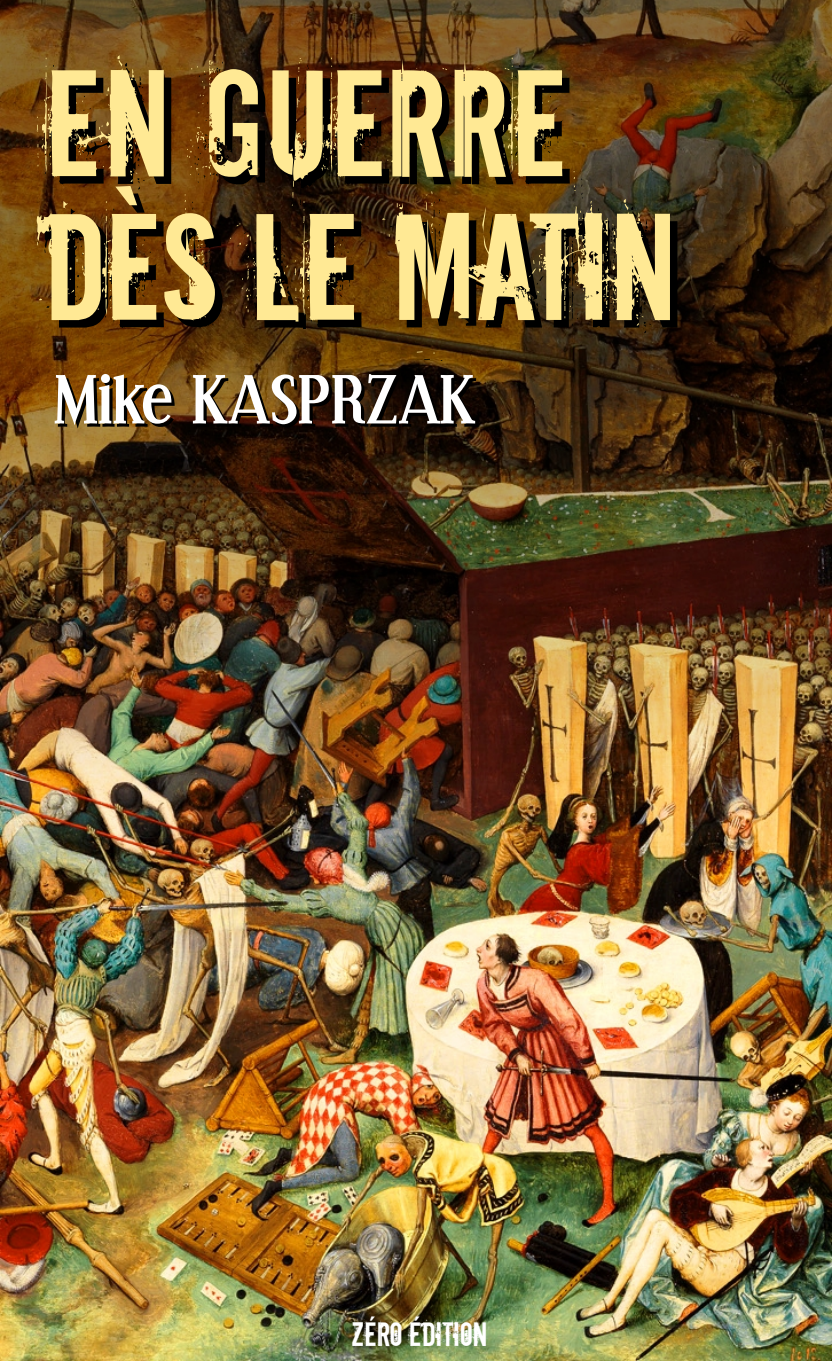


EN GUERRE DÈS LE MATIN

Mike KASPRZAK



ZÉRO ÉDITION

**EN GUERRE
DÈS LE MATIN**

Mike Kasprzak

« *Deviens ce que tu es.* »
Friedrich Nietzsche

« *J'ai un projet. Devenir fou.* »
Fédor Dostoïevski

*Ce roman, dont la version numérique vous
est offerte, a été publié en version papier en
2017 aux éditions 5 Sens.*

ISBN : 978-2-940583-69-0

*Plus de textes de l'auteur sont à découvrir
sur son site personnel : mikekasprzak.fr*

Première partie

Et maintenant la folie.

Débridée. Chimérique. Lumineuse.

Nectar de toute démesure. Muse du grand chamboulement.

Atteindre la liberté mentale la plus pure. Usant de tous les excès et n'ayant d'autre ambition que d'incarner la vie. Portant en soi l'intransigeance des philosophies les plus rudes. Les plus risquées. Souhaitant s'élever là où quasi aucun homme n'a encore mis les pieds. Explorant les cimes les plus inaccessibles. Les solitudes les plus tenaces. Se frayant un chemin net et direct vers son Moi le plus authentique. L'en libérant de toute soumission. De toute gangrène. De toutes peurs. Lui faisant goûter les nourritures les plus sensuelles. Les plus jouissives. L'enivrant de toutes choses. De toutes sensations. De toutes joies. L'enivrant de souffrances vaincues. De guerres célestes.

L'enivrant jusqu'à le rendre fou.

L'enivrant jusqu'à en faire un soleil.

Je me réveille avec cette idée percutante en tête. Être un soleil. Diable, en voilà un projet. Fuir le néant gluant de la routine et de l'ennui. Permettre à la furie qui se trouve dans nos veines de s'écouler avec une hardiesse sans commune mesure. Sans tromperie. Avec rage même. Avec plumes d'aigles et fureur de taureau. Sans chichi. Quel autre destin souhaiter qu'une vie totale, sans retenue, ivre d'une lumière insouciant ? Fanfaronnant à toute heure. Le pas léger. Une joie de tout instant. Le présent comme seul alibi.

Les cloches viennent de sonner. Sept heures. Peut-être huit. Je me prélasse dans mon lit. Profitant de ce moment unique. Aucune contrainte. Sinon quelques babioles. Aucune obligation. Des possibilités immenses dès le réveil. Quelle sensation ! Des yeux qui s'ouvrent sur une toile blanche. Le parfum de la liberté. Quasiment rien de plus agréable au monde. Doigts de pied frétilants dans un air parfumé de légèreté. Plein de sagesse et de volupté. Plein d'une sérénité nouvelle.

De dehors, j'entends les carrosses redoubler d'efforts. S'esquintant au coin du boulevard. Tous déjà en route. Sans surprise. La ville entière. Parlez d'une ville. Une garderie oui ! Une caserne ! Cinq mille humains au garde-à-vous. Se levant tous d'un bond pile au même moment. Tous les réveils braqués sur la même heure. Celle de la servitude. Une tartine, un jet d'eau sur les fesses et un coup sur les dents. Luisant tous de la même lueur. Une lueur bien terne. Celle du désespoir. Urinant tous en chœur. Des hectolitres de pisse finissant par pourrir on ne sait où. Fertilisant peut-être une civilisation souterraine. Attendant son heure. Une civilisation de monstres mutants assoiffés de vengeance contre les hommes. Arrosée quotidiennement d'engrais humain. Désireuse de vivre ! Prête à bondir et à tout saccager. Peut-être un lundi matin, alors que tout le monde se prépare pour une nouvelle semaine. La même que la précédente et que la suivante. Finalement, presque une délivrance que de mettre un terme à tout ça. Au plus vite. Ces *courageux* qui arrivent à huit heures précises au bureau. Avec un sourire crispé. Sourire qui ressemble

plus à une torture qu'à autre chose. Le néant jamais loin, prêt à surgir à la moindre glissade. Le tranchant de la guillotine narguant l'homme. Son cou et son ardeur prêts à fendre.

Ces ânes ! Et personne pour leur dire que tout ça ne rime à rien. Qu'il n'y a là qu'usurpation du temps et mort qui guette en trompe-l'œil. Déchéance de la vie et abandon de toute dignité. Presque à moi de m'y coller pour ainsi dire. Un acharné ayant passé dix années de sa vie à ruminer toutes les philosophies, à encaisser les livres les plus brutaux, à se forger une estime de la vie, à déceler et à répudier toute forme de suffisance. Et le voilà attendu comme prophète quasiment.

Je me lève doucement. Heureux de m'être échappé de tout ça. *Le réveil qui sonne. Fatigue hurlante. Crevante. Sale. Mesquine. Une nuit charognarde. Les loques de la veille qui traînent par terre. Le même slip sale avec sa tache de merde au milieu qu'on remet à la va-vite. Un dégoût nouveau pour une journée nouvelle.*

Heureux maintenant de pouvoir me lever selon ma propre convenance. Le plaisir de ne pas mettre de réveil en marche. La liberté du choix. L'insouciance. Dès le matin ! Quelque chose de salutaire. Je remonte le store et les vois tous. L'agitation vaine. La pagaille. De la sueur presque. Un gâchis. Une tristesse.

J'ouvre la fenêtre qui donne sur la cour de derrière. Je m'accoude sur le rebord. Ciel gris. Maussade. Pire qu'une grimace. Comme une vieille fille n'ayant jamais joui. N'ayant même plus envie d'essayer. Plein le dos... Son visage disgracieux. Inerte. Méprisant. Presque haineux, mais pas trop. Juste froid. Sans exotisme.

Sans joie.

L'air est frais, un léger brouillard. L'hiver en train de moudre ce qu'il reste de vie. Tyrannique et sans pitié. Transformant sourires en désastres. Chaleur en grelots. Caresses en mains crochues. Tout est fané. Les branches des arbres, noires, cadavériques. Des allures de gamines anorexiques. Rien à se mettre sous la dent. Plus une feuille. Les oiseaux déjà bien loin. Pas cons. Partis au soleil. *Regarde ces idiots à rester là. Ça caille. Ça pue. C'est moche et c'est sale. Rien de bon à en tirer.*

Du gris partout. Aucune folie. Aucune violence. Dans la cour, vieux bâtiments en pierre, en triste état, personne ne souhaitant s'en occuper. Le monde laissant pourrir le monde, et tout le monde pourrissant dans un demi-sourire de satisfaction. Le linge, le même depuis trois jours. Foutaises. Là bêtement. Inutile. La rosée le trempant à nouveau tous les matins. Pendu. Crasseux. Lugubre. Comme oublié. Des décennies de linge pendu. Des décennies de vies foutues en l'air. Des décennies de journées inutiles. Ne créant que rancœur et haine de l'autre. Des décennies de force envolée, de folie éteinte, fuyante. Des décennies de reproches, de désespoir, de pleurs étouffés. Des décennies d'un quotidien morose, vicieux et cruel. Des décennies d'oubli de soi, de rêves ignorés, de bêtise. Quelle tristesse. Ce linge pendu, seul, un lundi matin, à sept heures, peut-être huit, sonnait creux, saignant presque, synonyme de toute cette force belle qu'on égratigne. Qu'on assassine. Qu'on torchonne. Et tout ça pour quoi ? Un lit douillet. Quelques babioles hors de prix. Des ronflements salutaires bien planqués au

soleil. Des froufrous ! Chaque chose plus frivole l'une que l'autre. Tout ça, en échange de ce qu'on a de plus beau. En échange de notre folie, de joies insouciantes, de réelles tragédies. Tragédies qu'on cherche à éteindre le plus possible. *Ne pas souffrir*. Non, surtout pas. Et comment faire autrement ? Quasi plus aucune perle de gaieté dans nos actes. La moindre souffrance ayant l'allure d'une mise à mort, d'instantants de tortures. La moindre souffrance attisant nos regrets les plus vifs, les plus pernicioeux. La moindre souffrance étant un début d'agonie. La moindre souffrance dans nos petites vies minables, dans nos petites vies pleines d'ennui, sans guerre, sans acte de bravoure, sans coup de génie, a valeur de drame. De décomposition. De meurtre atroce. Quand bien même cette souffrance serait insignifiante. Anecdotique.

De la fenêtre, l'odeur du pain en train de cuire. Boulanger sympathique, mais pain de truand. Baguettes congelées. Quasi imbouffables. Des miches maigrichonnes. La famine jamais loin. Croûte déchirant le palais et l'intérieur des joues. Mie molle, car se mêlant au sang des plaies causées par la croûte. Sèche sinon. Goût approximatif. Reflet du monde. Reflet de la pauvreté de notre monde. Pauvreté des sens. Pauvreté des plaisirs. Monde n'ingérant que de l'infect. Ayant donc appris à aimer l'infect. Allant jusqu'à trouver infect ce qui n'a pas l'odeur de l'infect. Ce qui pourrait être bon, voire même ce qui est bon, car habitué au poisseux, à la pâtée du magasin, à la becquée congelée, aux additifs, à tout ce qui est bon marché.

L'odeur me chatouille les narines et me donne faim

quand même. Réchauffant un peu l'air ambiant. Lui mettant un peu de couleur finalement. Un peu de croustillant. Me faut pas grand-chose. Être à l'écoute de son corps, capter les sensations, s'enivrer avec. Se laisser porter par la vie qui inonde les sens.

J'en profite pour déjeuner tranquillement. Je trempe une tartine dans mon lait chaud, l'amène dans le museau, en fais gouter partout. Je pense à ce bouquin que j'ai envie d'écrire. Quelque chose de féroce. Un livre doit contenir une certaine férocité. J'en ferai quelque chose d'incroyable. Un bijou de lutte et de bravoure. Une incarnation du courage. L'homme sans fard face à sa propre condition. Une histoire pleine de plaisir aussi. De désir charnel enfin accepté. Quelque chose qui pousserait le lecteur à jeter le livre contre le mur à la fin de sa lecture. De rage. N'ayant jamais rien lu de pareil. Le pousserait à abandonner son travail. À quitter sa femme. À fricoter avec sa voisine. Tout ça en croquant ma tartine... ! Le livre qui manque aux derniers courageux. Celui qui leur donnerait une raison de croire. De franchir le pas. De continuer à lutter. D'oser. De se lancer. De prendre des risques. Quelque chose de salvateur. De percutant. Qui ne laisse la place à aucun doute. Oui, mais voilà. Plus personne ne lit. Ou ne sait lire. Ce qui revient au même. Se gavant uniquement d'évasion, de rêve, de sucré. D'histoires d'amours impossibles et de chevauchées épiques au pays des femmes sans sexe et des monstres mignons. En voilà des lectures ! Tout ça histoire justement d'oublier qu'on peut changer de cap, se découvrir des passions nouvelles, ou vivre quelque chose d'authentique et de personnel. Parlez d'un

monde.

Voilà comment devrait commencer la journée de tout écrivain, voire même de tout homme. Huit heures. Peut-être neuf heures. En croquant sa tartine, déjà en tête la volonté d'une journée pleine de triomphes, de baisés insensés, de fantaisie, d'écriture percutante et de ravages littéraires.

Et puis quoi ? C'est l'heure ! Mon rendez-vous à l'Agence ! Un homme comme moi ! M'habille en sifflotant, espérant que la conseillère soit une jolie garce. Prompte à s'encanailler un soir dans une rue au hasard d'une rencontre. Des lèvres prêtes à exploser. Suant de délice. Un sexe mignon et étroit. Toute une vie de plaisir dedans. Joie et volupté. Sachant manier la verge avec habileté et délicatesse. Minaudant une envie de fornicuer entre chaque phrase. Une femme assumant sa sensualité.

Je descends l'escalier. Vieilles marches en béton aux bords cisailant. Mieux vaut ne pas tomber. Risque prononcé de se trancher la gorge. Mort dans la matinée. Dans son escalier. Triste fin. En se rendant à l'Agence du Travail. Pour la première fois de sa vie en plus ! Parlez d'un brave.

J'arrive cinq minutes en avance. Quelle façade sinistre ! Gros bloc noirâtre dominant toute la rue. Comme une dent cariée en plein milieu du paysage. N'exprimant que dégoût et désolation. Inexpressivité même. Absence de sensations et d'émotions. L'antichambre de la mort.

J'entre. Quelques personnes avant moi.

Je passe un bon quart d'heure dans la queue. Au milieu de tous. Leur dos déjà courbé. Des vêtements miteux. Délabrés. Déchirés par la misère et la fatalité. Sentant le rance. Le piétinement de la vie accablante. La mauvaise haleine. N'ayant sûrement pas dégusté un bon plat depuis des mois. Voire même des années tiens ! Les poches trouées. Le langage difficile. Acceptant sans rechigner les boulots les plus ingrats.

J'inspecte leur regard. Bon dieu. La défaite. Des kilos de défaite dans chaque œil. La fatigue. L'ennui. La peur. On m'en aurait parlé que je ne l'aurais pas cru. Un désastre humain pour tout dire. Tous ces vaincus ! Ces quasi crevés ! Une armée de frileux. Ne trouvant pas de travail, devant donc pointer ici. L'obligation de venir histoire de pas se faire filouter les *Droits*. L'impossibilité de mener une vie épanouie. De passer une journée sans angoisse. Se dire à chaque instant, *un couic dans le système et tous les billets s'envolent*. Un document manquant, une négligence humaine, un réveil en panne, et plus rien pour se farcir le bec pendant les trois prochains mois

C'est presque mon tour à l'accueil.

Il y a un bonhomme devant. Tout chétif. Ne porte qu'un petit gilet gris et sale. Délabré comme les autres. Timide même. Craintif. Un pouilleux pour ainsi dire. Perdu dans tous les papiers qu'il a devant lui. Il bafouille quelques frêles arguments. La voix qui geint. *N'a pas mangé depuis deux jours. Peut-être trois ! Le loyer n'en parlons pas. À la rue pour tout dire. Ne peut plus se permettre de vivre comme ça.*

Sanglote qu'il est *au bout de la misère*. Que la vie n'a

passé son temps qu'à le couillonner !

Bougre de bougre.

La femme à l'accueil, un peu vieille, tout aussi hideuse, ne fait que se curer les ongles pendant qu'il marmonne et étouffe quelques larmes.

Papier pas parvenu à temps. Tant pis pour lui !

Il n'en savait rien apparemment. Ayant fait tout ce qu'il fallait pour que le papier arrive en temps et en heure. Est de bonne foi ! Ne jouerait pas au zigoto alors qu'il n'a plus une pièce même pour du pain.

Rien à faire. Revenez dans quinze jours. Pas le choix. J'ai des directives !

Diab!e. Lui annoncer ça presque en clignant de l'œil. Et bon appétit pendant qu'on y est ?

Pas le choix qu'elle dit ! Des directives ! Tout en se curant les ongles !

Quinze jours...

Le bonhomme en est dévasté. La voix sourde. Éteinte. Il cache ses yeux en quittant la file. En pleurs. Il sort de là, bousculant quelques personnes.

Pardon, pardon.

Tout timidement.

Diab!e de misère. En voilà une manigance tiens ! Instaure!er un royaume de culpabilité, de terreur administrative, de décadence sociale. Et les voilà tous, en rang, main dans la main, morts de peur, secs dedans, sans plus une seule larme dans le corps, tétanisés, en colère, mais sans force, usés par le présent. Alors même que le présent pourrait être leur plus belle réussite. Se liguant entre eux pour faire porter le poids de leur échec par les autres. Mais sans aucune possibilité de victoire. Quelle tragédie instaurée

par le Royaume du billet ! Une nouvelle religion pour ainsi dire. L'argent comme nouveau Dieu. Le travail comme acte de foi. Le chômage comme péché. L'épargne comme karma. Les patrons comme curés. Le confort comme paradis. Et aucune alternative. Ou presque.

Et ça marche ! Et comment ! Tous pris au piège ! Une terreur silencieuse d'ailleurs ! Pas étonnant tiens, de voir un tel étalage de délabrement ici. L'Agence de la Misère oui !

J'en suis moi-même un peu chahuté de ce drôle de spectacle. Lui donnerais même un coup de pouce pour ainsi dire. Une tape dans le dos. Une pièce pour un bon steak. Un joli cul à toucher. Voire même un bon coup de main pour tout foutre en l'air. Oui, mais voilà. *J'ai à faire !*

La même vieille me demande si j'ai rendez-vous. Sans même savoir à qui elle s'adresse ! Je fais mine de pas être très concerné. Regardant le plafond, tapotant sur la table, feignant une impatience exagérée. La scrutant avec dédain. Lui faisant comprendre que je ne suis pas à ma place ici. Que je suis au-dessus de tout ça. Que c'est un privilège quasiment de me voir ici. Que c'est pénible pour moi de me mêler à la crasse administrative. Aux ratés. Aux directives du ministère. Que je ne cherche pas de travail. Que je vaudrais mieux que ça. Je la regarde avec toutes ces pensées venimeuses en tête. Espérant qu'elle comprenne. Elle farfouille dans mon dossier et me baragouine je ne sais quoi à propos d'un document manquant.

Manque tel et tel papier. De son ancien patron. Pour son inscription. Sinon on peut pas. Tant pis pour

lui !

Des tralalas... !

« Tralala, je lui réponds. Tant pis. Ça ira. On verra plus tard. J'ai à faire ! »

Un peu de haine gicle par son regard. Inoffensif petit bout de femme. Jouant la terreur derrière son pupitre. Dehors, longeant sûrement les murs, marchant dans les flaques de pisse plutôt que de garder la tête haute. Mais ici protégée, en sûreté presque. Se prenant au jeu, au sérieux, y croyant même. Pensant réellement avoir droit de vie ou de mort sur ces gens-là. *Ces miteux !* N'ayant pas conscience d'être finalement bien pire que ces résignés. Eux justement, n'ayant vraiment plus le choix. En sont donc plus estimables malgré tout.

Elle m'envoie finalement dans une autre pièce avec une conseillère.

J'entre.

Une femme, la quarantaine, pas si mal que ça, me serre la main, se présente.

Turlulu. Quasi chef de meute. Jambes encore fraîches ne faisant pas leur âge. Écrase les vermisseaux de mes ongles vernis et ne suce que les billets de banque. Qu'il pose le dossier sur la table et qu'il me lèche les orteils.

Elle parcourt tout page après page, griffonne certaines cases, ne me dit pas un mot. Ignore ma présence. Puis elle tombe sur l'information fatale.

A quitté son ancien emploi, à la Faculté, sans dire au revoir. Avec le sourire même. Jouissant d'une euphorie totale après avoir posté sa lettre de démission.

Et tout de suite après, elle me regarde. J'ai soudain

changé de statut à ses yeux. Pire qu'un homme. Pire qu'un raté. Un truand. Un courageux. Qui joue avec le feu. Qui se lève un matin et se dit ras le bol de toute cette farce. Qui écrit une lettre de démission. Connaissant d'avance les conséquences, mais acceptant la sentence, le traitement particulier qu'on réserve à tout hérétique. Regardant sa vie en face, et, sans caprice ni fantaisie, admet que celle-ci n'est pas à la hauteur de l'homme. Quitte donc son emploi à la Faculté. Balançant aux oubliettes par la même occasion dix ans de sa vie passés à étudier. Car désirant mieux. Faisant donc le nécessaire pour obtenir mieux. Pour tenter d'obtenir mieux.

Drôle de bonhomme. Un gremlin pour ainsi dire. Saccager un tel avenir. Complètement fou Et pourquoi donc ? Incompréhensible.

« Pourtant clair Madame. Pour l'authenticité. Pour sauter à pieds joints dans la vie. Pour délibérément agir en acteur, en artiste. Pour ne plus jouer le jeu. Pour affronter l'inéluctable. La peste. Pour l'ivresse d'une liberté. Pour la possibilité d'un inconnu. »

Elle me regarde, regarde mon dossier, arrive sur la section «*Droits*» et d'un geste splendide, plein de grâce et de mépris, rature délicieusement la page.

Droit à rien le coco. Et qu'est-ce qu'il espérait ? Une canaillerie un soir dans la rue au hasard d'une rencontre aussi ? Du poisson fumé ? Du nectar de fraise ?

J'étais au courant bien sûr. Je m'étais renseigné. Militairement. Mais tout ça n'est qu'une manigance. Un stratagème particulièrement compréhensible. Ne laisser aucune issue. Aucune échappatoire. Sinon un

suicide misérable dans un bureau. *Ces affreux, aucun caractère, préféreront se résigner, accepter leur misère, continuer à travailler, plutôt que de risquer de se retrouver sans un rond.* Et le risque est réel. Se retrouver à la rue. Une misère encore plus grande. *Aucun n'osera !* Et comment ! Plus de canapé. Plus de jours de congé. Plus de dîner à la belle étoile. De sucrerie. De rideaux neufs. De pantoufles en poil de martre. De beaux manteaux. De carrosses reluisants. Et tout le reste ! La possibilité d'une marginalité. D'une famine. D'une vie malheureuse et sans bonheur. Un vrai risque. Tout ça pour une conviction. Pour une passion. Pour une volonté d'agir en accord avec soi-même. Pour se mettre en danger. Pour l'ivresse d'une réussite sans espoir.

Elle continue en me posant des questions sans intérêt, crétines même, loin de toute préoccupation sensible ou courageuse. Me parlant de diplômes, de carrière, de projet.

« Un projet ? *Devenir fou.* »

Trouve mon parcours impressionnant, mais pas suffisamment pour une petite gâterie en toute insouciance. Me demande quel type de métier je souhaite exercer, comme si ces choses-là avaient une réelle signification pour moi.

« Un métier ? Écrivain Madame. Pas des moindres ! Le meilleur ! Et roi du monde avec ça ! Fils illégitime de Satan et nouveau Messie donc. Alter ego charnel de Jésus le crucifié. L'exception dont ce monde avait besoin pour trouver un nouveau souffle spirituel. »

Je suis presque gêné d'avoir à répondre à ce genre d'âneries. Dépité. N'ayant presque pas le choix. Sans

envie. « Aucun ». Fini le boulot. Plus jamais. On m'y reprendra plus. Foutez-le vous là où je pense votre boulot et allez vous torcher avec à la surface du Soleil. Qu'on ne vous revoit plus jamais. Emmenez les fils à papa, les frigides, les hommes politiques, les moralisateurs, et tous les snobinards avec. Bon débarras. De la canaille en feu. Joli spectacle. Des étoiles plein les yeux. Un étron-comète qui explose dans le firmament et arrose la Terre d'immondices. Ça mettra un peu de couleur dans le ciel. Ça parfumerà le quotidien. J'en profite pour lui glisser une question pleine de bon sens. « Et les *Droits* d'ailleurs ? Au bout de quatre mois ? Possible non ? »

Elle paraît hésitante. J'insiste. Donne mes sources. Officielles. Ministère du travail et des bandits. J'ai des amis haut placés Madame. Attention à vous. Au risque de vous retrouver un jour à ma place. Obligée de jouer du cul pour décrocher un nouveau poste. D'avoir le coup de langue agile, la vulve complaisante, l'œil aguicheur en permanence. Elle crache le morceau. *Oui oui. Mais attention. Ce n'est pas si facile. Pas à la portée du premier scribouillard venu. Ah non ! Faut faire preuve d'une hargne quotidienne. Fournir des preuves. Écrire des lettres. Prouver sa motivation. Suffit pas de se tourner les pouces en regardant passer les nuages ou en se masturbant toute la journée. C'est le parcours du combattant. Pas donné à n'importe qui. Faut en vouloir. Brosser des souliers. Accepter toutes sortes de soumissions. Se mettre une laisse. Aboyer presque. Faut aboyer oui pour avoir droit à ses Droits.*

Je note toutes les remarques. Au cas où !

En sortant, je recroise toute la file. Diable, j'ai même de la peine pour eux. Les sachant piégés. Coincés et menottés par les procédures. N'attendant peut-être qu'une étincelle pour s'en libérer. Je me dois d'agir. De propager la grande parole. Sinon quoi ? Un dégénéré qui ne s'imagine grand uniquement dans son asile mental ? Un pleutre oui.

Au milieu de tous, je lance les invectives. En catimini. À la dérobadie pour ainsi dire. Comme on refourguerait un livre essentiel et incendiaire sous le manteau. À deux ou trois personnes pas plus.

« Oyez, oyez. Fuyez d'ici ! Du tralala pour branquignols ! La vie est partout ailleurs. Soyez des papillons ! Enflammez vos ailes et resplendissez autant que vous pouvez. N'ayez de cesse que de vous nourrir de l'instant. »

On me regarde. Je continue sur ma lancée.

« Le travail est mort ! Oubliez toute souscription à un labeur misérable et au grand gâchis. Ne visez qu'une seule chose. L'empoignement du présent ! Le maintenant ! Et jamais plus tard. Voici un enseignement essentiel : devenez ! Soyez ! Maintenant, ou jamais ! »

Tout le monde retourne dans le rang. Diable. Tout un dégoût. Je les regarde et vois en eux l'inaction, le manque de courage, le manque de folie, l'absence de gaieté. Terrible. Mais tout cela n'est possible que grâce à une chose ! Une seule ! La soumission ! L'acceptation de la défaite ! Ces perdants ne savent peut-être faire autre chose qu'accepter de perdre. Des gênes de perdants pour ainsi dire ! Venant ici, sans force, sans aucune détermination peut-être en sachant déjà ce qui

les attend, et quand le couperet tombe, essayent dans un demi-sanglot de retourner le jeu à leur avantage, mais sans y croire, sans réelle volonté, juste avec des larmes et un brin de colère. Mais la mécanique est rodée, les avalant et les broyant en n'ayant que faire des os qui craquent, des carcasses qui hurlent un désespoir vain et étouffé.

J'imagine, avec un machiavélisme brutal, une armée de damnés, cessant de jouer le jeu, envahir les villes, les banques, l'Agence, le Palais, les bars à filles, une armée de vaincus qui, dans un dernier sursaut d'orgueil, se lèverait et piétinerait le monde qui les a détruits, qui a faisandé leur vie, qui les a privés de tout ce dont les ministres se délectent avec excès. Une armée de miséreux prenant leur revanche sans laisser d'espoir à quiconque. Souhaitant sacrifier toutes les années de misère inutiles contre une dernière nuit d'ivresse. Contre une victoire.

Mais non ! Tous abattus et démolis. Diable, toute cette fatalité, ce manque de goût pour la vie, ce manque de plaisir à tenter des folies quotidiennement me flanque un cafard pas croyable. Une contamination par l'ennui. Par l'épuisement de toute force. Par le fait de penser qu'il n'y a pas d'autres alternatives que de rentrer dans le rang, que de se soumettre aux obligations, que de faire partie des besogneux. Par le fait de n'avoir pas d'autre choix qu'une vie poussiéreuse et semblable à toutes les autres. Une vie pire qu'une mort, une vie subie. Soumise. Éternellement triste et sans danger. Une horreur permanente. Quotidienne. Une vie de pauvres et de petites gens. Et que fais-je donc ici moi aussi ? Une

idée me foudroie. L'éventualité terrible de n'être qu'un homme banal moi aussi. Un parmi tous les autres. Atroce.

Je déambule dans la ville et inspecte ma situation. Certes, j'ai en tête un livre formidable, un bijou littéraire. Une guerre pour ainsi dire. Certes j'ai de la volonté. De la niaque. Une perspicacité remarquable. Une clairvoyance géniale. Beaucoup de folie. Un ego tenace, persévérant, malin et roublard. Mais combien de temps pour y arriver. Cinq ans ? Dix ans ? Peut-être plus. Prendre en compte la possibilité d'un échec également. Malgré mes qualités certaines, malgré mon ambition, certaines choses ne dépendent pas de moi. Espérer un succès tient aussi à la réception du livre par le public. Mais quel public ? Celui qui fait la queue à l'Agence ? Des larmes plein les yeux, la peur au ventre, tremblotant à la moindre hésitation du conseiller ? Au moindre sourcil levé ? Ou celui qui est heureux de travailler ? Regardant l'écran le soir pendant des heures, bichonnant son canapé, et chérissant son confort ? Diable de public.

Et puis quoi ? Peu importe le public ! Peu importe réussite ou échec. Juste pénétrer le présent et offrir ce que j'ai de mieux à offrir. Quel intérêt d'espérer ? L'espoir n'est qu'une fuite, une autre faiblesse, un subterfuge pour tenter de se persuader de ses choix, pour minimiser le risque, et donc supplanter un manque de courage. D'ailleurs cet espoir implique encore une crédulité, une certaine naïveté. L'espoir implique d'être encore plein d'illusion, de croire aux farces, de ne pas appréhender le monde dans sa réalité, dans sa sauvagerie. Le désenchantement ne naît pas

d'une perte d'espoir, il naît d'une confiance trop importante en l'espoir et donc d'une négligence du présent. L'espoir n'est jamais qu'une projection dans l'avenir, un mal donc, une hérésie. L'espoir est le vrai désenchantement du monde. Celui qui occulte le présent, avec ses risques, ses doutes, ses peines, ses moments de gloire, sa dureté. Avec la rudesse de sa sincérité.

Je continue de marcher tout en faisant fructifier mes pensées les plus dangereuses. Le centre-ville est complètement vide. Quelques chaises, malingres, caillent, seules, dans le froid. La fontaine centrale, pourtant imposante, projette un mince filet d'eau. Un crachat pour ainsi dire. Ridicule. Saccadé. Manquant de rythme et de force. Comme toute la ville. Le vent congelé et l'absence de présence humaine contaminent mon humeur. Je me sens tout d'un coup un peu plus abattu. Défait. D'une pesanteur malsaine dans les idées. Pestant contre le monde. Pestant contre moi-même. Me demandant ce que je fais encore là dehors plutôt que de me mettre à la tâche. Me cherchant des excuses que je méprise aussitôt. Me traitant alors d'incapable, de faible, de froussard. De verrue ! Mettant mon inaction sur le compte de l'hiver proche, du froid, de la ville trop terne, grise, sans saveur. De la petitesse de ma condition. De mon manque de talent. Et en même temps, la vue d'un passant ayant l'air encore plus misérable que moi me donne au contraire un nouvel élan de vitalité. Un courage nouveau. De la vaillance presque machiavélique. Me fait imaginer, dans un rire rageur, des phrases pleines de hargne, de sentiment, de victoires, et de passions.

Je profite de cet élan d'inspiration pour retourner le plus rapidement chez moi. En courant même ! Gardant bien au chaud la vision de ce passant misérable histoire de ne pas le rater une fois devant la feuille. Histoire d'essorer son image pour en faire suinter du minable. De récolter des gouttes de pus perlées et les transformer en bijoux littéraires.

En arrivant, je prends une feuille et essaye d'y griffonner quelques phrases scandaleuses. Rien de bon ne vient. Impossible de trouver la moindre tournure satisfaisante. Impossible d'imprégner la réelle misère qui se tient derrière tout cela en mots suffisamment précis. Suffisamment sincère et donc destructeur. Assassins donc. Non, rien. Diable je déchire la page.

Quelle idée de vouloir écrire sur un passant aussi. Minable en plus. Pourquoi pas sur un lacet défait pendant qu'on y. Ou sur le tricot d'une mamie. Un passant ! Une mouche oui ! Un ver !

Je me lève et tourne en rond. Je retente un coup. Non rien ne vient. J'écris une ligne ou deux. Rien d'intéressant. *Bonjour Monsieur, oui, j'ai bien mangé.* En voilà de la littérature tiens ! J'arrache comme ça plusieurs feuilles. Tout un paquet ! Les piétine même.

Puis je continue de tourner en rond dans mon appartement. L'impression d'être dans une impasse émotionnelle. Je ne fais plus que tourner en rond. Sans pouvoir m'arrêter. Ni même réfléchir. Coincé. Incapable. Incapable d'action finalement. Contaminé aussi. Une part de faiblesse personnelle. Une part venant de la pauvreté du monde. De son déglutissement. De sa fadeur. Incapable d'agir mais également conscient que le salut ne pourra venir de

l'extérieur. J'atterris dans la salle de bains et me regarde dans le miroir. Me scrute. Et alors j'intercepte un éclat dans mon regard. Oui. Quelque chose que je connais. Une lueur ancrée dans mes yeux. Une puissance folle. De la dynamite. Des crocs. Une envie de croquer le monde. Une meute de loups devant une crèche. Un feu brûlant caché tout au fond de l'iris. Prêt à entrer en guerre. Tout ça dans le regard ! Impossible pour moi de rester dans un état pareil. Pire qu'une malédiction. Me connaissant parfaitement, je devine immédiatement ce qu'il me manque. Une source extérieure de folie. Un catalyseur. Un détonateur. Une étincelle ! Il me faut quelque chose comme du vin ! Même si je connais le piège ! Satanée boisson ! On commence par en boire un verre puis deux bouteilles se vident d'elles-mêmes ! Mais je me dis que c'est juste pour une fois. Que les événements de la matinée m'y ont contraint. Que ce n'est qu'un coup de pouce ponctuel. Une tape dans le dos ! Que l'essentiel de ma force réside en moi, non dans le pouvoir exaltant de l'alcool. Qu'il n'y a pas là une autre fuite, une autre issue pour éviter le monde et sa propre suffisance ! Puis que l'Agence quand même, et le centre-ville morbide, le vent froid et humide, le linge pendu, les voitures dès le matin, la tache de merde dans le slip, et tout le reste, y sont pour beaucoup. Et même plus. Ne sont d'ailleurs que les seuls responsables de cette lâcheté passagère. Que sans ça, oui, sans ça, je serais déjà en train d'impacter sur toute la littérature. Que les critiques seraient presque déjà à mes pieds. Oui ! Sans la tache de merde au milieu du slip, et le linge pendu, on aurait déjà reconnu mon génie. Alors bon, une

petite bouteille, ou deux, ce n'est pas si méchant. Ce n'est qu'un coup de main, et encore, de loin, avec des gants, à peine. Qu'un conseil. Qu'un mot chuchoté à l'oreille. Rien de plus.

Je rentre dans un magasin. Bon marché. Forcément. Triste. Funèbre. Les étals sur des cartons, les néons clignotant, le sol en béton, vieux, poussiéreux, sale. Je me dirige vers le vin. Réfléchis. Une bouteille me permettra de boire une heure, une heure et demie. De faire naître quelques soleils pendant un instant. De noircir des pages quelques quarts d'heure. Une bribe d'histoire. Juste quelques lignes, et encore, si elles daignent se pointer rapidement. Sinon, le temps que je descende tout ça, page blanche. Retour au point de départ. Des munitions gâchées. De nouveau le ciel gris, la tache de merde dans le slip, la mine détestable et violente des conseillères de l'Agence, le temps qui use tout, qui file sans se soucier de qui que ce soit, dans une marche cruelle, atroce, emportant tout, n'amenant que désolation et mort. Tout ça à cause d'une bouteille. Alors que deux, au moins, me permettraient d'assurer les arrières. De prendre mon temps. De jouir du moment. Comme de pouvoir apprécier les faveurs d'une femme sereinement. De voir large. D'avoir un horizon vaste et divers. Tout ça grâce à une bouteille en plus. La clé d'un paradis guerrier. Charnel.

Je prends deux bouteilles, identiques et passe à la caisse. Sans une goutte de honte !

Dans la rue, je me promène avec une bouteille de vin dans chaque main. Doit pas être loin de midi. Quelques carrosses dans le boulevard, le regard assassin des travailleurs, leur mépris pour ma liberté. Je garde la

tête droite, le regard fier, imperturbable, digne de ma qualité d'homme brave, empoignant son destin à pleines mains pour affronter le monde et ses mensonges. Savoure sans aucun remords la légèreté de ma conscience. Me souvenant qu'il y a quelque temps encore, j'étais enfermé, cadennassé des journées entières dans un bureau maculé d'ennui, le soleil ne pointant quasiment jamais, survivant avec difficulté, l'air irrespirable, me sentant constamment surveillé, incapable de bouger le moindre doigt sans avoir l'impression d'être espionné. Mais réussissant avec malice à en faire le moins possible. Prétextant toutes sortes de rendez-vous clandestins histoire de partir le plus tôt possible, de ne pas m'éterniser, de ne pas me fossiliser. Réussissant par moments à engloutir quelques grosses gouttelettes de nectar de vigne en cachette, histoire de ne pas trop subir la morsure du temps assassin le reste de la journée. Méprisant tous les travailleurs et enviant ceux qui ne l'étaient pas. Ceux qui pouvaient se pavaner sur un banc, au soleil, dans un parc, regarder l'envol d'un cygne, fricoter avec quelques femmes infidèles dans leur propre lit. Ceux qui pouvaient aussi avoir du temps pour des désirs personnels, ne suant que pour leur propre peine, n'ayant ni patron, ni aspiration à la paresse ou à l'oisiveté. Des hommes en action!

Je rentre chez moi, déjà plus joyeux que tout à l'heure. Le vin faisant effet à rebours. Rien que la connaissance d'une ébriété proche fait déjà effet sur mon esprit. Le lave de toute culpabilité, de toute pesanteur. Un effet léger. Certes. Mais un effet perceptible. Une douce euphorie parcourant les veines.

Des épaules plus détendues. Un sourire naissant sur le coin des lèvres. Un ciel déjà plus lumineux. Une musique en tête. Juste quelques notes. Pas une symphonie. Une mélodie lointaine, mais enjouée. Une ivresse naissante. Je me prépare, avant de déboucher la première, avant d'entrer en guerre, un délicieux plat de nouilles, blanches, tristes, seules. Le plat du courageux. N'ayant pas d'argent sinon pour acheter de quoi égayer le quotidien. Faisant des économies sur tout, sauf sur le vin. Se contentant de se nourrir, non de manger. D'avalier, non de déguster. Par choix. Se permettant le choix, et acceptant toutes les conséquences. Un amor fati glorieux et pragmatique.

J'ingurgite ça à la va-vite, et passe à l'offensive. Débouche la première bouteille. Poooooc. Bruit du bouchon qui saute. Incantation suprême. Quelque chose de magique venant de se passer. La folie enfin libérée. Me sers un verre. L'odeur boisée, fruitée, puissante, des tanins bon marché, agressifs en bouche, pareil dans l'estomac, le foie déjà en train de prier. La première gorgée, les épaules qui se relâchent complètement, l'âcreté du liquide qui râpe la langue, la sensation d'avoir quelque chose de fort en bouche, le cerveau qui anticipe les premiers effets, anesthésiant tout remords. Le plaisir d'être là. Simplement. Un verre à la main. Acceptant la Mort. Pensant à des fleurs fraîches et à des femmes au goût sucré. Prêt pour l'affrontement tant attendu. Se préparant à écrire quelque chose de grand. Rien de moins.

Je m'installe à mon bureau. Bois une gorgée salvatrice. Pleine de saveurs papillonnantes. De guerres naissantes. Les sens un peu troublés, mais

l'esprit affûté. Réfléchis à ce que je pourrais faire. Une courte nouvelle. Parfait. Une description fulgurante de l'errance. Personnelle. Donc authentique. Avec toute sa sincérité. L'homme seul, errant, sans passé ni avenir. L'ivresse de n'appartenir à rien, d'être inactuel. J'écris les premiers mots, les premières phrases, ça transpire de liberté. Les mots chantent le dégoût de la soumission, le refus des conventions, les envolées sauvages, le chant des oiseaux, les baisés au clair de lune. Je prends un troisième verre. Je me sens parfait. Prêt aux ravages littéraires les plus exquis. D'une force bouillonnante. Ancré dans le monde. Appartenant au monde. D'une lucidité rarement vue. D'une vulgarité tout en douceur. Un sexe qui rentrerait sans brutalité dans un con étroit, lui offrant un plaisir incroyable. Je parcours le monde, les idées, le vagabondage. Je fouille dans mes souvenirs, me rappelle un temps, une décennie en arrière. Des heures de marche dans des avenues inconnues, aucun domicile, aucune facture à payer. Inconnu de tous. Sauf des étoiles. Plein de ces larmes chaudes qu'un homme soucieux de la vie et de la nature peut ressentir devant un vol d'oiseaux ou un lever de soleil sur un paysage enneigé. Perdu dans le monde. Dans la vie. Se sentant supérieur, libre. Sans obligation. Et j'imprime toute cette félicité qu'offre l'errance solitaire dans une histoire vaillante et vivifiante, fraîche d'un vent printanier, d'une faim au ventre sensationnelle, d'un amour de la vie, d'une plénitude providentielle. Loin de l'Agence, des usines, des procédures administratives. Juste une évasion dans un pays de fous. De passions violentes. De chevaux sauvages.

J'avale un quatrième, puis un cinquième verre, ne ressentant même plus la morsure âcre du mauvais vin, et relance les phrases. Elles virevoltent. Parfois courtes, agressives. D'autres fois, plus denses, comme contenant en leur cœur un œuf de dragon. Dangereuses, donc subversives. Un sexe dressé, ses veines saillantes, violettes, pleines de substances inflammables. Pas loin de mordre. Une verge féroce. Avec une bouche de tigre. Dévorant les femmes et leurs cons inoffensifs, victimes. Employant un style chantant, et enragé. Montrant malgré tout une colère dissimulée. Un mépris plein d'amour. Une sauvagerie. Une bestialité même. Une bestialité sexuelle. Un désir de viol. Dans un coin lugubre. Un viol par amour. Par haine de la frigidité des sens, haine de la sensualité désavouée, haine de la meurtrissure des corps, de la putréfaction des désirs. Haine du rejet de toute tentation.

J'arrive à la fin de mon texte, me laisse emporter par son élan. Les mots giclent maintenant sans que je ne sois réellement leur propre maître, s'affranchissent de ma volonté, s'affirment comme des entités vivantes. Comme une nuée de frelons s'emparant du monde. Baisant toutes les femmes, crevant les yeux des hommes les plus trouillards, vidant tous les stocks de whisky, dilapidant toutes les banques, festoyant dans les plus beaux palaces. Sans remords. Sans souci de culpabilité ou de péché. Par-delà bien et mal. Inondant l'univers de leur présence. Ravageurs. Puissants. Enchaînant les actions dans une danse élégante et déchirante. Moi, voyant ça, exalté par ce pouvoir créateur, je ne souhaite qu'en voir encore davantage. Je

ne cesse d'écrire. Ne voulant pas me mettre aux travers d'un tel mysticisme, d'un si beau jaillissement de créativité, d'une si belle expression d'ivresse créatrice. Je relis certains passages. Y vois le sexe de Dieu. L'œil de l'univers. Le sein d'une vierge. Une bouche rose aux lèvres exagérément ourlées. Une puissance folle. Regardant mes mains comme si elles détenaient un pouvoir réel, ancien, source de génie. Riant avec une férocité effrayante. Pensant presque pouvoir régner sur le monde grâce à ce talent caché. Remerciant Dieu, Jésus, Satan, la physique quantique, l'inconscient, les djinns, la magie noire. Finissant ma bouteille au goulot dans une soif dévorante. J'imprime le tout. Quinze feuilles pleines de merveilles littéraires. De dangerosité aussi. À ne pas mettre en toutes les mains. Risque élevé de vouloir changer de vie. De s'évader. De dire à sa femme qu'elle est une belle garce. De mettre le feu à sa bicoque. De dilapider ses économies. Tout ça à cause de quinze pages. Je les tiens avec précaution. Quelque chose d'explosif et de potentiellement mortel. Un incendie dévastateur. Orangé scintillant. Brûlant tout sur son passage dans un brasier monstrueux. Une chaleur jamais atteinte. Ne laissant aucun espoir.

Je cherche l'adresse de la Revue. Son éditeur ayant l'oeil ! On a déjà discuté. Presque impressionné par une seule de mes phrases qu'il était. Mon texte y aurait bien sa place. Je mets le tout dans une enveloppe. La contemple. Admire. Crie au génie. Je sens en moi des capacités que je n'avais presque jamais décelées. Un aboutissement. Une consécration. Le début d'une gloire. Rien de moins. Je la tiens en main, la montre au ciel, en rugissant, de joie et de bouillonnement

intérieur. Désirant encore plus. Un appétit littéraire grandissant. Ivre de génie créateur. N'ayant plus aucune prise sur ma raison et ma conscience. N'étant plus qu'instinct et volonté. Artiste vivant. Non seulement dans son œuvre, mais aussi dans sa vie. Créant sa propre vie, ses propres valeurs, son propre talent, son propre génie. Sûr de lui. Se voyant presque déjà dans toutes les bibliothèques. Faisant peur aux auteurs quasi tous morts. Renouvelant le style et l'utilisation des mots. Alliant folie de l'inconscient et pureté de l'instinct. Facilité et humour. Mordant et courage. Ne cédant à aucune supercherie. Offrant son cœur et ses tripes à tous ses lecteurs. Sans rabais. Entières. Crues. En sauce. Dans leur jus.

Bon appétit.

Pris d'une frénésie insensée, je débouche la deuxième bouteille et envisage un avenir plein de soleil et de femmes nues. Je pourrais me lancer toute de suite dans un roman je pense. Dans l'instant. Les phrases s'écriraient d'elles-mêmes. Un tel génie ne peut jamais se tarir, ne peut qu'inonder la page des choses les plus insensées, les plus nouvelles, les plus folles. Je pourrais écrire ce livre rien qu'en une nuit. En m'y mettant tout de suite. Je tourne en rond dans mon appartement, regarde de temps en temps par les fenêtres, vois l'Agence de l'autre côté de la rue, leur envoie une pluie d'insultes. De toutes sortes ! Tourne encore, cogitant, buvant quelques lampées par-ci par-là, applaudissant mon talent, pensant à mes futurs contrats, m'imaginant négocier avec les éditeurs. Du miel dans leurs mains, rien que ça ! Je prends une

feuille et crée une signature pour l'occasion, pour les futures dédicaces, m'entraîne, des dizaines de fois, bois quelques lampées, remplis trois ou quatre pages de gribouillages, tourne en rond, repense à la conseillère, *quel genre de métier Monsieur ?*, écrivain madame, un des plus grands, sinon le plus prometteur, le meilleur encore vivant. M'assois devant le clavier, bois un verre, doucement, pensant au plan de mon ouvrage, aux situations pleines de courage qu'il faut mettre en œuvre, à l'ivresse nécessaire pour nourrir les passions, à l'acceptation de sa condition d'être mortel, aux personnages, leurs enjeux, tout ça en une nuit. Je vois que la bouteille est presque vide. La finis au goulot. Titube légèrement. Besoin de prendre un peu l'air. Me fera le plus grand bien. Envie de sexe aussi. De femmes. Le roman peut attendre une heure. Pas à une heure près quand même.

J'en profite pour prendre mon enveloppe et sortir. Expédier le colis. Sera pas déçu le coco. Saignera des mains et des yeux. Pleurera pendant la lecture. Consacrera peut-être un numéro dédié uniquement à ce texte. *Ça se pourrait bien que cet auteur réinvente la littérature. Rien lu de pareil depuis cent ans. Un bouquet sur un champ de cadavres. Une beauté surgie d'un cul pouilleux. Le Messie. L'Antéchrist. À lire d'urgence. À suivre si vous êtes un homme. À mettre dans votre lit si vous êtes une femme. Ne plus rien lire d'autre au risque de se dégoûter des autres auteurs. Balancer d'ailleurs tous les anciens livres à la déchetterie, faire un feu, une cheminée, un festin joyeux ou les revendre aux plus idiots.*

Je sors et tout est plus beau, plus percutant, plus coloré. Je me balade joyeusement dans les rues, en sifflotant, fort de ma victoire récente, de l'acquisition d'un génie durable, permanent, ancré dans mes doigts. Le vent me semble plus chaud, plus sensuel, comme une caresse de femme. Le bar du coin d'habitude si répugnant me semble d'un coup accueillant. Je fais un signe de tête aux vieux qui y boivent un café. Montrant mon enveloppe avec la certitude d'y avoir glissé un monstre. Bien que tirant la langue, je m'imagine les voir presque sourire, chanter. Un air puissant, en cœur, des larmes de rire dans la voix, des tapes sur les cuisses, des bagarres fraternelles, des coups envoyés en toute camaraderie. Le plaisir d'esquinter tout un après-midi sur un bout de chaise en n'ayant que faire du temps qui meurt.

J'arrive à l'Agence Postale, je vais sur une machine, pose ma lettre, regarde autour de moi : « Attention, messieurs dames, cette lettre, c'est de l'or, de la dynamite, du cyanure contre la lâcheté, un feu follet ». Personne ne me prête la moindre attention. Des ignares. Que je méprise aussitôt ! Sur la machine d'à côté, une vieille s'installe. Pose sa lettre. Essaye de comprendre comment ça marche. Je souris en la voyant appuyer partout sur l'écran, sur toutes les touches. L'entendant pester. *Aaah bon dieu de machine.* À côté, j'appuie avec délectation sur mes touches, comme ravi de l'efficacité de l'engin. Remerciant même la ferraille. La gratifiant de caresses. La cajolant. Pendant que la vieille continue de se foutre en rogne, levant les bras au ciel, cherchant autour d'elle l'aide d'une employée, m'évitant. Moi, auteur

d'un texte furieux et révolutionnaire, maître des hommes et des machines, voyant triple, et suant dans la fournaise de son ébriété. Je caresse encore un peu le boîtier, paye, tandis qu'à côté ça s'excite encore plus. Ça me regarde. Incrédule. Surmenant son cerveau. Pas loin de claquer. Cherchant une explication. Moi, caressant de plus en plus ma machine, l'embrassant même, lui soufflant des mots doux, essayant presque de lui faire l'amour. La femme à côté répugnée par mon manège. Se reculant, comme dégoûtée, et allant finalement à l'accueil demander de l'aide. J'en profite, avec une perversité totale pour regarder son écran. Il ne lui reste à régler qu'un timbre. Rien que ça ! Je mets l'argent dans la fente, prends mon enveloppe, et me cache derrière un étal. La vieille revient avec une employée. Je plisse les yeux avec attention, salivant par avance de la scène. Imaginant son incompréhension, son désespoir devant une folie clinique naissante, ses yeux apeurés, son internat proche, la camisole, l'hôpital psychiatrique, les cachets, la maltraitance, la morve lui coulant dessus, le corps pourrissant trop rapidement, l'espérance de vie raccourcie de plusieurs années, les dents tombantes dans une soupe infecte, l'odeur répugnante d'un corps nauséabond et pas loin d'être bon pour la mise en bière.

Puis, sans trop savoir pourquoi, je décide de partir. Avant même de voir l'effet de ma petite farce. Rien à faire finalement des vieilles. De leur esprit qui se fait la malle, de leurs petits cheveux blancs plus bons à rien, de leur lenteur insultante. De tout le reste. *J'ai à faire !*

Je retourne dehors et je suis tout excité, mon esprit réclamant un combat, des épreuves, ne se contentant

pas de pouvoir écrire un livre en une nuit, tout le monde peut le faire finalement. Il lui faut plus que ça. Il lui faut du concret. Des seins mûrs à point entre les dents. Un con vertigineux et parfumé. La langue dedans. Raclant les parois. Le nez dans la touffe. Le con souriant. L'esprit dévorant le plaisir émotionnel. Je me mets alors à chercher un cul nouveau. Une baise inédite. Gratuite. Facile. Joviale. Me disant que je le mérite. Que je ne mérite que ça. Faire l'amour à des inconnues. N'importe où. N'importe quand. Tombées du ciel. Entre mes mains. Écartant leurs lèvres des deux mains. Versant dessus un vin blanc d'exception. Sucré. Moi, lapant, dégustant, offrant du plaisir. Leurs cuisses sur mes oreilles. Les tenant debout par les fesses. Plus qu'à mordre. Dans la chair. Dans la bête féminine. Dans la vulve originelle. Le sexe comme rédemption. Rien d'autre. Écrire et faire l'amour. L'un pour la guerre. L'autre pour la paix. L'un pour l'esprit. L'autre pour le corps. Agissant donc dans une totale universalité. Représentant l'union du charnel et du spirituel. Réunifiant toutes les philosophies. Un guerrier sensuel.

Je marche un peu n'importe où, incapable de préparer un réel plan d'attaque, de réfléchir à où trouver une femme finalement. Errant dans la ville. Une ville pas bien grande... J'en fais trois fois le tour ! Sans voir une trace de jambes nues, de chevelure excitante ou de cul rondement roulé. Pas même un ongle verni ! Juste du gris. Partout. Le trottoir fatigué, le ciel en train de crever, la route, sale, usée, n'ayant rien à promettre, aucun rêve, aucune félicité. Quelques personnes rentrant du boulot. Le pas pressé. Asexués.

Écœurants. Au diable cette ville ! Je vais sur la place du marché. Regarde les arbres et le soleil en train de se coucher, la nuit naissante, quelques fenêtres allumées par-ci par-là. Je vais à droite. Reviens sur mes pas. Vais à gauche. N'avance pas trop. Regarde autour de moi. Dans tous les sens. Rien ! Un vieux m'observe. Je me dis furtivement qu'il doit s'imaginer des choses sur moi, me prendre pour un type à la rue, pour un idiot, ou peut-être pour un simplet même. Il doit sûrement me prendre pour un ivrogne. Ça me fusille. Me dire que ce vieux, sans trop d'allure, qui ne sait rien de moi, doit s'imaginer que je suis qu'un déchet ivrogne, inutile, incapable d'écrire un livre percutant et élevant l'humain dans des envolées fulgurantes. Comment peut-il croire que je suis ivre – même si je le suis –, comment peut-il se permettre d'émettre ce jugement ? Lui qui n'a sûrement jamais émis une seule idée nouvelle. Qui n'a sûrement jamais affronté la réelle solitude, sa morsure, son indifférence. Qui n'a sûrement jamais pris un vrai risque, celui dont l'issue est incertaine par essence, celui qui pousse à se sublimer, à donner toutes ses tripes, son sang, à faire preuve d'un courage hors du commun, rare, que seuls possèdent les extrémistes de la pensée ou les fous. Je vais délibérément à sa rencontre et l'interpelle. Comme s'il était lui-même venu me voir.

« Oui, donc, dites-moi, bonsoir, oui. Donc, comme vous le savez je suis écrivain. Et pas des moindres. Je tournais un peu en rond là. Je fais des recherches. Pour un nouveau livre. Un livre sur la ville. Je vais écrire une histoire sur la ville. Tout à fait. Je cherche quelqu'un de cultivé. Attention, d'intelligent même. Ayant l'esprit

aiguisé. Et la critique vive. Quelqu'un plein de connaissances. Sur la région. Et son histoire ! Pas juste un marchand ou un touriste. Un historien ! Pour qu'il puisse m'informer sur telles ou telles choses. La véracité de tels ou tels événements. Voilà. Pas juste un simple vieux qui se promène dans la rue, incapable d'émettre la moindre idée nouvelle, ou de prendre des risques. Voilà ce que je cherche. »

Il prend une mine gentille. Presque de la peur sur le visage. Le type qui ne ferait pas de mal à une mouche. Pour me faire tourner en bourrique ça. Pour me tromper. Je le sens. Il me dit que non, qu'il habite là depuis pas si longtemps. Qu'il ne pourra pas me renseigner. Me souhaite bien du courage pour mon livre. Et s'en va.

Ha, ha ! Bien du courage ? Et qu'est-ce qu'il y connaît au courage ? Fatigué qu'il est. Amoindri. N'ayant pas vécu depuis des années. Ayant d'ailleurs sûrement vécu dans la terreur toute sa vie. Et puis, comment peut-il s'imaginer qu'il aurait pu me renseigner ? Comment a-t-il pu s'imaginer que j'avais besoin d'un historien ? Un historien ! Je n'ai besoin de personne pour écrire mes livres. Comment a-t-il pu se mettre en tête que j'avais réellement besoin de quelqu'un ? L'esprit vif. La critique affûtée. Lui ? Cet ivrogne ? Quand je possède déjà tout du génie ? Du nouveau type d'homme. Alliant corps et esprit. D'un grand secours pour l'humanité. L'homme providentiel. L'exception. Le messie. Mais qu'il retourne donc cuver son vin ! Traîasser dans sa bicoque. Regarder ses émissions. Manger de la soupe ! Qu'il laisse les génies œuvrer en silence, accepter la solitude, et la défier

même. En héros !

Je le regarde partir au loin. Je vois sa silhouette disparaître. Une des silhouettes les plus ringardes que je n'ai jamais vues ! Une silhouette de froussard, de morpion, de miteux. Une silhouette d'historien ! Et je ris comme jamais, d'imaginer qu'il ait pu me prendre pour un ivrogne. Ou pour tout sauf un écrivain.

D'un coup, je prends conscience qu'il fait déjà nuit, et une pensée me foudroie. Diable. La Femme ! Doit être rentrée. Et risque de me passer un sacré savon même.

Je rentre en courant, en montant les escaliers quatre à quatre, histoire de montrer que je suis impatient de rentrer, que j'ai peut-être été retenu quelque part contre mon gré, qu'il ait pu m'arriver une histoire invraisemblable et que mon éthique n'y est pour rien.

J'ouvre la porte. J'entre. Elle est à table en train de manger. Ne me regarde pas. Ne levant que sa fourchette par moment. Imperturbable. Impénétrable. Il doit être plus tard que ce que je pensais. Je lui dis : « Bonjour chérie. Bien rentrée ? Le boulot ? Pas trop dur ? La vie hein ! Quelle diablesse ! Pas de justice dans ce monde. »

Pas un mot.

Je continue.

« C'est à cause de ce vieux. Un type sinistre. Un ivrogne. Un historien même. Il s'était mis en tête que c'était moi qui étais ivre. Un bon à rien. Incapable d'une idée nouvelle. Il se pensait l'esprit vif. La critique aiguisée. Mais rien dans le ventre en vrai. Juste une perte de temps. Un historien qu'il disait ! Incapable de m'aider pour une recherche personnelle. Un livre que

je compte écrire. Une histoire formidable. Un bijou de légèreté et d'amour. Un don à l'humanité. Une nouvelle bible ! Tout ça dans cette triste ville! »

Rien.

Puis elle me regarde, tout en mâchant, joli brin de fille quand même.

Et l'Agence ?

Pragmatique en plus. Ancrée dans le réel. Ne perdant pas une miette de la réalité. Explorant l'âme dans toute sa profondeur. Cherchant à me pousser au vice. Sûre de son effet. Qu'est ce que j'en aurais à faire de l'Agence alors que je suis en train de parler d'une nouvelle bible ? D'une anti-bible ? De la venue au monde de l'Antéchrist. Fabriqué de mes propres mains. Qu'est-ce que ça leur ferait à l'Agence de savoir que je suis le père d'un nouveau type d'hommes. Un type rare et flamboyant ?

« C'est comme je t'ai dit, aucun *Droit* ! Que des assassins. Des voleurs. Des crapauds. Léchant urines de rat et jus de poubelles. Des étrons de serpents que c'est. Des lustreurs de bottes ! »

Oh le cornichon. Incapable de deux mots sans une insulte. À encore dû boire comme pas permis !

« Boire ? Mais non. À peine. Deux gouttes. Et encore, du miel ! Rien de plus. »

Elle fouille la pièce du regard. Voit les deux bouteilles que j'avais mises dans un coin. Oubliées là. Comme deux meurtres avoués. En plein jour. Au soleil. Encore chaudes. Presque gémissantes. Appelant à l'aide.

La Femme s'énerve.

Deux bouteilles ! Ce crapaud ! Et avec quel argent il

a pu se les payer ?

Je tente de lui expliquer.

« C'est à cause du trottoir. Du ciel gris. De l'éclair dans mes yeux. De l'Agence. Des rues toujours vides. Pas ma faute. Je voulais même pas. C'est un piège. On veut ma peau. Mais attends. Me suis pas laissé faire. J'ai écrit un bijou d'errance. Une flamme dans la nuit. Envoyée à la Revue. Tu lirais ça. Une source de larmes. Pour n'importe quel cœur. Une pureté. »

De quoi il peut bien parler ? Ne sait écrire que des histoires vulgaires et du sexe misérable. Et encore ! Quand il écrit !

Je ne lui en veux pas. Elle ne peut pas comprendre. Personne ne peut. Inaccessible au commun des mortels. Seulement pour les demi-dieux. Quasiment aucun au monde. Moi. C'est tout. J'ai presque envie de lui caresser la tête. Par signe de compassion. La regardant avec gentillesse. Mais le risque est grand qu'elle m'arrache le bras. Le fasse cuire. Le donne à bouffer à une meute de chats sauvages.

« Sinon, l'Agence ! Un petit détail en plus. Dans quatre mois : possibilité d'avoir droit à mes *Droits*. Et sûr qu'ils voudront. J'ai des arguments. Auront pas le choix. Au risque de m'énerver pour de bon. Au risque de réveiller le pyromane tyrannosaurien qui dort en moi. Donc voilà tout. Dans quatre mois, tout rentre dans l'ordre pour ainsi dire. »

Il croit qu'on va attendre quatre mois. Manger des nouilles et boire du lait. Et si jamais il l'a dans l'os. Rigolo qu'il est. Au boulot oui ! Dès demain ! Plutôt intérêt à chercher du travail le coco ! Le chéri ! Croit qu'il va réussir à se tourner les pouces et à boire du

vin sur mon dos. Écrivain qu'il dit ! Au travail !

Je tourne un peu en rond dans mon appartement, réfléchissant à ma situation. Je peux très bien faire semblant de chercher du travail. Répondre aux annonces, écrire des lettres pleines de motivation, d'arguments irréfutables, de montrer mon désir pour travailler, pour astiquer des semelles, pour porter des poubelles, pour donner ma vie contre un salaire, puis tout faire dérailler à l'entretien. Hé, hé. Insulter le chef, répondre à côté de la plaque, roupiller, montrer le manque d'intérêt pour tout ça, jouer avec lui, le prendre pour un benêt, lui montrer que je le prends pour un benêt, clairement. Sans ambiguïté. Cacher mon génie. Facile.

« Bien sûr, bien sûr. Je chercherai du travail. Absolument. C'était prévu. Et pas qu'un peu ! J'ai déjà presque répondu à quelques offres aujourd'hui. »

Elle semble rassurée. Je me méfie. Les femmes. Des vipères. M'étonne qu'elle soit si silencieuse. Qu'elle ne m'ait pas claqué la tête avec une bouteille. Pas normal. Je vais d'une fenêtre à une autre, pour prendre l'air, jouer avec la nuit. Éliminer un peu mon ébriété. Je marche d'une pièce à l'autre. Tends ma tête au-dessus du vide. Me fais peur. Ai le vertige. Reviens à l'intérieur. Plus rassuré. Marche dans la cuisine. Mange un bout de pain. Le jette. Bois un peu d'eau. Crache dans l'évier. M'assois sur le canapé. Me lève. M'arrête cinq secondes. La tête tourne. Puis la Femme vient vers moi. Veut me parler. « Bien sûr chérie. Je suis ouvert à la discussion. Un homme du monde. Un saint quasiment. Un ... »

Un petit. Moi vouloir petit. Moi vouloir bébé.

Je suis pris d'un coup d'une chaleur délirante. Le vin je me dis. Le mauvais vin. Il se décide à me punir. Du poison. Une chaleur étouffante. Insupportable. Comme de la ciguë en train de bouillir dans mon ventre. Qui se propagerait dans mes veines. Dans tout mon corps. Je m'assois. Encore pire. Me relève. Cours au bout d'une pièce. Cours dans une autre. Appelle à l'aide. Crie. Pleure. Meurs.

« Et quoi ? Un bébé ?, je lui dis. Quelle idée ? Et pourquoi faire ? Sans argent ? Une pure folie oui ! Irresponsable même ! »

Elle me saute presque dessus. Je dois quasi l'éviter pour ne pas me faire arracher une oreille.

Irresponsable qu'il dit ! Ah oui ! Et le courage mon minet ? Monsieur quitte son travail à la Faculté, car il a écrit trois phrases. Et sans une pièce d'avance. Gentil comme tout qu'il était. Et maintenant se prend pour un je-ne-sais-quoi. Glorifiant le danger. La vie risquée. Gâchant toute une carrière pour des pacotilles. Des tralalas. Et le soir plus personne ! Un héros qu'il dit. Pire qu'un âne. Un pleutre. Et puis quoi ? Le coco. Le chéri pour ainsi dire. Il a promis de chercher du travail. Aucun souci pour l'argent donc. Du miel pour les économies même ! Dix enfants si on veut !

Soit. Et puis quoi ? Un écrivain sans enfant ? Pourquoi pas sans talent aussi ? Et qu'est-ce que je pourrais bien rajouter ? Pas vraiment le choix à vrai dire.

Un homme comme moi...

Je me réveille le lendemain, l'esprit endimanché. Petite gueule de bois mais palpable. La nuit a été rude.

La Femme déjà partie bosser. Bêtement, je me dis. Sans surprise. Les carrosses en bas n'en pouvant déjà plus. Insolents dès le matin. Tous les jours. Horde d'ânes dévalant les rues. Aucune idée en tête. Ne se disant jamais qu'il vaudrait mieux tout laisser tomber. Tout chambouler. Tenter le coup. Partir. N'importe où. Mais où ? Reste plus bien d'endroits où aller. Tout étant déjà piétiné par le primate dégénéré. Tout démoli. Ravagé. Souillé. Corrompu. Soyons réaliste. Il reste la possibilité d'une aventure. Possibilité très faible. Mais quand même. Racheter une cabane dans un coin égaré. Cueillir des fruits. Élever des chèvres. Vagabonder. Vivre avec un troupeau de femmes toujours nues. S'enfermer dans une grotte. Peindre les merveilles nocturnes. Celles uniquement visibles par un homme sensible. Exposer un peu partout. Recueillir les bouches sucrées des admiratrices hystériques. Rejeter tout désir financier. Le vrai poison. Le vrai nuisible. Vivre toujours sur la corde raide. Ne pas se donner les moyens d'un confort nuisible pour l'homme, pour la prise de risque, donc pour la création, pour le dépassement de soi. Voilà l'ennemi véritable de toute création, le confort. Notamment le confort de sa position. Rejeter donc toute notoriété. Oser. Changer de cap. Investir le possible. Explorer toutes les zones permises. Les zones de l'esprit. De la connaissance humaine. Du courage. Se mettre soi-même en jeu. Mettre sa propre vie en péril s'il le faut. Pour grandir. Non pour faire le zouave. Mais tout sauf faire sonner le réveil un énième matin, s'esquinter toute la journée, dormir, et encore pareil le lendemain. Toujours. Mais plus vraiment le choix à vrai dire. Alors

quoi ? S'ouvrir le ventre avec les dents dès que possible afin d'extraire de soi son éclat le plus pur. Peindre, jouer du violon, disséquer la poésie lunaire, se battre à main nue. Pêcher la baleine même. Trouver sa propre musique, qui ne sera d'ailleurs jamais que prétexte à sublimer l'individu, et la jouer avec le plus de violence possible. Pleinement. Avec sa propre folie. Avec authenticité. Avec audace et cœur. Donc avec sincérité.

Je barbote toute la matinée, pensant à des voyages aux destinations folles, à des pays remplis de femmes, nues et délicieuses, dévorant la verge sur commande, toutes amoureuses, jamais jalouses. Des coins de terre sauvages offrant à l'homme des épreuves à sa hauteur, offrant une plénitude spirituelle et naturelle. Je regarde le temps encore immonde, les arbres trempés et froids, l'absence de mouvement, le bruit des carrosses sur l'asphalte humide, les rares passants calfeutrés sous une veste et au pas pressé. Le calme de mon logement, de ma vie. Le rien qui gigote devant mes yeux et dans tous les recoins de la pièce. L'ennui finalement. Le contraste malsain entre tout ce qu'il est possible de faire et la réalité d'un quotidien gluant et humide. Froid. Morveux. Poisseux même. Engourdissant. Quelle horreur !

Je m'installe à mon bureau. Après tout, le feu sacré de la veille n'a sûrement pas dû s'éteindre si rapidement. Avec un peu de chance il attend son heure, crépitant comme un diable fou dans une église. Prêt à jouer les tours les plus vicieux et à ravager tout ce qui souille la vie.

Rien ne vient. Quelle malédiction encore. Aucune

idée en tête. Je me concentre. Des mots défilent dans mon cerveau délirant. *Travail, bébé, enfant, Agence, biberon, tralala, billet, travail, froufrou, miteux, oiseau de basse-cour, fils du vent.* Quelle tragédie encore ! J'attends comme ça peut-être une bonne demi-heure. Espérant retrouver une raison digne de ce nom. *Fils du vent!* Aucun changement. Impossible d'écrire quoi que ce soit. Je ne pense qu'à des choses ignobles ! *Oiseau de basse-cour !*

Mon esprit entre alors en combat contre toute cette inaction, toute cette gangrène. Je le sens mettre des coups, lutter. Être en quête d'autre chose. D'un absolu, d'une femme, d'une passion nouvelle et intacte, d'une source d'ivresse. De quelque chose qui finalement lui permettrait d'accepter ces heures qu'on suicide. Qu'on laisse périr par faute d'émerveillement, de génie, d'élan créatif, de plaisir charnel, de sentiments violents et passionnés, d'amours dévorantes et impossibles. J'insulte alors le temps qui passe, les mouches, le vent, mes yeux fatigués et toujours identiques. Je tape du pied par terre. Je vais devant ma bibliothèque. Là où devrait être ma place finalement ! Regarde mes livres. Les connais par cœur. Sais tout ce qu'ils ont à offrir. Sais la force qu'ils contiennent. Que la lecture d'une seule phrase devrait nous donner l'envie de saccager nos vies, de vouloir mieux, d'inonder le monde de notre grandeur, de rayonner. D'aimer. Et de rage, de rage de voir que tout cela nécessite finalement une dose de folie nouvelle, une folie à danser, une folie que je ne possède pas, je balance tous les livres par terre, saute dessus, les piétine, les déteste et je les ramasse et les rejette contre un mur avec une haine effrayante.

Qui m'effraie moi-même. Je vais à la fenêtre, montre des gens du doigt, leur montre mon poing et leur hurle des infamies: « Poseurs de parquet ! Cochons de cirque ! Lustreurs de bottes ! »

Je m'assois sur le canapé, épuisé et en sueur. Passe une main sur mon front. Ne comprenant pas ce qu'il vient de se passer. Honteux. Désarmé. N'appartenant plus à moi-même. Agissant presque de l'extérieur. Diable, ils vont finir par m'avoir ! Plein d'une fatigue mentale encore jamais ressentie jusqu'à présent. Au cœur d'une tornade. Tout ça pour un travail ! Ainsi on ne me laissera donc jamais tranquille ? À peine en ai-je quitté un que je devrais en retrouver un autre ? Même pas des miettes de repos. Qui auraient tout l'air d'une réelle providence ! Diable ! Je pense à du vin ! Ça pourrait m'apaiser ! Deux jours d'affilée certes, mais j'en fais trop. Je m'épuise. Je craque. La vie d'écrivain. À devenir fou. Rien qu'une bouteille ou deux. Du bon vin pour changer ! Pas ce vinaigre pour paresseux. Pour ouvriers !

Je compte ce qu'il me reste dans le porte-monnaie. Vraiment pas grand-chose. Un billet et encore. En trichant un peu sur les petites pièces. Cloporte ! Chiure de lombric ! Bouffeur de chiure de lombric ! Ouvrier ! Historien ! Morve d'historien !

Je réfléchis à une solution. Tapote sur la table. Comment faire ? Voler une bouteille ? Qui suis-je si j'en suis à voler une bouteille ? Mendier me paraît encore plus estimable. Je trouve une solution. J'ouvre une tirelire. Pleine de petites pièces. Au cas où. Pour les jours creux. De famine. Pour une fille au rabais ou une bouteille de piquette sous le coude. Excellent. Je

m'applaudis de cette trouvaille. Je récupère une centaine de petites pièces. Je compte plusieurs fois pour être sûr. Deux billets tout rond. Plus un billet presque entier en poche. Presque riche. Je me sens bien. Mieux. Soulagé. Je souris. Rigole intérieurement. Pense à la plus belle femme. La vie retrouvée. Une force pure. Ha, ha !

Je vais au magasin, le moins cher, et prends deux bouteilles. À la caisse, je tends toutes mes munitions à une vieille femme. Elle me regarde méchamment. Avec dégoût presque. Regarde mes bouteilles et marmonne entre ses dents. *Pfff. Encore un. Tous les mêmes. Juste bon à boire du vin toute la journée. Un génie sans aucun doute.* Mocheté ! je suis sur le point de crier. Qui est-elle pour me dénigrer de la sorte ? Une vulgaire caissière. Même plus bonne à rien. Que mêmes ses filles sont sûrement hideuses elles aussi. Si encore elle a des filles ! Même pas sûr ! Une vulgaire caissière. *Un pou*, pour ainsi dire. Me regardant avec dégoût. Ne sachant pas qui je suis. Une telle ignorance me donne la nausée. Me répugne. Je la regarde avec le dégoût le plus terrible que je peux mimer, prends mes affaires – que je camoufle bien sous mon bras – et rentre en courant.

Une fois arrivé, je débouche rapidement une bouteille, me sers un verre, respire un bon coup et bois la première gorgée. Putains célestes ! Que c'est bon. Pique un peu en bouche. Arrache la gorge et les yeux même. Mais ôte de l'esprit tout ce qui lui est néfaste. Éradique les idées les plus nuisibles. Les transformant en taureaux. De la folie à haute dose. Du nectar de couilles. Du courage liquide. Un remède contre le

pourrissement de l'esprit. Une guerre permanente.

Je m'installe devant mon bureau avec mon verre et ma bouteille. Réfléchis quelques instants. Je suis capable d'écrire une merveille de nouvelle, pleine de finesse et de traits de génie. Pleine de coups de couteau dans le cadavre de la routine. Mais je peux aller plus loin. J'ai même l'obligation d'aller plus loin. Un tel don se doit de pouvoir s'exprimer au maximum de sa grandeur. Me reste plus qu'à me mettre à une œuvre de grande ampleur. Le moment me semble idéal. Je sens que tout est réuni pour assassiner le spectre littéraire. Le défroquer avec honte. Le vider de son puritanisme, de ses entrailles vieillissantes, purulentes même. Lui injecter un souffle nouveau. Inonder son ciel d'étoiles filantes. Inaccessibles et fulgurantes. Répandre un nouvel ordre de démente ! Une sexualité débridée, mais pleine de sentiments. D'amour insouciant, léger, plein d'un vent frais. De passions exaltées et diverses. Délivrant leur miel non pas dans la jouissance qu'elles produisent une fois consommées, mais dans l'ivresse qu'elles procurent pendant l'instant.

Je vais commencer par chercher un titre. Réfléchis. Quelque chose de puissant, d'instinctif. Sensuel même. *Pur jus*. Oui ! Parfait. J'en salive d'avance. Imaginant le concentré de vices qu'il contiendra. Rebois un verre. Je pense déjà à tous ces hommes qui me remercieront de leur avoir ouvert les yeux. Qui arrêteront d'esquinter leur dos et leur vie avec des boulots idiots et des femmes névrosées. Qui ne passeront plus leur temps au bar devant une bière éreintante ou devant un écran débilisant. Je pense à ce royaume de folie qui se répandra sur le monde. Toute une nouvelle étoffe

d'hommes jouant avec le feu. Tentant mille paris. Vendant leurs bicoques. Pillant des banques. Aimant une inconnue d'un amour plein et sans limite. N'ayant plus peur de vivre finalement. Ne croyant plus qu'à la vie sur Terre et à rien d'autre.

Des hommes n'étant plus que leur propre mesure. Leur propre cause. Incarnant la vie. Dans son entièreté. Dans ce qu'elle a de plus sauvage, de plus sensuelle, de plus folle, de plus créatrice. Dépassant finalement tout désir de néant. Se permettant même de la douceur et de la joie quand nécessaire.

Rebois un verre.

Quelle folie infinie ! Une impulsion divine toujours en mouvement. Un vent créateur sans cesse en travail. Un travail d'assassin. Assassinant toute supercherie, tout ce qui nuit à la vie, à l'amour, à l'homme. J'imagine des nuées d'aigles hurlant en chœur sur des toits d'immeuble. La Nature même reprenant ses droits. Rebois un verre. Pense à des drames chantant. Des passions contagieuses. Rebois un verre. Débouche la deuxième bouteille. Me lève. Fais trois fois le tour de mon appartement. M'étonnant d'être si brillant. Louant mes propres fulgurances. Rebois un verre. Des langues de feu me léchant le cerveau. Des illusions craintives explosant dans un ciel décharné. Des simagrées diaboliques et...

Et sans même prévenir, la porte s'ouvre. La Femme. Quelle surprise terrifiante !

« Et quoi ? Qu'est ce qu'elle fait déjà ici ? »

Il en a des questions le coco. À une femme qui rentre chez elle après une journée de travail. Drôle

d'oiseau. M'étonnera toujours. N'en finit plus de sombrer on dirait bien.

Je me retourne d'un coup vers la fenêtre. Il fait presque nuit. Trois corbeaux morts pendus à une branche. Des étoiles pâlichonnes dans un ciel moqueur me clignant de l'oeil. Un monde éreinté s'apprêtant à bousiller un soir nouveau. Je regarde mon texte. Quelques lignes. Rien de plus. Je me mets en colère. Crie au complot. Me lève. Titube un peu. « Des scélérats ! », je hurle. « La réalité est une prune pourrie. La vie est une civière fanfaronnant au clair de lune. Des singes martiens se bourrent la gueule dans l'espace. Tout va de travers. Une anguille gigote dans mon cul en critiquant Socrate. Il y a monstre devant la porte d'entrée qui ressemble à ma femme. » J'ai envie de pleurer. Souhaite mourir. Sur le coup. À l'instant. Sans aucune échappatoire. En finir une fois pour toutes. Je crie que le monde est une chienne lapant le jus de la nuit.

« Je vais prendre l'air puisque c'est ça ! Écrivain ! Parlez d'une vie ! Aucune issue dans le cœur d'un volcan ! Rien que des passions carbonisées ! »

Je claque la porte ! Qu'ils essayent un peu, je marmonne en descendant l'escalier ! « Qu'on essaye ha, ha. Je vais leur montrer moi. Qu'on essaye seulement ! » Des larmes de vin sur les joues.

Je déambule dans la rue. Le trottoir m'a l'air plus égratigné que jamais. Pourri à vie. Usé. Sali par les milliers de primitifs qui le piétinent chaque jour sans s'en rendre compte. Sans se rendre compte de l'existence même du trottoir. De son importance. De

l'empreinte qu'il gardera. De l'empreinte de leurs pas fatigués, ternes, détestables, et malheureux. Ces godasses lourdes et navrantes usant le goudron, lui arrachant toujours un peu de plus de vie, matin, midi et soir. Dimanche et jours fériés. Sous la lune, la pluie ou un soleil cogneur. En pantalon ou en costume. Tailleur ou minijupe. Le con flottant au-dessus de l'asphalte inutilement. Gosses, vieux, petits, maigres, chauves, ici et partout ailleurs sur toutes les routes du monde. Sept milliards d'humains usant et esquinçant le sol. Ne laissant derrière eux que de la poussière et de la merde. De la sueur amère. Fade. Très peu de sang ou alors par tonneaux. On devrait cartographier la souffrance par la densité d'hémoglobine qui s'écoule dans la terre. Ou par la quantité de larmes.

Je fais le tour de la ville. Déjà fait cent fois. Que je travaillais ou non. Par vent ou tempête. Au petit matin ou en plein jour. Jamais rien à signaler. Toujours les rues silencieuses. Aucun hurlement. Comme si la vie avait cessé. Je pense à tout cet espace gâché. Tout cet espace qu'on assassine et qu'on viole. Des kilos d'arbres charcutés, la terre qu'on avale et qu'on recrache plus crasseuse que jamais. Et tout ça pour quoi ? Des bicoques ? Des jardins ? Des dépotoirs oui ! Un margouillis taille planétaire. Un gâchis colossal. Vingt heures un soir de décembre. Rues désertes. Croisé trois personnes. Fenêtres toutes allumées. Écrans ne s'arrêtant jamais. Ennui total. Très peu de sexe. Beaucoup d'indifférence. Canapé esquiné. Femme sans amour. Mari idiot. Gosses bruyants. Célibataires déliquescents. Écran à plein volume. Des amusements à en faire une indigestion. Tous vaccinés

contre la vie. Et dehors, personne. Comme ayant tous un fusil sur la tempe. J'imagine ces gens chez eux. Désolants à en crever. Pire que des morts. Et encore ! Toujours possible de dessiner un sourire sur un mort. Là rien. Même pas un semblant de détresse. Un petit rictus de satisfaction. Quelques billets à la fin du mois. Quelques bibelots. Des romans en quinze tomes. Quelques minuscules projets personnels, pas trop encombrants. Aucun sanglot. Sinon devant une sottise histoire d'amour. Ni défaite, ni guerre. Des cadavres bienheureux déambulant sur Terre. Sans laisser de trace. Sans faire de bruit. L'engourdissement total. De tous les membres. Du cerveau. De la joie. Empêchant même les braves d'être braves.

J'en crache des insultes dans le noir. Frappe sur les murs et les poubelles. Postillonne sur des fenêtres. Hurle dans un sanglot. Pestant contre tous. Méprisant le monde. Ces ratés. Ces dégénérés. Ces incapables pas foutus de mettre le nez de dehors. Ces égoïstes qui me laissent seul. Perpétuellement. Qui n'en ont rien à faire de moi à vrai dire. Qui n'ont pour moi que leur silence et leur indifférence. Je les déteste. Les maudits. Je leur prophétise les pires châtements. M'assois sur un banc. Regarde comme je peux la lune et les étoiles. La ville éclairée par quelques lampadaires inutiles. Le silence. Le néant quasiment. L'inquiétude qui s'en dégage.

Et d'un coup ma propre solitude me serre la poitrine, m'opprime. Me déchire. Comme des corbeaux voraces me dévorant de l'intérieur. J'entends leurs piaffements agressifs sortir de ma gorge, et je sens leurs griffes et leur bec me grignoter le cœur dans une âpreté terrible. Alors je repense à tous ces gens.

Ces couples qui ne se comprennent peut-être plus et qui n'arrivent pas à se séparer, ces ouvriers exténués ne trouvant pas de solution, n'ayant plus que des larmes comme consolation, ces femmes seules qui n'ont plus que de la tristesse et du désespoir sous un maquillage séduisant. Toute la file à l'Agence qui angoisse la nuit venue, se demandant ce que la vie leur réserve encore de diabolique, sans avoir la possibilité d'agir dessus. Tous ces gens qui finalement n'ont pas d'autres choix que de subir une vie qu'ils détestent peut-être et qui pleurent devant la nuit qui s'étend en pensant que le lendemain sera le même jour que la veille. Qui n'ont plus aucune envie de faire autre chose que de se laisser abattre conscients d'avoir renoncé, mais ne trouvant plus la force ni l'envie de tenter autre chose, de se battre encore un peu. De sourire. De croire en des jours chantants. Et moi-même, ayant pourtant les armes, le courage, la lucidité pour affronter tout ça je me retrouve là, seul, sur un banc, puant le mauvais vin, ayant des vertiges, des troubles de la vision, bafoué par l'espace et le temps, incapable de faire mieux. Et je vois cette nuit et ces ténèbres et le froid qui les accompagne et comprends l'enfer qu'ils contiennent. Comprends qu'il n'y a là aucun rire ou aucune joie. Que la nuit n'offre aucun répit. Aucun sursis. Qu'elle n'est qu'un tombeau. Grandiose. Qu'elle n'a rien à offrir à l'homme que le reflet de sa vie. Que si la lumière et les ombres n'existent plus il ne reste que soi, sa propre personne confrontée à elle-même. Dans toute sa crudité. Sans aucun jugement extérieur. Sans personne pour regarder. Une chute directe dans ses propres abîmes. Et qu'il faut du cran finalement pour affronter

la vérité. Sa propre vérité. Affronter son propre gâchis. Sa propre médiocrité. Que la nuit finalement ne fait qu'éclairer nos propres défauts. Nos propres peurs. Nos hontes les plus secrètes. Que tout notre blabla habituel, nos masques, nos barrières éclatent à travers le prisme de la nuit. Et que celle-ci oblige finalement à plonger ses mains dans le cœur de notre substance la plus viscérale, à en humer l'odeur profondément et à en subir les railleries les plus intimes.

Je perçois alors pourquoi quasiment personne ne s'aventure seul comme ça dans la nuit. Je perçois la peur de la confrontation, et comprends la facilité qu'il y a à s'enfermer dans un confort sécurisant et la difficulté qu'il peut y avoir à se mettre en danger quand personne ne le fait. Je décide donc de prendre sur moi toutes les peurs, toutes les hontes, tous les fardeaux et les faiblesses. Toutes les obscénités que l'on n'ose pas avouer, que l'on aimerait faire, tout ce qui pousse à se mépriser, à se rabaisser, à agir comme on ne le voudrait pas, tout ce qui emprisonne, salit, empêche d'aimer comme on le pourrait, et je suis pris d'un amour total pour tous les hommes. Pris d'un désir de leur montrer la voie. De leur dire que c'est possible. Je me mets à genoux par terre, seul, dans le froid et le noir, invisible pour tout le monde, et je mets mes mains dans ma substance la plus intime, et en hume l'odeur et accepte de voir ce que j'y vois. Ce que je suis. Réellement. Je ne suis rien. Je suis faible. Je suis fatigué. Je suis seul. Je suis un gâchis. Une épluchure ! Rien d'autre qu'une épluchure ! Une rognure d'ongle. *C'est ainsi.* Pour le moment.

Et, venant de je ne sais où, j'entonne à haute voix

une prière nouvelle. Une prière pour une humanité nouvelle.

« Mes enfants, je m'imprègne de vos ténèbres, de sorte que vos ténèbres deviennent lumineuses et qu'il n'y ait ainsi plus de ténèbres. Et je me souille de votre médiocrité, de sorte que votre médiocrité devienne passion et qu'il n'y ait ainsi plus de médiocrité. Et je transgresse vos péchés, de sorte que chacun de vos péchés devienne insignifiant et qu'il n'y ait ainsi plus de péché. Et j'occulte vos peurs, de sorte que votre peur devienne courage et qu'il n'y ait ainsi plus de peur. Et que les oiseaux deviennent dragons, que les chiens deviennent lions, que nos joies deviennent grandes guerres et que nos souffrances soient épouvantables. Ainsi soit-il. »

Fort et surpris de la beauté et de la grandeur de mon geste, je me retrouve soudainement usé. Asphyxié. Piétiné par toutes les actions spirituelles que je viens d'accomplir. J'ai des larmes de sang et de peine plein les yeux et les mains. Je pense à tous ces gens que je viens d'aider. Sans qu'ils ne le sachent. À tous les tourments que je porte en moi, que j'assume, que je revendique, que je vois défiler comme des cageots remplis d'enfants démembrés. Des sanglots d'une tristesse insoutenable se répandant dans l'air. *Le poids de toute la faiblesse du monde porté par un seul homme.* Acceptant le prix de libérer l'être humain de toute sa pesanteur en échange d'une joie retrouvée. D'une pulsion de vivre accentuée. D'une passion dévorante pour toutes les transgressions. Pour toutes les sensualités. Pour tous les appétits. L'homme libéré

de l'enfer et du péché. L'homme du présent. De la vie incarnée. Et tout ça fait un soir sur un banc, dans une ville ridicule, seul, sans aucune issue que l'universalité de la condition humaine vue entre ses propres mains. Tous les hommes liés par le même destin. La même fatalité. Si un homme quelque part accepte de porter en lui tous les péchés du monde de sorte qu'il n'y ait plus de péché, alors peut-être que la parole se propagera, d'elle-même. Que l'idée surgira comme un rugissement de tigre. Féroce. Affamée. Et contaminera l'ensemble des hommes.

Il faut au moins essayer.

Je rentre chez moi portant toujours sur mes épaules l'ensemble des fardeaux des hommes. En pleine digestion donc. Mais fier. Plus qu'humain. J'attrape ce qu'il me reste de vin et bois quelques gorgées. Histoire de faciliter le transit. Du poison sur du poison. Le vin ne me fait même plus d'effet. Je me demande si je suis encore vivant. Encore humain. J'ai peut-être changé de dimension. Allez savoir.

Ma femme vient vers moi. Je l'avais presque oubliée tiens. On croit qu'on vient de faire un geste insensé. Qu'on vient de sauver le monde pour ainsi dire. Qu'on est d'un coup plus ni humain ni rien. Spectral. Que tous les problèmes antérieurs ont disparu. Puis la réalité sort de nulle part. Fait un grand coucou. Et d'un hoquet ressurgissent tous les ennuis occultés. Femme, Agence, misère, ongles incarnés, nausées, migraines, etc. Triste vie.

Elle me regarde dans les yeux. J'y vois sexe et famine. Danger et luxure. Elle pose une main sur mon

sexe. Me frotte l'entrejambe. Quelle surprise ! Même pas un sermon ! Puis je me souviens. Son désir de procréation. L'appel maternel qui palpète dans son cœur. En d'autres circonstances j'aurais reçu une raclée d'insultes ! Autant de reproches avec. *Torchon souillé qui passe ses journées à boire. Qui sort sans rien dire. Rentre n'importe quand. N'en fout pas une. Taré. Mutant. Médiocre. Un sac de foutre crevant lentement et répandant son pus sur la vie. Salissant tout.* Et voilà qu'elle se retrouve à me masturber au-dessus de mon pantalon. Presque avec le sourire. Elle s'accroupit devant moi, ouvre ma fermeture, sort mon sexe. Je ne bronche pas. Elle fait de même avec mes testicules. Précieux bijoux. Emplis de vie. Des univers en collision. Quinze mille dieux au moins se battant pour savoir qui sera le premier sur la liste. Une marmite de sorcellerie. Elle les lape. Sacré bonne femme. Sait y faire. J'en profite. Maître de la situation. Je prends la bouteille de rouge, prends une lampée tandis que la nuit continue de s'emparer du monde et que mon sexe se trouve dans la bouche d'une femme. Qui s'active dessus ! Sexe grossissant. Ne s'arrêtant pas de grossir. Énorme. Majestueux. Effrayant. Contenterait un paquet de bonnes femmes. S'il en avait les moyens. Remplirait des cons par milliers. Écarterait des lèvres trempées de cyprine en faisant gémir l'heureuse détentrice de ce petit animal rose. Mais non. Doit se satisfaire d'une petite baise sporadiquement avec une vulve qu'il connaît par cœur. Qui n'a plus de secret pour lui. Qui ne l'amuse plus. Qui l'a rassasié depuis quelques années maintenant. La tristesse de la monogamie. De l'engluement dans une fidélité

délétère. De l'émoissage de la sensualité et de toute libido. Heureusement qu'il y a des hommes qui agissent, seuls sur des bancs, en pleine nuit, priant sans dieu pour le monde et se préparant à écrire une antibible afin de libérer l'être humain de tout ce qui l'empêche d'être libre. Et c'est dans ce contexte étrange que je suis en train de me faire déguster goulûment la verge par une femme dont l'instinct maternel lui ferait faire mille cabrioles sexuelles dans l'unique le but de se faire engrosser.

Elle me prend par la main puis m'amène dans la chambre. L'impression d'aller faire l'amour à une putain. Gentille prostituée qui serait entrée dans mon appartement. M'attendant sagement en se lubrifiant le sexe. Voulant féliciter le héros. Le martyr. Gratuitement. Une pute gratuite. Pour un héros tragique. L'alliance parfaite. La fusion de deux malheurs. Je reprends mes esprits. Je vois ces fesses un peu plombantes que je connais par coeur. Les mêmes habits. La même allure. Les mêmes bruits. Les mêmes baisés faites mille fois. Ressentant en plus la fatigue de l'alcool. Le vin travaillant à l'intérieur. Construisant des empires neuronaux. Réquisitionnant force et vaillance. Usant toutes mes pensées. Les contraignants aux délires les plus irréels. Créant des galeries psychiques contenant monstres ridicules et réminiscences perverses. Sabotant le temps et l'espace. Barbouillant et déformant la vision dans des structures liquides, inquiétantes et schizophréniques. Un tableau sombre et pathétique en train de couler et de goutter devant des yeux remplis de singeries. Faisant cracher un maximum de débris avinés dans l'iris.

Désarçonnant le réel et lui faisant danser la gigue tout en le prostituant aux pires excès. Les sens n'étant plus que cinq ringards incapables de lever une femme, de balancer une beigne pour se défendre ou de savourer le jus d'une bonne pintade agrémentée de petits raisins blancs muscadés.

Elle me pousse dans le lit, et me dit que c'est le bon moment. J'ai la tête qui tourne et les cavités spongieuses de mon sexe qui ont bien du mal à se remplir. Un moussaillon à bout de souffle. Usé par la vie et le mauvais alcool. Fatigué de croisières sans festin ni gloire. J'essaye de me concentrer. Essaye de ne pas ricaner devant la Nature qui se contredit. Je raidis tant bien que mal. Puis elle s'empale sur moi. Et dire qu'il va falloir jouir. Jouir là-dedans. Comme ça. Maintenant. Je pense, sans savoir pourquoi, à des requins me déchiquetant l'abdomen. À des rencontres avec des ours hargneux et vilains me dévorant le cerveau. À des curés. À des patrons. À des femmes aux cheveux gris. À rien d'excitant. À des jours d'averse. À la solitude. Aux bancs publics. Aux écrivains morts. Elle s'agite sur moi. Je me dis qu'il faut faire un effort. Se concentrer. Je me concentre. Prends ses hanches là où il y a le moins de gras. La retourne. Rentre mon engin. À l'oblique. Sens le frein se compresser à l'intérieur. Pense à mon sexe qui éjacule. À rien d'autre. Malgré le lit qui tourne, qui fait des bonds et des pirouettes. Malgré l'angoisse, la sueur, la peur de mourir en ayant culbuté encore et encore la même femme. Malgré la vie me crachant dessus. Je sens que ça vient et accélère le rythme. Elle a l'air d'aimer ça. Je ne m'en soucie même pas. J'accélère. Ne pensant qu'à

moi. Ne pensant sûrement pas au plaisir de l'autre. Sachant qu'il me faudra jouir dans cet orifice de toutes les façons qu'il soit. Imagine un moment des façons tortueuses de jouir là-dedans, mais me reprends vite. Me concentre sur la sensation de la bête enfouie et raclant les parois. Me concentre sur les frottements de mon sexe à l'intérieur du sien. Sur chaque va-et-vient. Sur l'orgasme venant. Une petite vague frappant à la porte l'air de rien. Timide. Pas à sa place. Fatiguée d'un long voyage. Ayant vu des plages exotiques et des femmes nues et bronzées et délicieuses aux quatre coins de la planète. Je l'attrape par les hanches, l'éventre violemment. Je m'enfonce le plus loin possible. Brutalement. Sachant qu'elle ne réclame que mon jus, elle acceptera toute sorte de brutalité. J'y balance une dizaine de coups méchants, cherchant à m'introduire le plus loin que je peux. À grainer le maximum de sensations. À combattre l'ébriété. À envelopper ma verge d'une excitation maximale. Unique solution pour combler son désir. Son désir à *elle*. Et enfin je lâche la sauce. Violente. Visqueuse. Vivante. Content. Soulagé même.

Elle me dit que c'était bon et s'extrait rapidement de mon emprise. Souffle un coup. Arrache deux mouchoirs. Bloque l'entrée de sa caverne vulvaire. Cambre les hanches histoire que la semence s'écoule dans le bon sens et attend. Sagement. M'ignorant. Je m'essuie avec mon slip. Me lève à poil. Pense à des forêts vierges, à des espaces immenses et glacés, à des colonies de fourmis ravageant le monde. Je finis ma bouteille d'une traite. Je vais me coucher. La Femme, satisfaite, s'endort.

En pleine nuit je suis réveillé par une main qui me tient par le membre. Bien comme il faut et l'agite. Puis des lèvres s'approchent. Prennent tout en bouche. L'avalent même. Je pense à des naufrages sur des plages abandonnées. C'est reparti. Je ne sais comment je pourrais jouir une nouvelle fois. Ma tête étant dans un état lamentable. Massacrée. Mon sexe se dresse. Une nouvelle fois. Malgré tout. Comme un condamné à mort souhaitant cracher une dernière fois sa haine sur le monde. Ultime fierté de l'agonie. Je n'y vois aucune issue. Je sais qu'il est impossible que je jouisse à ce moment. Je me dis qu'une femme qui veut se faire engrosser devient pire que tout. Qu'il n'y a plus aucune humanité là-dedans. Que le plaisir est violé. Piétiné. Qu'une telle femme se transforme en vagin affamé. Terrible. Un drame presque. Avoir à hisser le drapeau n'importe quand. Peu importe que ce ne soit pas le moment le plus favorable. Peu importe. Juste cracher le jus le plus souvent possible. Quelque chose d'inhumain. Tuant la baise, le désir, l'amour, l'envie. Tuant le plaisir que pourraient avoir deux chairs qui s'effleurent l'une et l'autre. L'ensemble n'étant plus que reproduction machinale. Je pense à tous ces animaux reproducteurs, étalons, taureaux, boucs, et imagine toute leur fougue, toute leur bestialité et leur sauvagerie anéantie, castrée, réduite à l'esclavage, réduite à la mécanique d'une insémination. Tout l'élan vital, tout ce pour quoi la vie existe, disséqué, contorsionné, dans un rouage sexuel, dans l'outil de reproduction, dans l'obligation de reproduire. De balancer sa semence vitale dans l'organe féminin. Tout n'étant plus que machinerie, huilerie et outillage.

Elle s'empale une nouvelle fois. C'est comme un meurtre. Je ferme les yeux. Je peux tenir quelques minutes. J'en profite pour penser à d'autres femmes. À des tas de femmes. À toutes les femmes que j'ai désirées un jour. Toutes ces femmes inaccessibles. Je pense à cette croupe blonde et mince que je dorloterais en plein soleil. Ce cul délicieux n'attendant que moi. Cette bouche tendre et douce. Une merveille. Avalant mon sexe. En redemandant même. Le plaisir d'y être. Un bonheur insensé. Je ferme les yeux de toutes mes forces. Concentrant toute mon imagination sur une paire de seins nouvelle et fantasmée. Tout un plaisir inconnu sous mes mains. Je me force avec une fureur bestiale à imaginer les scènes de cul les plus perverses et jouissives qui soient. J'en souris même. Comme si je prenais vraiment mon pied. Je fais preuve d'une imagination incroyable. M'en étonnant même. Encore plus étonné que mon corps réagisse parfaitement aux torsions spirituelles que je lui inflige. Étreignant tour à tour brune, blonde et rousse de toutes sortes et de toutes tailles dans une excitation terrible. J'en ris presque Ha, ha. Quel bonheur. Je sens l'orgasme venir et lâche tout une nouvelle fois. Puis la pression retombe d'un coup et un malheur terrible me saisit et toute l'horreur de ma situation, toute la servitude sexuelle dont je suis esclave me gifle d'effroi. Me remplit d'amertume et de détresse. J'imagine une vie passée à mal baiser. À ne plus prendre aucun plaisir dans la jouissance sexuelle. À gaspiller du foutre et des érections inutiles. Et à s'endormir ensuite dans une solitude totale.

Je suis en train de courir. En sueur. Paniqué. Elle me poursuit. Je tâte. Je n'ai plus de sexe. Un filet de sang. Le long de mes cuisses. Nuit complète. Quelques lampadaires. La rue. Je l'entends. Continue de courir. Trébuchant. Ralentissant. Me reprenant. Je regarde. Je la vois. Vulve géante. Deux mètres de haut. Avec des dents. Deux mètres de haine. Méchante. Sale. Prédatrice. Veut me bouffer. Vois ma queue entre deux canines. Pendouillante. Un rire cruel. Féminin. Veut me transformer en verge géante. Me faire jouir par la tête. Du jus de cerveau pour l'engrosser. Ne cherche ni plaisir, ni orgasme, ni douceur. Pense juste à de la viande. Deux biftecks roses et géants puant le sexe. Et des dents. Atroces. Assassines. Je cours. Cours. Cours. Elle se rapproche. Est juste derrière. Son œil clitoridien me regarde. Un regard diabolique. Un œil diabolique. Une langue géante sort de cette bouche sexuelle. Me lèche entre les fesses. Je hurle. Paniqué. Je souhaite vivre. Je souhaite la douceur d'une femme aimante. Je souhaite une caresse. Je trébuche. Trempé de sueur et de peur. Me retourne. Vois les crocs baveux fondre sur moi. M'avalier tout entier. Avant qu'elle ne me tranche la tête. Je vois. À l'intérieur. Un visage. Celui de ma femme.

Puis une voix. Réelle cette fois.

Suis partie. Travail. Très bon hier soir. Écris bien.

Je me réveille en hurlant. Fais un bond. Saute du lit. En nage. La regarde en tremblotant. Essoufflé. Pris d'une panique effroyable.

De pire en pire le chéri. Drôle de gus qu'il devient. Lui réussit pas sa nouvelle vie.

Et Elle s'en va.

Je reprends mes esprits, m'éponge le front dégoulinant de trouille et d'horreurs et repense à cette vision cauchemardesque. À la déliquescence du plaisir. À un débordement de sexualité. Tout un gâchis. Un excès amenant à ne plus savoir jouir finalement des plaisirs charnels. Si l'excès peut conduire à l'ivresse, l'excès d'excès ne peut conduire qu'à l'insensibilité. Le corps finalement ne peut saisir que des variations de plaisir, des variations d'excitation, des différences de potentiel. S'il est soumis constamment à la même chaleur, à la même odeur, à la même sensation, il s'accommodera et ne la sentira plus. L'ignore. S'en vaccinera. S'insensibilisera. Et le piège sera de vouloir lui amener encore plus de cette même chaleur, de cette même odeur et de cette même sensation, afin de retrouver le plaisir qu'on y a pris. Mais ce sera déjà trop tard. Le corps sera acclimaté. Voilà pourquoi finalement, non pas une modération des sensations, qui ne serait que priver le corps d'ivresse, mais une variété des sensations, une plus grande variété possible, afin de soumettre le corps à des plaisirs différents et nouveaux à chaque fois. En voilà, un salut !

J'en prends une tartine tiens ! Et même deux. Mâchonnant tout ça avec sérieux. Planifiant une journée fructueuse. Pleine de victoires et de femmes adorables. De guerres perdues et de gloires inaccessibles. Tout ça le pain en bouche. Et alors je saisis une pensée. Mais oui ! La boîte aux lettres. Une réponse pour mon texte. J'y cours. Descends les

marches en sautant directement en bas. Le pain toujours en mastication. Ratatiné. J'ouvre. Rien. Pas normal. Comment cela se fait-il ? Je me souviens. Ça ne fait que deux jours que j'ai posté ça. Peut-être qu'il ne l'a pas même pas encore lu. Peut-être qu'il ne l'a même pas reçu tiens. Quelle idée d'attendre une réponse ! Je remonte. Reprends une tartine. Mâchonne en me posant sur le rebord de la fenêtre. Observe le monde et la vie s'écouler. Sens la palpitation de leur pouls. Le jus du temps s'écoulant lentement. Offrant mille perspectives chaque jour. Le temps n'étant finalement qu'un champ de mouvements possibles. Sans mouvement le temps est imperceptible. Sans évolution, sans chamboulement de notre quotidien, sans digression, sur une échelle suffisamment longue, il n'y a aucun mouvement dans notre existence, aucune perception d'écoulement du temps. Et donc juste mort et désolation. Pain ranci et bière tiède. Passion mièvre et steak trop cuit. Rancœur et amertume constante. Désastre. Cendres. Carnage. Apocalypse molle.

Je m'installe à mon bureau et consulte les offres d'emploi. Aucune intention de chercher volontairement du travail. N'y songeant même pas. Mais envie de montrer que je fais semblant. Un minimum. Au cas où. Je regarde par-ci par-là. Me prends au jeu. Rapidement des dizaines d'offres. Un peu partout. De tout. Nécessitant toutes des compétences différentes. Un diplôme particulier pour chaque emploi. Des exigences pour chaque poste. Aucune polyvalence requise. Juste une spécialisation. Doigts cruciformes pour resserrer quelques vis. Bras de 40 pour faire tourner la machine toute la nuit. Dos

d'âne pour charger le camion matin, midi et soir dimanche compris. Cerveau à trois touches pour appliquer quelques formules mathématiques pas bien sorcier histoire de falsifier des factures. Bouche bien entretenue histoire de jouer de la flûte avec le patron entre midi et deux. Jambes nues pour apporter du café la laisse autour du cul. Chouettes avenir tout bariolés d'ennui devant la tâche quasi robotique qui les attend. Tout ça pour quelques billets bien maigres et un carton d'invitation obligatoire pour la mise en bière. Rendez-vous tout le monde au cimetière. On pleurera sur notre sort tous ensemble. On tenterait bien de finir par un dernier bal nuptial si on pouvait. Malheureusement on a laissé passer notre chance. Tant pis. Trop tard. Pas eu le cran suffisant au moment opportun. Plus qu'à pleurer. S'il reste des larmes. Pas sur du tout. Séché de l'intérieur. Juste bon à s'esquinter le dos. Et à croire en un bonheur facile et figé. Foutues vies.

Je réponds à quelques offres. J'essaye d'y mettre un peu de joie et de poésie. On cherche un assistant de scierie. Parfait. Ancien bûcheron à la dérobad. Fort d'une pratique cisailleuse sur le cadavre de milliers d'arbres. Le souvenir de feuilles gémissantes à la tombée de la nuit. Naturellement corsé et boisé. Amoureux de la nature et des troncs. Convient parfaitement à la situation. Saura satisfaire l'appétit de la scie. Roi de la découpe.

On cherche une femme de garderie. Je jubile. Prédisposé aux conditions féminines. Peut mettre une perruque si besoin. Prend soin des gosses comme il faut. Enseignant peintres expressionnistes et écrivains existentialistes. Plein d'une innocence enfantine.

Qu'elle soit morale ou artistique. Saura faire preuve de psychologie envers la marmaille. Participe à toutes sortes d'ateliers créatifs. Aime les sucreries. Sait se mettre dans la peau d'un gosse. L'est presque toujours d'ailleurs. Point positif : peut également passer du temps avec les mamans qui viennent chercher leurs rejets. Leur proposer un massage après une journée de boulot usante ou un coup rapide dans les toilettes de l'établissement histoire de rentrer chez soi décoiffée et avec le sourire.

Je continue comme ça pendant une bonne heure. Alignant toutes sortes de compétences farfelues et intrigantes. Répondant à toutes sortes d'offres incongrues et exagérées. Homme à tout faire décoré de diplômes et parlant plusieurs langues ? Je suis là. Aucun souci. Ayant même déjà péché sous la glace et chié sur la Lune. Avec le sourire même. Aucun problème non plus pour passer le balai en sifflant un hymne à la gloire de la nuit ou en descendant de la gnôle avec une petite cuillère de caviar s'il vous plaît. Femme de ménage, professeur de violon, piqueur de bottines, charcutier d'ânes, rigolo pour octogénaires, tout y passe. Avec le sourire ! Je n'arrête plus. Ha, ha. Me sentant même doué pour chacune des tâches. Inventant des nouvelles compétences. Prenant du plaisir à imaginer toutes les grossièretés mensongères que je camoufle dans mes lettres. Preuves de ma volonté à rechercher un emploi. Foutaises. Mais amusant.

Au bout d'une vingtaine de lettres, je me sens épuisé. Essoufflé même. J'essuie un peu de sueur qui vient de naître sur mon front, preuve de la rudesse de

la tâche et du sérieux et de l'acharnement que j'y ai mis.

Et alors je réalise. Tout ça n'a rien d'un jeu. Toutes ces obligations. Toute cette perte de temps. Toutes ces heures qu'il faudra gâcher. Ces métiers. Je n'ai aucun métier. Je ne suis pas un homme à métier. Je ne souhaite qu'un accomplissement total, divers, varié. Dans tous les domaines. Mais pas ça. Un homme comme moi ! Écrivain de grande classe ! Des lettres de motivation. Des entretiens d'embauche. Des sourires niais et faux devant les conseillers. Des mensonges partout et tout le temps. Creuser sa propre tombe. S'avilir alors qu'on dispose de tant de liberté. D'un champ des possibles des plus aboutis. Qu'on ne souffre d'aucune guerre. D'aucune barbarie. Un sabotage oui !

Je m'imagine alors passer ma vie à réparer des carrosses tiens. Les écrous toute la journée, l'odeur du métal, de la graisse, le dos brisé, les mêmes actes chaque heure, chaque jour, toute la vie comme ça. Ou trier des cornichons. Voir passer des espèces de verges vertes toute la nuit. L'odeur du vinaigre, le bruit des machines, les yeux qui n'arrivent plus à encaisser la moindre image, l'envie de suicide le soir en rentrant. Tous ces jours perdus. Un homme comme moi. Un génie pour ainsi dire. Un type d'homme rare. Enfermé dans une usine en train de compter des haricots. En train de vendre des assurances. En train de remplir des sacs avec du charbon. Tous les jours. Certes j'ai déjà travaillé, mais c'était encore différent. Je n'étais pas encore celui que je suis maintenant. Je me cherchais. Mon esprit pouvait donc accepter de se soumettre.

D'être utilisé. Car pas encore libre. Et donc ne ressentant pas l'étranglement de la servitude. La torture mentale d'avoir à donner sa vie entière contre un labeur. Aujourd'hui, mon esprit ne me le permet plus. Mon esprit lutte. Se rebelle. À faim. De vie. De passion. De liberté. D'ivresse. D'expérience finalement. Pas de cornichons. Je réfléchis à ce que je pourrais faire. Contre tout ça. Contre la décrépitude. Contre la fatalité. Et l'ennui. Contre les cornichons ! J'essaye de forcer mon esprit à accepter l'évidence. Je dispose une vingtaine de stylos sur le bureau en imaginant les cornichons. Les fais rouler. Les pousse. Les scrute. Leur parle même. Je me donne des ordres. *Plus vite. Travailleur. Frileux ! Juste bon à se s'esquinter.* Je vois passer les cornichons. Rien à faire. Mon esprit refuse. Il se braque. Me donne des gifles mentales. Me crache dessus. M'insulte. M'empêche toute action qui ne serait pas le résultat d'une volonté personnelle. D'une volonté de grandeur. D'élévation de ma propre personne. Préférant mourir que de s'avilir. Préférant une mort choisie qu'une vie subie.

J'imagine des territoires en feu. Des zones de guerres. Des paysages hostiles. Forçant l'homme à lutter. À se dépasser. À s'ouvrir le ventre et faire un lasso avec ses tripes. Tout sauf les cornichons !

J'imagine des braquages sanglants. Des hold-up de boulangerie. Des morts atroces. Des femmes enceintes y passant pour la survie de mon ego. Des piétinements de vieillards. Des assassinats d'enfants. Des incestes ou des viols de vierges. Tout sauf les cornichons !

Mais la terre entière n'est plus qu'une mine de charbon. Partout pareil. Que faire donc ? Se fabriquer

une cabane en haut d'un arbre ? Déterrer une grotte inaccessible et vivre au milieu des ours ? Peut-être bien. Mais n'est-ce pas là qu'un suicide déguisé ? Il reste d'autres possibilités. D'autres avenir encore. Explorer le champ des possibles. Gratter la terre. Flairer la piste. Creuser des galeries. Trouver un chemin. Une rivière fertile. Un vagin complaisant.

Mais impossible de m'y faire. Je me lève. Donne un coup de pied dans la porte. Crache des jurons contre la fenêtre. M'arrache les cheveux. Inonde le monde entier d'insultes ! Me prend la tête dans mes deux mains. Désespère. Pleure à moitié. N'y crois plus. Cherche un soleil. Une musique. Une femme douce et inconnue. Une extase. Quelque chose de beau et de grand. De céleste. Une poésie. Une violence. Une sérénité. Une folie.

Je me reprends. En y réfléchissant bien, le plus pertinent reste d'écrire ce roman fulgurant et d'espérer un succès. Je cogite là-dessus. Rien ne vient. Absolument rien. Aucune idée ne jaillit. Complètement sec moi aussi. Ha, ha. Les scélérats ! Je les connais. Non seulement ils te bousillent la vie en te faisant porter des sacs à patates toute la journée, mais ils te corrompent aussi l'esprit. Te font culpabiliser. Je ne pense plus qu'à des cornichons ! Des grands, des longs, des gros, des piquants, des juteux, des acides, des moisis, des vivants. Dansant la gigue. Parlant philosophie. Détaillant Kant. Le critiquant. Peignant des œuvres superbes avec leurs propres corps. Baisant les plus belles femmes.

Une idée me vient. Toujours la même. Du vin. Du grand. Du bon. Du rouge. Certes facile. Mais efficace.

Puis je me méprise. Idiot, tu ne vas pas passer ta vie à boire au moindre problème. À la moindre petite difficulté. Au moindre entortillement d'un lacet. À un pull mis à l'envers ou à une érection moyenne. Et puis quoi ? Tu risquerais bien de passer ta vie ivre, faiblard que tu es ! Certes, mais l'idée est là. Et me contamine. Je ressens déjà les premiers effets. Le vin me tête ! M'appelle. Je pense à la Femme. Créature abominable ! Et son utérus insatiable ! Qu'elle aille au diable. Tout sauf les cornichons ! Je tourne en rond quelques minutes. Usant le plancher. Ruminant sur ma décision. Certes. Certes. Facile. Mais efficace. Les cornichons. Les territoires en feu. Les viols de vieillards. Piétinement de gosses. Les entretiens d'embauches. Un roman fulgurant. Quelques verres de vin juste pour me détendre. Remplir mes veines de soleil. Rien d'autre. Pour la bonne cause. Pour l'humanité quasiment ! Je me décide. Je racole toutes les pièces que je trouve un peu partout. Déniche deux billets. Pas mieux. Je cours au magasin. Le plus rapidement possible. Bousculant des vieilles au passage. Sans même un regard ! Au rayon vin, une offre diabolique. Une bouteille offerte pour une bouteille achetée. Deux billets la bouteille. Autant en prendre deux. Au cas où. Parfait. Au cas où. Pour éteindre un incendie ou déboucher un évier. C'est tout. Pour le lendemain ou la semaine d'après. Rien de plus. Sûrement pas les deux d'un coup. Absolument pas. Je me l'interdis. Me préviens. Me sermonne même. Dans le magasin ! En me montrant du doigt et en parlant tout haut.

En rentrant je bois la première bouteille d'une traite presque. Efficace. Serein. Heureux. Ne pense plus qu'à

des belles femmes et à des phrases en feu. Des phrases persécutant le monde. Exterminant la peur. Réveillant les morts. Charcutant un peu plus les cicatrices. Déversant leurs rages sur les plaies et les souffrances. Secouant les passions enfouies et les rêves brisés. Giflant la paresse et l'oisiveté. Libérant la moindre parcelle de folie.

Sur ma lancée, j'entame la deuxième. Me disant que mon esprit est un ogre. Qu'il lui en faut plus. Qu'une bouteille finalement c'est quoi ? Du lait. Un biberon. De la camomille. Une verveine après un repas équilibré. Pas digne d'un homme. D'un héros. D'un brave, dont le sang est du sang de dragon. De la matière inflammable. Pouvant et devant presque boire des litres et des litres pour ressentir le moindre effet.

Quelques heures plus tard, bruit de serrure, porte qui s'ouvre. Mes yeux esquinés et chargés de mauvais vin et de fatigue essayent de voir ce qui arrive. Ça sermonne. C'est désagréable. Ça ne lance que reproches et sermon. Ça insulte.

« Presque rien bu, hé ! Pour l'humanité quasiment ! »

On mange un peu. Je lui raconte mes déboires. Mon impossibilité d'imaginer travailler. De simplement imaginer travailler ! Juste l'idée m'assassine ! Dissèque ensuite Kant et Heidegger. S'en fiche. Lui parle de cornichons. Me prend pour un cinglé. Explique des scènes apocalyptiques. En rajoute des couches. Ne m'écoute pas. Elle m'amène dans la chambre. Je tente de simuler une migraine atroce.

Rien à faire !

Plus qu'à subir. Ma condition d'homme esclave.

Soumis aux hormones femelles. Parlez d'un homme. Ivre avec ça. Ne sachant plus distinguer la droite de la gauche. Le jour de la nuit. Le vin de la pisse. Je la suis, dépité. Le bout du gland tombant presque déjà en morceaux. Échauffé. Usé. N'ayant pas son mot à dire. N'ayant plus qu'à gémir dans la nuit. Pleurer un peu de sang et de souffrance. Je pense à des marées noires. Des goélands superbes recouverts de mazout. Les ailes embourbées sous une couche de cochonneries. Brisées, presque arrachées. Des animaux sauvages dans un zoo. Crocs et griffes mutilées. Ne pouvant plus manger que de l'herbe rose et des fleurs. Chouinant plutôt que de rugir. Des sanglots en guise de morsure. Plus rien dans le ventre ni dans la queue. La sexualité domptée. L'instinct le plus bestial ridiculisé. Le ridicule de la situation. La honte de se savoir soumis à tout ça. De s'accepter comme pantin de la reproduction. D'être encore trop grégaire. Appartenant à un ensemble. À la perpétuité de l'humanité. Lui offrant organe et semence. Sueur. Temps. Larmes. Vie. Joie et bonté. Force. Esprit. Soumettant tout ce qu'il y a de plus personnel à la meute humaine.

Elle prend mon sexe en main. Le secoue. Avec vigueur. Avec savoir faire.

Puis le prend directement en bouche ! Voulant aller droit à l'essentiel. Ayant sûrement flairé la truanderie !

Le coco, là, il va encore me faire le coup du bout de viande tout mou. Je le vois venir, j'ai plus de force, je suis un poète, un homme sensible. Alors je vais m'occuper moi-même de ses affaires. Bien comme il faut !

Mon filou gonfle aussi sec ! Impossible de lui

opposer la moindre résistance. Alors je laisse faire. Me laisse faire. C'est presque agréable. Presque sûr que ma verge crachera du vin. Directement dans les étoiles. Une constellation de plus. Pour les perdus et les ratés. Un saint à prier. Dionysos ressuscitant. Je la préviens. Quand même. Brave bête. « Je vais tout lâcher. » Entre tes dents. Ça sera pas de la tarte. Rance. De la piquette. Tu ne vas pas aimer. Elle me prévient aussi.

Qu'il me fasse savoir quand ça vient le zigoto.

Elle continue. S'acharne dessus. Professionnellement. N'ayant jamais aussi bien manié la chose en bouche. Cachait bien son jeu. Devrait presque vouloir faire un marmot plus souvent. Juste histoire de pratiquer la fellation avec plus d'habileté et d'envie. Dieu que c'est bon. Et me prend les roubignoles avec. L'impression de me les faire aspirer. Bonheur sur terre. Puis j'hurle :

« Ça vient ! Pas loin d'exploser ! »

Et avec une agilité que je ne lui soupçonnais même pas, elle s'empale sur moi. Ma verge passant presque directement de sa bouche à son sexe. Sans à-coup. Sans intermittence. Avec génie. Artistiquement pour ainsi dire ! Dieu des dieux. Créature diabolique. Faut presque la violer d'habitude. Et se montre soudain capable des prouesses les plus ingénieuses pour réussir à se faire mettre en cloque. Je jouis à l'intérieur de son ventre. Sans même trop m'en apercevoir. Esquintant encore un peu plus une verge déjà à moitié à l'abandon. Sans éclat. Un orgasme microscopique. Presque inexistant. Presque même moins qu'un orgasme. Enlevant presque un peu de plaisir à l'être plutôt que d'en rajouter. Comme si mon sexe pleurait.

Comme si la nuit m'en voulait et que la vie n'était qu'une farce.

Je m'endors.

Le lendemain ou quelques jours après, je suis en train de faire quelques âneries quotidiennes. Bouffe un pain sec en imaginant un bon steak, défèque sur le trône en préparant des plans de conquête du monde, vais à la fenêtre, montre du doigt les ânes dans la rue en rigolant avec mépris et je m'installe devant mon bureau. Par hasard je retombe sur une copie du texte de l'autre jour. Je l'avais complètement oublié. Je le relis par curiosité. Diable ! Quelle horreur... Je trouve ça minable. Bâclé. Facile. Suffisant. Ne montrant aucun sentiment. Un style bafouillant. Le style d'un gamin timide. N'osant pas tirer son premier coup. Restant sur la touche toute sa vie. D'une faiblesse constante. Bon à exécuter pour montrer l'exemple. Comment ai-je pu prendre ce ramassis d'idioties pour quelque chose de percutant ? De fulgurant ? Pour de l'errance majestueuse ? Et d'un coup j'étouffe de honte. De dégoût de moi-même. Ma nullité me ressortant par les yeux. Comme des larmes de boue. Je me souviens avoir envoyé ce texte à la Revue. Avec mon nom dessus. Tous ces mots inutiles. Montrant une incapacité à écrire. Un ridicule. Une ambition médiocre. Un cancre de la littérature. Uniquement méprisable. Bon à moquer. Dans les soirées, l'éditeur montrant le texte à tous les convives. *Des gens écrivent comme ça ! On m'envoie ce genre de texte ! La lie de l'humanité ! Se prenant pour un écrivain ! Insultant le monde, mais sans talent. Une honte pour tout homme.*

Ne mérite que de se suicider. Sur la place publique. Sous les tomates et les cris de singe. Des vieilles lui urinant sur la tête. Leur vulve fanée projetant un jet acide et infecte. Rajoutant quelques crachats. Des gosses jouant avec sa verge. Molle et petite. Tirant dessus par curiosité. Brûlant ses testicules avec un briquet. Lui, soumis. Honteux. Acceptant son sort. Les plus misérables heureux de souiller quelqu'un encore pire qu'eux. L'humiliant de toute la haine du pauvre. Prenant une sorte de revanche sur le monde. Grâce à lui. Cet ambitieux sans talent. Cette vermine n'ayant pour génie que sa médiocrité. Ce parasite !

Cet incident me fait un choc terrible. Effroyable. Alors je ne serais pas le génie littéraire que je m'étais imaginé. Et comment aurais-je pu écrire un roman fulgurant en une nuit ? Et ravager la littérature ? Recueillir la gloire de mes lecteurs ? Appartenir au monde des rares ? Viser un prix ? Imposer ma griffe sur le néant ? Marquer le monde de mon empreinte ? Et que vais-je devenir alors ? Devoir retourner travailler ? Me réinclure dans tout ce que j'exècre ? Dans ce que je méprise plus que tout ?

Je tourne en rond dans mon appartement. Non, impossible. Comment ai-je pu écrire si mal ? Est-ce vraiment si mauvais ? Je relis quelques phrases. En pleure devant mon écran. Trouvant tout ça toujours aussi dérisoire et maladroit. Me dis que c'est peut-être à cause du vin. Le vin était mauvais. Peut-être cela a-t-il eu un impact sur mon talent. Peut-être était-ce juste un mauvais jour. Non je n'avais encore rien pondu d'extraordinaire. Quelques formules agréables.

Quelques trouvailles poétiques. Des idées juteuses. Passionnantes. Par moment. Mais juste par instant. Dans un délire. Dans mon imagination peut-être. J'essaye de me rappeler quelles sont ces idées ingénieuses, ces formules juteuses et ces trouvailles poétiques, mais rien ne vient. Non, je ne retrouve rien. Je me cogne la tête contre le mur plusieurs fois en m'insultant des pires horreurs. Je pense au suicide quelques instants. C'est inévitable. Ce serait alors la seule action véritablement artistique que je pourrais commettre. N'étant pas doué pour les mots. Ne pouvant, par intégrité, accepter de retourner m'avilir avec les *courageux*, le seul acte de bravoure serait le suicide. *Regardez cet homme, son acte, assumant ne pas avoir les moyens de son ambition, il a, dans un geste d'une noblesse démesurée, mis fin à la honte de n'être qu'une imposture. Voilà un geste de grande classe. À montrer dans toutes les écoles. Voilà, les enfants, ce qu'est la bravoure. La vie offerte en toute fierté. La lâcheté purifiée. La grande noblesse.*

Je suis alors complètement abattu. Mécréant. Grande merde. Merde céleste. Merde totale. Déjection merdeuse. Merde artistique. Merde médiocre. Merde au chômage. Merde poétique. Merde loqueteuse. Merde souffrante. Merde en pleurs.

Je vais retenter le coup. Voir si ce n'était pas juste un mauvais jour. Ça peut arriver à tout le monde. J'étais peut être constipé. Sans le savoir. Migraineux ou couvant un rhume vicieux. Une petite carie dans le métabolisme sabotant mes phrases les plus diaboliques. Jouant avec moi. Me faisant croire au

génie, mais articulant des mots douteux. Grabataires. Sans fantaisie ni triomphe.

Je m'installe à mon bureau. Sans trop d'allant. Un peu défait. Avant même d'avoir commencé à écrire le moindre mot. Je balance quelques phrases. Ça sort avec une difficulté extrême. Chaque mot est d'une lourdeur atroce. Pèse une tonne. N'a aucun sens. Les phrases sont puérides. Intellectuelles. En relisant le tout j'ai l'impression de me prendre des coups de poing dans le nez. La page me fout une raclée ! Me domine à l'aise. Me fracasse l'esprit. Se moque délibérément de moi. J'en ressors encore plus miné. Détruit presque. Comment ai-je pu croire que j'y arriverais sans avoir de jus ? Comment ai-je pu sous-estimer à ce point la difficulté de l'exercice littéraire ? Je me souhaite alors une mort atroce. Violente. Je me souhaite une douleur infinie. Je me vois en train de me faire torturer. Me réjouis de me voir souffrir. Je me crache dessus pour ajouter encore un peu de honte. Ne méritant pas mieux. Puis je m'affale par terre. Attendant que quelque chose sorte. Espérant que quelque chose se pointe. De soi-même. Espérant être touché par la grâce. Espérant avoir du talent. Avoir quelque chose à dire. Espérant valoir le coup. Être tout sauf minable.

Des images tragiques en profitent pour me tourmenter. Je vois des routes abandonnées ne menant plus nulle part. Des morceaux de viandes par tonnes entières pourrissant dans les camions-bennes de tous les magasins du monde. Des tempêtes de sable transformant le jour en une nuit rouge et saignante. Des filles de douze ans ne voyant jamais rien d'autre que des verges grasses et molles, ne voyant jamais le

soleil. Des files d'attente de milliers de vieilles femmes, stylo à la main, prêts à signer un nouveau contrat d'assurance. Il n'y a rien à assurer. Il n'y a que des jours qui crèvent. Sans arrêt. Il n'y a que le temps qui pourrit tout. Qui sèche tout. Il n'y a pas d'espoir.

Je pense à des bébés morts. Des gosses tombant du cinquième étage. Leur mine aventureuse pendant qu'ils montent sur le rebord de la fenêtre. Leur expression innocente juste avant qu'ils ne tombent. La tête qu'ils peuvent avoir pendant qu'ils chutent. À quoi peut bien penser un enfant qui tombe du cinquième étage ? Un innocent qui ne sait rien de la mort ? Je pense à la peur qu'il doit ressentir, à l'instinct qui doit lui fait prendre conscience de sa fin. L'instinct morbide. Viscéral.

Je suis alors aspiré dans un élan de désespoir insensé. J'imagine les pires horreurs. Les pires morts. Les pires solitudes. J'imagine des femmes cloîtrées chez elles pendant des semaines, s'ouvrant les veines dans des chambres immondes. J'imagine toutes les larmes. Toutes les souffrances. Leur cruauté. Leur réalisme. Leur beauté même. La beauté de tout ce désespoir m'envahit. Me transporte dans un univers chaotique. D'une noirceur poétique. Admirable. Enivrante. Je suis saisi d'éclat fulgurant. De comparaisons morbides encore jamais imaginées. Je visualise alors des paragraphes contenant les pires vices. Des descriptions de souffrances profondes, angoissantes, de colères étouffées, de mélancolie assourdissante et funeste. Tout un théâtre de souffrance et de désespoir. Une ivresse incroyable. Le monde m'ouvrant les portes de son enfer le plus intime. Me faisant toucher le boyau des ténèbres. Avec

sa crudité la plus réelle. Je suis le vecteur de l'angoisse la plus saisissante. J'imagine les milliers de suicides qui suivraient la lecture de ce texte. Tous les désespérés du monde sacrifiant ce qu'il leur reste de vie en lisant cette ode à la souffrance.

Cette tempête de désespoir dans mon esprit me fait même douter de ma raison. Me fait dire que je ne suis peut-être capable que d'inventions mentales et non de langage, de littérature, de poésie. Comment donc écrire alors ? Si tout ceci n'est que l'œuvre d'un esprit dégénéré, de perversions psychiques, d'ondulations nerveuses, d'imagination délurée. Sans fondement. Sans appui. Je traverse mon appartement dans sa longueur cinq ou six fois en sifflant et en grattant les murs. Tapant du pied par endroits voyant le plancher pas tout à fait droit. Jurant sur la qualité de l'immeuble. Je sors pour constater la vétusté des murs. Tout est pourri. Je descends l'escalier, analysant les marches une à une, mesurant l'écart entre chaque. L'œuvre d'un fou ! J'arrive en bas et j'en profite pour aller chercher le courrier. Une lettre. Pour moi. Quoi encore ? L'Agence qui essaierait encore de me filouter ? Une proposition pour un travail ? Au diable !

J'ouvre. L'éditeur de la Revue. « Du rythme. Une voix. Très bon texte. Je publie dans le prochain numéro. »

J'applaudis, siffle un grand coup entre mes dents, plusieurs fois, chante un hymne à ma gloire inventée au fur et à mesure. Remonte chez moi. Relis la lettre. Me contiens. Oui. Aucune surprise finalement. Oui. Du rythme. Oui. Une voix. Il aurait même pu en rajouter. Des millions de mots se percutent dans mes pensées.

Des truands soudain assoiffés d'ambition littéraire. Fustigeant tout ce qui a été écrit avant. Je me sens d'humeur à un roman épique. En cinq tomes. Redéfinissant toute la psychologie humaine. Toutes les humeurs de l'âme. Mettant des mots sur toutes sortes de folies. Le roman ultime. Rien de moins.

Quelques mois passent comme ça. Deux. Peut-être trois. Des journées toutes similaires. Navrantes. Écriture laborieuse. Oublié le roman en une nuit. Quelques pages quand même. Qui s'accumulent. Écrites par-ci par-là. Avec conviction, mais difficulté. Diable de réalité. Mais pas si mal ! Une voix. Du rythme. Quand même loin de la fulgurance. Du génie. Juste de la sueur et des larmes. Une pénombre perpétuelle. Un calvaire sans cesse. Pas d'argent qui rentre. Les économies ayant quasiment toutes fugué. Obligé de payer le mauvais vin avec des petites pièces trouvées par-ci par-là. Et même, obligé de traîner dans les rues parfois furetant le sol à la recherche d'un pactole égaré. D'une trouvaille diabolique. Et tout ça pour quoi ? Une piquette toujours mauvaise. Aucune surprise. Jamais de merveilles cachées. Aucune fille qui ne sort du goulot à l'improviste. Histoire de faire causette et un brin d'amour. Juste âcreté. Amertume. Brûlures au foie. Après-midi pénibles. Souvenirs égarés. Désespoir addictif. Godasses qui prennent l'eau. Nourriture fade. Et de la solitude. Beaucoup de solitude. Ne croisant jamais personne lors de mes sorties nocturnes. Parlant aux murs toute la journée. Murs ne répondant jamais. N'ayant que faire d'un ringard. En ayant vu passé toute une tartine. Une flopée de *génies* déjà tous crevés et oubliés. Parlez

d'une gloire. Les reproches de la femme. L'érosion de l'homme. De ses couilles. De sa fierté. Du sexe vain et tortionnaire toutes les nuits. Rien qui vient. Parlez d'un sexe.

Parlez d'une vie.

Je descends chercher le courrier. Tombe sur une lettre à l'allure dangereuse. Assassine. Comme si la queue d'un serpent en dépassait. Rien de bon. De mauvais augure. Des corbeaux se mettant presque à croasser au moment où je la lis. Le ciel déchiré. Éclairs et tornades. Crachats divins et grenouilles sortant de la bouche. Sorcellerie noire. Malédiction venant tout droit de l'Agence. Je remonte avec. Quel jour sommes-nous aujourd'hui ? Ha ha, mais bien sûr ! C'est leur fameux délai. Quatre mois ! Pile poil non ? Les dieux sont reconnaissants. Je vois pouvoir leur fournir toutes mes lettres. Leur montrer quel homme j'ai été pendant tout ce temps. Soucieux de se réinsérer dans les troupes. De donner sa vie et son sang. Que malheureusement la conjoncture fait que je n'y suis pour rien si je suis toujours sans emploi. Je leur écrirai une belle lettre pour justifier ma précédente démission. Un travail absolument pas fait pour moi. La Faculté étant un lieu trop carré pour un esprit créatif et charnel comme le mien. Leur dirai que j'ai finalement eu le cran, l'audace, d'admettre que ma place n'était pas là. Qu'il valait mieux la laisser à un autre. Plus pertinent. Que mon intégrité est sans faille. Que ma démission est donc légitime et même, qu'elle devrait être récompensée ! J'ouvre la lettre. Je lis. Je ne comprends pas. Je relis. Étrange. Aucun sens. Document manquant ? Quel document ? Au bout de

quatre mois sans nouvelle. Il manquerait un document ? Je me creuse un peu la cervelle pour essayer de comprendre. Imagine les pires scénarios. Des pertes improbables. Quand bien même ils auraient perdu quelque chose, je sais que tout est enregistré. Non je ne comprends pas. Quelle farce. On me joue peut-être un tour. La raison la plus probable ! Quelqu'un a dû entendre parler de moi. Et veut se confronter à mon esprit savant et ingénieux. Je ne vois que ça. Quelque qu'un de malin sûrement. De bien placé. De pervers et dangereux. Un délinquant administratif. Comptant les suicidés dans un cahier. Avec un sourire froid. Gros salaire. Redoutable. Peut-être lui aussi génial. Un beau combat en perspective. Hé, hé ! Je l'imagine bien. Me mets à sa place. Fouillant dans mes affaires. Ne voyant aucune faille. Le type n'ayant le droit à rien. *Difficile de lui jouer des tours. Que faire ? Un gros cerveau. Le faire travailler. Le faire bouillir. Lui envoyer juste un petit mot. Comme une araignée venimeuse. Minuscule, mais mortelle. Rien qu'un petit mot. Presque vide. Une feuille blanche presque.* « Document manquant ».

Malin le bonhomme. Mais je déjoue son piège facilement. La feuille blanche aurait été plus maligne. J'aurais envoyé une feuille blanche moi. C'est là que je le surpasse. La feuille blanche aurait été comme un crime dans un après-midi d'hiver. Du sang sur la neige. Il est tombé sur plus fort que lui. Sinon il aurait pensé à la feuille blanche. Je devrais presque lui renvoyer une feuille blanche. Mais c'est aussi un de ces pièges. Si je renvoie une feuille blanche il risque de faire passer ça pour une preuve d'irrespect. D'irrévérence. Et

clôturerait toute discussion ultérieure pour mes *Droits*. J'ai donc désamorcé deux bombes. Soit. Pas si malin que ça le bonhomme.

N'étant pas sûr du document manquant. Étant d'ailleurs certain qu'il ne manque aucun document. Je prépare un courrier avec tous les documents imaginables ! Rien que ça. Dossier flambant neuf. Toutes les pièces possibles. J'y mets une quarantaine de lettres de motivation. Et j'écris un courrier pour justifier ma situation. Je me laisse aller aux plus belles phrases. Fais preuve de sentiment. D'abnégation. Je m'émeus même de mes propres mots. Je parle en mon nom, au nom de l'humanité. Je mets en avant la philosophie hégélienne. Insiste, avec mensonge, sur la nécessité pour l'homme à travailler afin d'être finalement libre. Dissèque la conjoncture. Relate les chiffres du chômage. Démontre que deux et deux font quatre. J'y rajoute énergie et rigueur, professionnalisme, sérieux, demande de compassion, bravoure et motivation. Expliquant être désireux de travailler, désireux d'offrir mes compétences à l'industrie, mon savoir, mes connaissances, mon inventivité même. Mais, qu'ayant un parcours quasi exceptionnel, unique et hors-norme, peu d'offres d'emploi s'offrent à moi, créant même, il faut le reconnaître, une crainte des employeurs de recruter une personne aussi qualifiée et lucide. Ces employeurs n'étant que très rarement, voir jamais, confrontés à un homme de cette trempe.

Un appel valeureux et touchant. Quelque chose comme quinze pages emplies de compassion et de détresse humaine.

Mon dossier fait un bon soixante pages. Je mets le tout dans une enveloppe et cours le déposer dans leur boîte aux lettres. Guerrier. Vainqueur.

Je rentre chez moi. Fier. Imaginant leur tête. Leur regard idiot. Sans intelligence. Sans lucidité. Incapable de comprendre mon geste. Mes mots. Ma sueur. Ma langue. Celle du vent et du courage. De la bravoure et de la lumière. D'un absolu oublié. Enterré. Une cité enfouie. Sous une civilisation ravagée. Dévastée. Dévorée par la médiocrité. Corrompue. Par la suffisance. Par la déchéance. Par les responsabilités. Par l'administration. Par les directives. Par le manque de recul. L'endoctrinement à tout ce qui est ennuyeux. Sale. Lugubre. Dévalorisant. Ces agents de la misère. Des commentaires à entrer dans le formulaire. Des ordres insensés et indiscutables. La fin de semaine qui tarde à venir. La pluie. La varicelle du cadet. L'écran en panne. Les taxes qui ne font qu'augmenter. Les infiltrations dans le toit. Tout ça avant de partir au bureau. Pareil en rentrant. Et y pensant toute la journée. La nuit. Le dimanche. En cajolant sa femme. En promenant son chien. En barbotant devant une émission. Et avec ça, des plaintes toute la journée. Des sanglots même. Des quasi-suicides devant leurs yeux. *Tous ces minables. Tous les jours. Tout le temps. Parlez d'un boulot.*

Rien de tout ça chez moi. Juste la joie. L'instinct. L'innocence même. Morale et violente. L'innocence sauvage. Non pas la naïveté. En voilà une idée tiens. L'innocence, au final, n'est rien d'autre que la pureté de l'instinct. L'instinct débarrassé de tout désir d'idéal. De toute interprétation morale. De tout jugement. Qu'il

vienne de soi, ou de l'extérieur. L'instinct sans jugement. L'instinct libre. L'instinct pur. Scintillant. S'exprimant avec sauvagerie et personnalité. Voilà l'innocence. Une bête fauve et créatrice. Capable du bien comme du mal car libéré du bien et du mal. Agissant seulement. Dans un but créateur. Non pas dans la destruction, mais dans la propagation de son être à travers le néant. Dans le cri authentique émanant d'une rage vivante. D'une soif de vivre. D'un désir de percuter le néant de sa propre essence. De le mordre.

En rentrant je consulte mes messages et j'y trouve une chose surprenante. Comme une créature difforme. Mutante. Presque incohérente finalement. Une convocation à un entretien. Les ânes ! Ils ont dû croire à ma lettre. À mes fadaïses. À la saveur du mensonge. Son goût sucré et trompeur. Ils ont dû y voir une jolie fille presque nue entre les lignes. Dans leur inconscient. Une manipulation. J'en rigole. Moi, manipulateur d'esprits faibles. D'âmes égarées. Corrupteur des sens. Génie diabolique. Dangereux pour la marche du monde même. Sûrement déjà sur écoute. Des espions partout. Braqués sur moi. Sur mon front. Sur mon esprit. Sur l'étiquette de ma bouteille de vin. Sachant tout sur moi. Mes pires vices. La taille de mon sexe. Que je me gratte les fesses après mon bain. Que je pisse bleu la nuit. Que je fais des rêves éreintants. Que je parle aux oiseaux. Que j'embrasse les cailloux. Que je prie pour le salut des hommes. Peut-être des agents à ma porte. Sans aucun doute. Des assassins sur le toit d'en face. Tout ça pour une convocation à un entretien. Pour avoir menti et réussi

dans le mensonge. Pour être entré dans l'âme d'une personne et lui avoir soufflé pitreries et balivernes. Mais avec talent. Un talent à enfermer. À maîtriser. À éliminer même !

Rien de très développé dans leur lettre. *Cher monsieur. RDV. Telle heure. Demain. Ciao.* Pourquoi pas ? Mais quoi ? Ai-je réellement envie de retourner travailler ? Les transports en commun dès six heures du matin, la puanteur de l'humain fatigué plein les narines, son haleine cariée, sa sueur, ses pets infects, son découragement transpirant de partout, les heures pénibles passées à faire gagner des fortunes à un autre, le temps assassin qui semble plutôt regarder le bonhomme avec dédain que s'écouler un peu plus vite que d'habitude, les collègues jolies, mais intouchables, des sourires inutiles, des soirées courtes pleines de rancœur et d'amertume, une écriture qui perdrait de mordant, de jus, l'être entier finalement qui finirait par perdre de sa force, de son éclat. Et pire : peut-être s'y habituer, arrêter d'y croire un soir, en finir avec le peu de velléités littéraires qu'il reste, renoncer à la vie, à la vie comme œuvre, sourire au patron, prendre un verre avec une collègue, peut-être lui faire l'amour, mais sans la fougue du type qui a du désir plein les yeux et une envie déchirante de s'immoler de passion. Juste un salarié trompant sa femme avec une collègue et se trouvant gêné le lendemain quand il recroise son regard. Et aussi : des habits plus propres, des chaussures neuves, quelques bons restaurants de temps en temps, des vacances dès que possible, une chemise à carreaux, une chevelure impeccable, peut-être une cravate. Quelle horreur ! Sentir des morceaux

de terre se greffer aux orteils. Granuleux et froids. Terre qu'on ne remarque pas tout de suite, mais qui est bien là. Celle du cimetière. De la force envolée. Du courage éteint. De la furie domptée. De la mort acceptée comme seconde peau. Qui s'étend de plus en plus. Recouvrant les jambes, le sexe, les bras. S'engouffrant dans les yeux, la bouche, les narines, et les oreilles. Remplissant les poumons comme un fardeau énorme. Le fardeau d'une vie gâchée. Des asticots pullulant sous la chair et dans toutes les pensées. Grignotant le cerveau et murmurant des chants funestes à longueur de temps. Le goût terreux de la mort dans la bouche à chaque instant. Tout ça à cause d'un emploi. D'une convocation à un entretien.

J'hésite. Je peux très bien y aller. Faire le pitre. Me changer les idées. Me distraire. Les faire tourner en bourrique. Hé hé. Jouer de leur crédulité. Utiliser mon pouvoir de persuasion. Leur faire dire les pires imbécillités. Juste par plaisir. Tout ça finalement comme expérience. Rien de plus. Voilà. Juste comme expérience.

Je me renseigne un peu sur eux. Consulte quelques journaux. Inspecte quelques articles. Je ne comprends rien à ce qu'ils font. Tout un tas de vocabulaire soit-disant professionnel, en réalité pas loin du charlatanisme. Détestable. Venimeux. Pourquoi voudraient-ils me voir alors ? Rien de tout ça dans ma lettre. Veulent peut-être juste me faire perdre mon temps. Jouer avec moi ! Je tombe ensuite sur un communiqué du chef, expliquant leur activité. Soit-disant des experts dans leur domaine, proches de leur client, se brossant les fesses avec de la soie, et se lavant

les dents trois fois par jour. Pantalon nickel. Repassé par Madame. Et dentition au poil. Brillante. Comme un étron sur la lune.

Et me voilà obligé d'aller au contact de tels escrocs !
Nom d'un chien !

Il n'y a donc jamais de fin à toute cette mascarade. Tout est ainsi fait pour nous enfoncer encore et encore plus profondément dans nos propres craintes, dans nos propres humiliations. Ce n'est pas suffisant de devoir passer des journées seul chez soi à bavarder avec les murs et observer le vol des nuages, sans aucune nouveauté, sans aucune réponse, sans fantaisie. Sinon le souffle du vent qui chaque jour transforme le ciel en un paysage différent. Sinon saisir une discussion mélancolique entre deux merles gelés par les températures hivernales. Sinon se réjouir dans la contemplation d'un jour de pluie, de son intensité dramatique. Sinon s'imaginer les scénarios les plus improbables, les rencontres les plus exotiques, les femmes les plus sensuelles, les amours les plus poignantes, les guerres les plus courageuses.

Non, il faut encore avoir à fouiller dans tous les coins à la recherche de petites pièces, furtivement, en secret, espérant que personne ne nous voie, ignorer le regard hautain de la caissière ayant à tout recompter devant une queue médusée par cette scène pathétique. *Ce pauvre. Aucune dignité. Renifle toutes les pièces possibles. Dans la rue. Dans le cul des chiens. Vole aux enfants. Pour s'acheter de la piquette. Pour écrire qu'il dit. Se croit écrivain. La lie de l'humanité. L'acharnement de la bêtise et du mensonge.* Et tout ça dans l'unique but de sortir un matériau littéraire

étincelant. Un diamant.

Tout ça pour croire à une source d'inspiration. Pensant que cela fera naître tout ce qui manque de génial et de fort en soi. Être constamment là entre quatre murs, la solitude partout dehors et dedans. Une ambition quasi inaccessible. L'esprit éparpillé dans toutes les directions parce qu'obligé de trouver rapidement une solution. Une musique. Un chant. Cette sensation d'être rejeté et inapte à guerroyer dans un monde qui ne garde aucune empreinte, aucune marque ni morsure. Un monde perpétuellement inébranlable qui écrase et engloutit tout effort. Toute recherche de lumière. Et qui n'offre que des jours pluvieux et des défaites misérables. Se dire finalement que la seule possibilité de briller ne peut venir que dans l'ivresse. Dans l'abandon de soi, de ses tourments, au profit de la bouteille.

Le plaisir que prend la vie à vous enfoncer tout le temps un peu plus. Non seulement un talent difficile à déterrer. Un Graal secret enfoui très loin dans l'inconscient. Ne bronchant presque pas devant les litres de folie qu'on lui vide dessus. Imperturbable. Mais vicieux. Car balançant à son envie un crachat génial sur quelques paragraphes. Histoire de faire acte de présence. De signaler son existence. D'encourager son hôte, avec perversion, à persévérer dans son entreprise. À l'encourager à cultiver ses démons. À ne lui laisser aucun répit. Le consommant de l'intérieur. Un parasite horripilant tenant place sous la peau, remuant griffes et mandibules à chaque instant, grignotant tous les moments de paix, rongant la sérénité pour la transformer en torture mentale.

Mais aussi la rage, le désespoir et la solitude dans une calèche noire trottant ensemble dans les ruelles du cerveau. Des pouliches aux jambes de femmes promenant le carrosse de la désolation à travers tout le système nerveux. Dans les moindres recoins. Le narguant à chaque boulevard neuronal. Souillant ses souvenirs et ses aspirations les plus profondes. N'ayant aucune pitié. Aucun amour. Ne faisant que dénigrer le peu d'estime qu'il reste de soi. Insufflant à l'esprit des émotions négatives. Des envies de suicide. Des tristesses ténébreuses. L'enfonçant sans cesse dans ce qu'il a de plus misérable. Le laissant mijoter finalement dans sa détresse la plus radicale.

Et si ce n'était que ça. Des babioles tout ça. Des futilités. Des tralalas. De la mousse de bière. Le vrai poison est encore plus corsé. Son nectar encore plus violent. Son baiser plus fatal. Cette séquestration par l'emploi ! Cette contorsion mentale pour soumettre l'esprit, le rendre docile et malléable, cet empoisonnement de la raison finalement. Faire passer le travail pour un épanouissement individuel, un bouquet de lilas printanier, une rencontre avec une inconnue, un bien-être. Quelle fourberie terrible ! Quand la réalité est tout autre. Quand la réalité est en fait l'éradication de la volonté individuelle pour le bien du plus grand nombre. L'anéantissement de tout individu.

Après toutes ces manigances dans le but de me détourner de mes élans créatifs et diaboliques, je décide de prendre un peu l'air.

Le printemps pointe joliment le bout de ses seins.

Tel une jeune fille débordant de passion. Désireuse de pratiquer sa première fellation derrière un buisson. Une jupe à fleurs presque transparente sur des cuisses blanches et innocentes. Un univers renaissant et pressé de redécouvrir toute sensualité. Débordant de pulsions nouvelles. De candeurs exaltées. Plein d'une fougue insouciante.

Je me promène dans les rues ensoleillées, sifflotant, comme un oiseau, me sentant même plus oiseau qu'humain. Libre. Aérien. Je passe devant la bibliothèque. Tous mes frères à l'intérieur. Sur papier. À vie. Je vois une petite affiche. Sorte d'atelier d'écriture. Le jour même. Tiens. Voyons ça. Sous la direction d'untel, création d'un livre d'artistes. Que des petits poèmes. Un thème « La femme ». Intéressant... Des petits poèmes ? Parfait. Me sentant plus oiseau qu'humain.. Léger. Insaisissable. Printanier. Naturel. La femme ? Parfait aussi. Avec un peu de chance il y en aura un paquet. Des cons comme un bouquet. Fleurant bon la vie fraîche et l'envie de copuler. Peut-être déjà tous ouverts et humides. Fleuris. Le bourgeon juste éclos. N'attendant plus que moi. Que demander de plus. L'eau à la bouche. Pleine de salive. Une salive joyeuse et folle. J'en trépigne. Sautille sur place. La langue pendante. Canin. Yeux pervers. Vision de sexe et de sein. Assoiffé. Je fais un clin d'œil au soleil et rentre chez moi.

Des petits poèmes. Parfait. Je décide d'en écrire quelques-uns. Pour venir avec un peu de matériel.

Je m'y mets d'emblée. Plein d'idées en tête. Plein de saveurs érotiques. Des images suaves. Des paires de jambes. Des cuisses à n'en plus finir. Toutes ces

femmes. Le parfum de leur chevelure. Le soyeux. Des boucles blondes entre les mains. S'écoulant comme un mystère inaccessible, mais vital. Du miel. Des brunes aux yeux verts. Leur charme palpable. Leurs effluves. Un désir incendiaire. Toute cette beauté. Cette dangerosité. Mis dans le regard d'un seul être. Les lignes giclent. L'effleurement de leur peau. De leurs seins. Ces poitrines agressives. Ou essouffées par le plaisir. Ces poitrines comme des oiseaux apeurés. Ou redoutables. Des tétons pris en bouche. Suçotage de leur mamelle tant animale que délicieuse. Toute cette diversité de féminité. Mes phrases deviennent de plus en plus sensuelles. De plus en plus torrides. À mesure que j'écris, mon érection s'affirme. Prend le contrôle des mots. Leur insuffle des relents sexuels. Des culs en pagaille s'agitent devant moi. Tous différents. Nus. Ces fesses charnues qui semblent me parler. Me clignent de l'œil. Me chantent une symphonie. Une ode à la débauche. Je passe alors d'un texte sensible et érotique à un autre décrivant le fleurissement du désir. L'orgasme le plus explosif !

Je vois qu'il est l'heure. Prends mes affaires. Tous mes délits sous le bras. File à la bibliothèque.

J'entre. Je suis le premier. Un type m'accueille. Responsable de l'atelier. Petit vieux grisonnant et lunetteux. Ancien professeur. Connaît tout de la littérature. Sait reconnaître immédiatement un diamant d'une horreur. N'a jamais rien écrit lui-même de bon, mais à l'œil souverain. Impartial et objectif. *Oui, Monsieur, et une objectivité quasi divine s'il vous plaît. A découvert un jour la vérité. La beauté nue et pimpante. S'en fait maintenant le porte-voix.*

L'étendard. Oui, oui, aucune contestation possible. Ancien professeur !

Méfiance. Me semble surtout avoir un discours d'imposteur oui. *L'étendard.* Dieu tout nu fanfaronnant au milieu d'une phrase aussi, pendant qu'on y est.

Cinq minutes plus tard, un brouhaha féminin. Les voilà donc. Des femmes ! Sept ou huit. Presque des clones pour ainsi dire. Habits propres, mais usés. Mine déconfitte. Grise. Teint pâle. Chevelure terne. Semblent avoir arrêté de vivre il y a des siècles. En entrant elles me dévisagent méchamment.

Quoi qu'est-ce ? Un homme ? Pas une maison close ici. De la littérature !

Le professeur nous accueille et nous explique ceci cela. *Pas du gribouillage ici. Des règles. De la logique même. Pas de tralala farfelu. De la science. Des mots à l'équerre et au compas. Douze pieds de haut, cinq pouces de large et rien qui ne dépasse. Sûrement pas ! Pas avec moi. Ah ça non ! Un professeur ici ! Pas un charlatan ! Un universitaire pour ainsi dire.*

Chacune se met à écrire. Je me demande bien quoi d'ailleurs. Curieux de voir ça. Ayant déjà sur moi tout un tas de poésie prête à éventrer la chasteté je griffonne des dessins tortueux. Des fous enterrés vivants s'arrachant le cœur de leur propre main pour le lancer sur la foule. Des femmes nues tombant du ciel et dévorant les lâches. Des armées de cafard déchiquetant tous les mauvais livres !

Puis le professeur nous fait signe.

Chacun son tour. On lit. Pas un mot de travers. Douze pieds de larges et cinq pouces de haut. Et rien

qui ne dépasse !

Elles se mettent à lire toutes en mêmes temps. Un capharnaüm inhumain ! On entend défiler des mots comme *laverie, séchoir, jupe en coton*. Des verbes comme *cuire au bouillon, laver à la main*. Le professeur applaudit. Puis clame tout haut, avec des gestes de chefs d'orchestre.

Douze pieds de long et cinq pouces de large. Douze pieds de haut et cinq pouces de long. Douze pieds de large et cinq pouces de haut. La vérité pimpante. La beauté toute nue. Encore ! Encore !

Un boucan pas possible. Une trahison littéraire. Un coup de couteau dans le cœur des femmes. Diable. Pas des femmes ça d'ailleurs. Des repasseuses oui. Des nourricières. Rien d'autre que ça à dire ? Laver à la brosse. Cuire dans son jus. Pourquoi pas astiquer les vitres aussi ?

Le professeur me montre du doigt. Tous les regards braqués sur moi. Attendant le moindre égarement. La moindre faute.

Je commence à lire.

À la fin du premier vers, un livre me touche en pleine tête. Lancé volontairement vers moi. Pour m'assassiner quasiment. Je continue malgré tout. J'entends des grognements. Des cris hystériques. Je dois éviter plusieurs livres. Des couteaux pour ainsi dire. Je continue de lire tout en évitant les projectiles. Le professeur me hurle de me taire. *Affreux. Jamais rien entendu de pareil.*

Je n'en démords pas. Je lis tout ce que j'ai sous les mains. Certaines montent sur la table et tentent de me griffer. Je cours autour des étagères tout en continuant

de lire de plus en plus fort. J'entends des huées. On me vise avec plusieurs tomes d'une encyclopédie sur l'art du repassage. Je reçois des coups de balai même. Toutes me courent après tandis que le professeur debout sur la table récite des vers à la métrique parfaite et dénué de toute substance. Finalement, ayant terminé ma dernière lecture, je me sauve de là. Saute par une fenêtre pour ainsi dire. Évite un lynchage épouvantable.

Je sors de là furieux. Retourne chez moi plein d'une rage folle contre tous. Contre les scribouillards, contre les professeurs, contre les ménagères, contre les oiseaux mêmes.

En rentrant chez moi, ma femme me dit bonjour. Je ne lui adresse même pas un mot. Je lui montre mon poing serré et exprime la colère la plus violente. Un visage monstrueux. M'enferme dans le bureau. Et réfléchis à toutes ces sornettes.

La vérité toute nue. La beauté pimpante. Qu'est ce que c'est que cette littérature ? Écrire des phraselettes sans substance. Sans profondeur. Sans aucun monstre caché derrière la moindre ponctuation. Un cirque oui. Pas de la littérature. Ah ça non. Pas comme ça que l'on écrit. Non, il faut se sentir envahir. Se faire mordre, dévorer. Il faut vouloir écrire, tout le temps, sur tout, avec sensibilité et fureur, avec personnalité, avec style. Comme une grande et belle guerre. Une guerre personnelle et sublime. Vitale. Dompter la phrase, la fouetter, créer la résistance, l'élévation de l'homme. Abolir l'esclavage. Et frapper le lecteur, l'humilier, le traîner dans le sang, dans son propre sang, lui en

fouerrer dans tous les orifices, lui faire comprendre que seul l'auteur dicte les lois et qu'il ne peut que s'y soumettre. Qu'ils subissent son écriture, ses idées, ses tentations, son envie de créer ou de détruire, sa folie. Sans lui laisser le choix. Bâillonné. Ligoté. Voilà le rapport entre l'auteur et le lecteur. La domination, l'humiliation, la torture, la souffrance, la corruption. Qu'il n'en sorte pas indemne. Peu importe qu'il aime ou déteste, il faut lui laisser des marques, des stigmates, des cicatrices, à vie, éternelles, presque religieuses. Et pour ça, l'auteur doit donner de sa personne, il doit se faire saigner. Aucune place pour l'imposture. On parle de littérature ici. De poésie. De sublimation. Que les imposteurs continuent d'écrire des romans épiques, des histoires, du divertissement. Ici, on parle de viande, de tripes, de chair, données en offrande. Un acte cannibale ! Juste écraser toute sa substance et sa déraison sur la feuille. Rien d'autre. Son poison. Sa cigüe. Ses larmes.

Mais tout cela demande du travail. Il faut apprendre à s'étriper, à se déplumer, à s'égorger. À se disséquer au scalpel de la honte !

En réfléchissant à tout ça quelques instants, quelque chose me frappe. Une lucidité terrible. Une vision incontestable de la condition humaine. De l'art. De toute littérature. De tout but. Comme une lumière céleste ancrée dans mes yeux. Comprenant pertinemment tous desseins. Toutes folies. Toutes démesures. Presque touché par une grâce divine. Une spiritualité terrestre. Sans dieu. L'homme incarnant son propre dieu. Illuminé. Accompli. Transcendé par la véracité. Pénétré par la vie elle-même. Ivre de lucidité.

Une idée nette me transperce. Sanglante. Une inspiration essentielle ! Un développement sans concession assassinant Dieu. Ou plus exactement le besoin de dieu. Le besoin de foi. Une idée riche et précise. Ne laissant aucune chance à la contre argumentation. Un développement sans faille sur la liberté spirituelle. L'homme libre. L'enfant sans dieu. Le rejet de la nourriture divine. Voilà le problème avec Dieu : Il offre tout. Une réponse à toutes les questions. Tout le temps. Il suffit de tendre la main. Quel homme digne de ce nom accepterait de vivre dans un garde-manger toujours plein ? Qu'en est-il des chasseurs ? Du besoin de traquer sa proie. De la cuire à son propre goût. De l'observer, de l'étudier. De la chasser. Soi-même. Librement. Voilà la remise en cause ultime à la question divine. Le rejet de la surabondance de la nourriture spirituelle offerte par Dieu. Le vouloir ne dépendre que de soi-même pour trouver sa nourriture spirituelle. Plutôt que de se goinfrer. Plutôt que de se voir offrir un banquet à volonté sans l'avoir mérité. Surtout cela. Quelle absence de fierté que de se voir offrir toute cette nourriture sans l'avoir mérité. L'homme doit être chasseur. Quitte à être affamé. Quitte à mourir de faim. Du coup, savoir si cette nourriture divine existe ou non n'est même plus le problème. Puisqu'elle en devient indésirable.

Je tiens là le début d'un essai capital pour l'esprit libre. L'esprit libéré. L'esprit dépassant le néant. L'homme sans Dieu. Non pas ne croyant pas en Dieu. Mais refusant sa nourriture ! Un homme libre. Un affranchi !

Je passe deux ou trois heures à développer ces

arguments, les consolider, les rendre dangereux même, percutants. Vifs. Puis vais me coucher. Fier et serein.

Le lendemain. Réveil un peu tardif.

Et c'est déjà l'heure ! L'entretien ! Foutre de Dieu tiens ! Un homme pareil. Capable d'écrire des essais capitaux. De libérer tout homme de l'emprise divine par la seule force de sa pensée, de ses idées percutantes. Obligé de s'avilir devant des patrons. De faire le guignol. De répandre des mensonges. De surjouer pour espérer montrer un semblant de motivation. Quand tout pousse à faire autre chose. Comment parler de liberté quand on est encore à ce point enchaîné. Menotté. Enlaissé !

Je sors. Jusqu'à la gare. Un peu de voyage ne me fera pas de mal. Paye un ticket de train. Mon dieu. Tout ce qu'il me restait pour le mois parti comme ça. En fumée. Pour rien. L'horreur de la situation. Obligé en plus de m'appauvrir. Quasi volontairement. Pour continuer à jouer leur propre jeu. Une scène que je n'ai même pas choisie. Répugnante même. Tout est vraiment fait pour ridiculiser l'homme. Pour souiller toute fierté. Toute lumière possible. Tous ces mécanismes faits dans le seul but de dénaturer toute aspiration vitale. À chaque instant. À chaque situation. À chaque coin de rue. À chaque rencontre. Tout le temps. Avec tout le monde. Maintenir l'homme, sa force vitale, en apnée. En cage. Jusqu'à la rendre docile. Jusqu'à la soumettre. À la productivité. Aux bourses. Au loyer. Au salaire. À l'argent finalement. Regardons la vérité en face. Les héros ont disparu. Les guerriers ont disparu. Les artistes ont disparu. Dieu a

disparu. Et quand l'argent disparaîtra... il ne restera plus que des cendres de billets, dans tous les corps.

Le train arrive. Je monte. Seul. En plein après-midi. Ces sièges vides. Usés. Salis par les ombres de ces travailleurs qui ne songeraient même pas à s'échapper. Ce train vide maintenant alors qu'aux heures de pointe il est gavé à en faire une indigestion. Je m'assois sur une banquette. Je suis seul. L'impression d'être éternellement seul. De peut-être ne même plus appartenir au monde finalement. De ne plus intégrer sa réalité. Peut-être même que j'imagine ma femme ! Possible. Peut-être tout le reste aussi. Peut-être suis-je juste attaché à un lit dans un hôpital quelconque imaginant toutes ces histoires. Comment savoir à vrai dire ? Et puis quoi ? Quelle importance au final. Que je sois réellement ici ou sur un lit d'hôpital m'imaginant dans un train. Certes mon imagination manquerait d'envergure. D'ambition. Pourquoi se contenter de ça ? Mais au final... Ici ou m'imaginant ici, je peux dans les deux cas, sauter du train, partir vers l'inconnu, fricoter avec une jolie fille, m'enivrer jusqu'à entendre le chant mélodieux de la mort. Aucune différence. Dans les deux cas mon esprit dispose encore de sa propre liberté. Dispose encore de son corps pour agir. Donc quelle importance.

Je regarde le paysage. Tous ces déserts urbains qui défilent. Inexploités. Se contentant d'être là. Tous ces champs des possibles laissés à l'abandon. Toute cette conformité finalement dans les actes. La petitesse des ambitions. De ces vies entières. Étroites. Étriquées. Sans relief. Passées au travail. Devant l'écran. Devant un verre de vin. Pas une bouteille non, alors que celle-

ci offrirait encore une promesse, une aventure même. Devant des projets anodins. Remplissant l'ennui. Le distrayant. Ne cherchant aucune autre nourriture. Goinfrées de friandises cérébrales. N'ayant donc plus faim d'autre chose. Ne ressentant même plus le besoin de vouloir autre chose. Sous transfusion. Une situation confortable finalement. Un caveau douillet déjà prêt à l'emploi. Installé dedans même. N'ayant plus qu'à vivoter en attendant la fin. Sans aucune ambition car incapable d'imaginer d'autres possibilités. Sevrées d'envie. Tristes vies.

Je descends du train et cherche leur bâtiment. Grosse ville. Pas l'habitude. Un peu perdu. Je cours dans tous les sens. Fais trois fois le tour d'un building. Regarde l'heure. Déjà quelques minutes de retard. Impossible de trouver l'entrée. Quelle est cette sorcellerie encore ? Je ne m'arrête pas une seconde. Suant plus que de la sueur. Suant des gouttes de vie. Suant du temps gâché. De l'énergie gaspillée. Haletant comme un âne ayant les larmes aux yeux. Ne comprenant pas pourquoi tous ces efforts. Suppliant presque qu'on arrête la mascarade. Ou qu'on lui donne une explication. Une réponse ! Je continue de courir. Sentant mes jambes brûler. L'acide se répandant dans tous les muscles. La folie se déversant dans ma raison. L'absurde parasitant mes pensées. Se moquant de moi-même. Me tirant la langue dans une grimace puérile. J'aperçois ce gros fleuve juste à côté de moi. Au point où j'en suis. Presque quinze minutes de retard. Je m'assois sur l'herbe juste à côté. M'allonge. Regarde le ciel. Les oiseaux. Les nuages. L'eau qui n'en finit plus

de couler. Presque envie de faire un petit plongeur. Un peu de fraîcheur. Pense à toutes les pourritures que l'eau doit contenir. Les molécules chimiques par milliards. Les cancers. Les poissons mutants. Toute l'activité humaine ne s'arrêtant jamais. Déversant sur la Terre une peste industrielle. Dans les rivières, dans le sol, dans les océans, dans l'air, sur la Lune, sur Mars, sur des comètes, au paradis. Partout. Pour presque rien. Pour une bagatelle de progrès et de confort. Pour écœurer le néant. Pour le remplir d'immondices et de tralalas. Pour finalement se débarrasser de la pensée la plus terrible. Qui est pourtant le moteur de toute vie : la peur de la mort. Vaincre la peur de la mort en échange de sa vie. Paradoxe diabolique. Vicieux, car sans espoir de retour à la vie. Finalement, se débarrasser de la vie elle-même. Alors qu'il faudrait au contraire assimiler cette pensée jusqu'à la rendre obsolète. Jusqu'à la vaincre !

Je respire un bon coup. Hume le ciel. La vie. Ma présence. Retrouve mes esprits. Fais demi-tour. Je vois une petite entrée. Juste là. Parfait. J'entre. Il y a un ascenseur avec des logos d'entreprise à chaque étage. Je vois le leur. Bleu pâlichon. Propre. Se voulant presque intelligent.

Le patron m'accueille.

« Désolé pour le retard. Le train. Un suicidé. Tragique. Trente minutes de retard. Des boyaux partout. Un sourire encore accroché à son visage. Presque heureux. Un cadavre quasi joyeux ! »

Il ne me dit rien. Ou pas grand-chose. M'amène dans une pièce. J'ai le temps de scruter leur local. Tout est ennuyeux. Tout est attendu. Prévisible. Je connais

tout de cet endroit. Tous les mêmes. Partout. Des bureaux tout propres. De la moquette bleue impeccable. Les murs colorés en un orangé plus chaleureux. Chacun parqué dans un enclos. Le chef ayant une vision globale. Tout le monde pouvant voir tout le monde. Ainsi personne ne pouvant se cacher. Se camoufler. Se caresser un peu le sexe ou pleurer en silence. Les types tous pareils. Souriants. Lunetteux. Chemisés. Dernier bouton ouvert histoire de montrer un certain dynamisme. Une certaine jeunesse. Une réelle motivation. Quasiment que des hommes devant leur écran. À l'accueil une fille. Jolie brune. Vingt-cinq ans environ. Superbe. Jolies fesses moulées dans un tailleur strict, mais sexy. La promesse d'une nuit infernale pour tous les employés. Mais uniquement une promesse. Juste une motivation supplémentaire. La fille n'en ayant probablement rien à faire de tous ces ratés. Du moins j'espère. Le tout d'une caricature. Ils passent donc vraiment leurs journées de cette manière ! Frais dès le matin. Sourire à la fille en arrivant. Petit café. Quelques anecdotes professionnelles. Réunion pour suivre l'avancement des projets. Nouvelle plaquette de vente. Tout le monde concentré. Petit moment de détente et d'érection molle quand la petite amène le café. Coup d'œil faiblard. Reprise des activités. « Grégor, tu en es où dans tes ventes ? » Grégor angoissé. La prime en jeu. Des déplacements à intensifier. Une vie qui se fait la malle. La famille qu'il ne voit jamais. Les heures supplémentaires. Le patron qui en veut toujours plus. Petite goutte de sueur sur le front. « Ça avance Monsieur. » Des auréoles sur la chemise toute neuve.

Tous les jours comme ça. Juste pour engranger encore plus de billets. Vendre des babioles inutiles et hors de prix. Partout pareil. Quelle tristesse.

On s'installe dans leur salle de réunion. Très propre. Lisse. Ennuyeuse. Il y a un autre type. Gentillet. Il a l'air heureux. Une pensée surgit : peut-on être heureux dans cet endroit ? Il sourit. Il me sourit. Je fronce les sourcils. Je ne veux lui laisser aucune chance. Si je souris il va penser que je suis moi aussi heureux d'être là. Heureux de me présenter à leur entretien. Comme si c'était un acte normal. Comme si je pensais qu'il pouvait vraiment me recruter. Si je lui souris, il risque de penser sur moi des choses mensongères. Souillantes. Il va me salir de sa pensée. M'uriner de son bien-être. Je ne tolérerai pas. Je fronce les sourcils presque méchamment. Il arrête de me regarder. Baisse le regard. Ne sourit plus. Une première victoire.

On fait quelques présentations. J'évite tout ce qui ne les concerne pas. Tout mon travail d'écrivain. De poète. De façonneur du monde. De type d'homme nouveau. De crucificateur d'espoir. De génie. De seul véritable homme finalement. Je parle juste de mes emplois antérieurs. En insistant sur les points qui les intéressent le plus. Détaille. Accentue certaines choses. Extrapole même. Tout cela est d'une facilité. Je sais exactement quoi leur répondre. Je sais parfaitement ce qu'ils attendent. J'hésite même à mentir vilement, malhonnêtement pour leur faire croire que je suis l'homme idéal pour le poste. Cela dit, ils seraient capables de réellement me prendre. Hors de question. J'ai d'autres ambitions. *J'ai à faire !*

Je les regarde. Ils croient ce que je raconte.

Dodelinent de la tête. Se regardent entre eux avec un air satisfait. Acquiescent. *Oui, oui. Oh oui. Très bien. Vraiment très très bien !* Pris au jeu. Piégés en réalité. Je trouve une réponse parfaite à toutes les questions. Je m'emballe. Trouve des connexions entre tel et tel ancien travail. Recoupe les informations pour dénicher une qualité cachée. Mets en avant des doubles voire triples compétences ! Et puis je m'arrête. D'un coup. Sans plus aucune envie de poursuivre. Grisé par la scène. Par la supercherie. Par le mensonge. Mon mensonge, mais aussi celui imposé par ce genre de situation. Aucune motivation en réalité pour faire un poste de ce genre. Sinon le salaire. Quelle autre motivation que le salaire pour exercer un métier ? Une vocation oui ! Mais un métier... C'est bien pour les outils un métier. Ce ne sont là que des ouvriers. Ici aussi. Intellectuels peut-être. Mais ouvrier malgré tout. Utilisant juste un peu plus leur cerveau. Travaillant avec moins de contraintes physiques, mais plus longtemps. Gagnant plus. Mais finalement n'étant rien d'autre qu'un ouvrier. Et ne souhaitant être rien d'autre. Ne pouvant peut-être n'être rien d'autre. Juste fier de pouvoir compter ses billets à la fin du mois. Occultant les cinquante heures par semaine passées au bureau. N'ayant plus conscience des réalités extérieures à la leur. Ancré totalement dans leurs mensonges. Fossilisés dans leurs illusions. Ne vivant plus finalement que pour faire grossir un compte en banque qui ne leur servira qu'à améliorer encore un peu leur confort. Qu'à satisfaire des passions stériles. N'auront au bout du compte rien créé de leur vie. N'auront laissé aucune trace de leur passage sur Terre.

Aucune empreinte de leur personne nulle part. N'auront finalement fait que servir. Comme des torchons qu'on frotte et qu'on jette. Rien d'autre que des torchons. Que des ustensiles. Mais à qui on fait croire qu'ils sont des couteaux. Je ne saurais même pas de quoi parler en réalité avec ces gens-là.

L'entretien se termine. Je ne réponds plus que par oui ou par non. Sans conviction. Un dernier bilan sur quelques bagatelles. Et je sors de là vidé. Toute cette mascarade. Cette absence de fantaisie. D'imagination. De folie. Ces règles. Ces codes. Cette impossibilité d'une étincelle. Cet incroyable et dangereux formalisme. Ce moulage d'individus. Quelle tristesse !

En rentrant chez moi, je suis d'humeur à tout saccager. À créer de la folie. Par n'importe quel moyen. Un besoin de violence absolu. Je revois leur sourire fatigué. Leurs yeux esquinés. La vie mollassonne. Je ressens un besoin d'intensité. Un besoin diabolique d'intensité. Je veux voir des cadavres danser. Des comètes exploser dans le ciel. Des tornades déchirer le monde. Diable de diable. Qu'ils pourrissent tous dans leurs bureaux. Ces dégénérés de la vie. Ils ne m'auront pas !

En rentrant la Femme me demande comment s'est passé l'entretien. « Ha ha. Rien. Il ne s'est rien passé. Il ne se passera jamais rien. Je ne suis pas de leur race. Ils ne sont pas de la mienne. Nous vivons dans des univers qui ne se percuteront jamais. Je suis d'un autre monde. Meilleur même. » Elle me regarde en souriant. Et d'un coup, je hais son sourire. Il me rappelle le leur. Je lui hurle :

« Ôte-moi de ton regard ! Imaginant ceci ou cela sur

ma personne ! Je ne suis pas ceci ou cela ! »

Elle répond :

*Complètement cuit le chéri ! De plus en plus timbré.
Va mal finir...*

Je passe toute la soirée à griffonner des menaces de mort atroces et effrayantes.

Le lendemain, je reçois un nouveau courrier de l'Agence. J'en salive. Me demande quel piège mon ennemi m'a préparé. Je regarde l'enveloppe. Lourde. Trop. J'ouvre. Il y a tous les documents que j'y ai mis. Sans exception. Tous intacts. Immaculés. Je m'attendrais presque à y voir naître un Christ. Ou le sexe d'une vierge. Personne n'y a touché. Il y a juste un petit mot avec. « *Cher Monsieur, suite à votre courrier, je vous annonce ceci : vous avez démissionné* ». Rien d'autre ?

Je reste cinq bonnes minutes sans bouger. Debout. La lettre dans la main. Lisant et relisant ces deux phrases vides de sens. Essayant de comprendre. Cherchant une explication, un pourquoi. Puis je hurle de rage, jette la lettre par terre. Me tire les cheveux. J'en ai une bonne poignée dans chaque main. Ce courrier est un scandale. J'ai des larmes de fatigue qui me brûlent les yeux. Mon cerveau est encore en ébullition. J'ai du mal à me contenir. Je respire avec difficulté. Puis reprends mon souffle. Un adversaire coriace. Redoutable même. Il a peut-être attendu le moment propice pour m'envoyer ce courrier. Je retrouve un peu mes esprits. En soi la lettre n'est pas si intelligente. Mais le moment est bien choisi. S'il m'avait envoyé ça hier par exemple, alors que j'étais

d'une forme solaire, d'une lucidité infaillible, j'aurais rigolé devant ce manque d'imagination. Devant ce manque de compétitivité. Devant la faiblesse de l'adversaire finalement. Mais il a choisi aujourd'hui. Peut-être m'a-t-il vu rentrer hier dans une fureur terrible ? Peut-être m'a-t-il lui-même convoqué à cet entretien tiens ! Voilà une autre de ses armes. Son génie est de savoir l'utiliser. Le génie n'est-il pas de savoir utiliser ses armes au mieux ? Finalement, je me rends compte de la réalité. Il joue avec moi. Il s'amuse. Il ne peut rien me faire. *Monsieur, vous avez démissionné.* S'il en avait la possibilité, il m'aurait même exclu, prétextant ensuite une erreur. Mais il n'en a pas les moyens. Ha ha, je hurle de rire cette fois. Je prends les soixante pages de mon courrier et les jette en l'air. Comme des confettis lancés dans les ténèbres. Je me sens invincible. Victorieux. Presque envie de lui écrire une lettre. « *Monsieur, vous avez démissionné !* »

Tout ça n'est qu'un gain de temps. Ils refusent de m'accorder mes *Droits*. Jouent avec moi. Mettent sur le coup leur meilleur homme. Imaginant que cela suffira. Ne se doutant pas du bonhomme qu'ils ont en face d'eux. Redoutablement intelligent. D'une perspicacité inégalée. Génie parmi les génies. Méritant même deux fois ses *Droits* plutôt qu'une !

Le soir la Femme rentre. Dans ses yeux, plein de choses à me dire.

Toujours pas de nouvelle de l'Agence, le chéri, je suppose. Qu'il arrête de compter là-dessus. Je lui ai trouvé du travail au coco. Du mardi au samedi. Au

Laboratoire. Ça va lui plaire !

Après tout ? Plus vraiment le choix. La vie me joue des tours jour après jour. Je n'ai même plus de quoi acheter ne serait-ce qu'une bouteille de vin pour les coups durs, pour les entractes, pour désarmer une bombe, ou injecter cette dose de folie nécessaire au quotidien. J'ai beau gratter le fond de mes poches, chaparder quelques pièces dans le porte-monnaie de la Femme quand elle regarde ailleurs, supplier les oiseaux ou mendier en me camouflant par honte de ma situation, plus rien. Cuit. Ne parlons pas de mon écriture. Malgré un texte publié dans la Revue, rien de majestueux n'a plus été écrit. Aucun revenu suffisant pour réellement subsister. À moins d'un coup d'éclat dément et irréel, aucune solution ne s'offre à moi. J'ai même l'impression de rater tout ce que j'entreprends. Je pense même parfois être ensorcelé. Ou victime du destin. Comme si quoi que j'entreprenne est voué à l'échec. Comme si j'avais l'humanité contre moi. Et bien soit. Après tout ! J'ai les épaules pour. Je pourrais avoir l'humanité contre moi. L'humanité m'aura contre elle. Et je ne lâcherai pas un centimètre. Je vaincrai par ma ténacité. Je suis prêt à n'importe quelle torture. Toutes les tâches ne seront qu'indignes de mon ambition. De ma grandeur. De mon caractère exceptionnel !

Le lendemain, la Femme me réveille de bonne heure. Des papillons bleutés dans les yeux. Et un sourire immense. Absolu. D'une beauté. Elle me raconte quelque chose. Je ne comprends pas tout de suite. Mais rapidement je saisis l'immensité de cette

information. Je vais donner la vie. Quelque chose de magique. Comme une joie nouvelle et secrète m'envahit. Comme une ivresse.

Une heure ou deux plus tard, au courrier, nouvelle lettre pour moi.

Une feuille blanche. Écrite quasiment à la main. Avec ringardise et moquerie. « Autorisation pour vos *Droits*. » Comme fait exprès. Je cherche des espions dans mon appartement. Ne trouve rien. Regarde cette lettre. Insignifiante. Je ne cherche même pas à répondre. Je la jette dans une poubelle. Quel jeu stupide. Le sort ne fait que s'acharner. Ils ne m'auront pas.

Je ne lâcherai pas un centimètre.

Deuxième partie

Je me retrouve seul en pleine nuit. Des odeurs de fleurs sauvages. Des senteurs fraîches et inédites. Les ombres partout s'emparant du monde. Je ne ressens plus que le froid. Un froid sans compassion. Sinon un murmure sinistre dans le lointain. Guettant sa proie. Les ténèbres surgissant comme des monstres rampants agressifs. Montrant les crocs. Dévorant les animaux faibles. Conspirant avec la nuit elle-même. Cris de chouettes sauvages et Voie Lactée éclatante. Les étoiles scintillant dans un ciel inaccessible. Cette impression de beauté partout ailleurs que sur la Terre.

Au loin la ville. Charnue. Putain. Ses lumières qui ne me sont pas destinées. Ne connaissant plus personne. Personne ne m'attendant plus nulle part. Aucune destination. Aucune direction à prendre. Uniquement l'errance. Le détachement. L'isolement. La solitude. N'étant plus que solitude. Cette pensée me serre le cœur. Je ne suis plus rien que la solitude. J'hésite. Où aller ? Je n'en ai aucune idée. Je me promène sur un chemin de terre avec quelques affaires sur le dos. Quelle désolation. Je ne suis plus rien. Rejeté de toute vie. De toute structure. Un navire à l'abandon. Errant sans but. Je souhaite mourir.

J'arrive près d'une forêt et sens son souffle chaud qui m'appelle. Qui me murmure des choses sensuelles. Des mots doux. Qui me caresse la joue. Je regarde la ville encore une fois. Elle n'a plus rien pour moi. Je ne me suis jamais senti aussi seul. Aussi vide. Rejeté. Misérable. J'entre dans le bois et vois une silhouette de femme. Argenté. Délicieuse. Qui m'appelle. Une femme aux reflets cristallins et aux courbes

alléchantes. Je vais vers elle. La désire. Je ressens son amour. La possibilité d'un amour. D'une nuit éreintante et d'une tendresse féminine. Je ne souhaite plus que sa douceur. Je ne souhaite plus que m'abandonner en elle. Je ne souhaite plus que mourir dans ses bras. Me laisser porter. Espérer une réponse. Un refuge. Elle me tourne le dos lentement et se cache derrière un arbre. J'accélère le pas pour ne pas la perdre, mais elle n'est déjà plus là. Disparue. D'un coup. Sans aucun regard. Sans un mot. Me laissant encore plus seul.

Abandonné de tous.

Je ne suis plus rien que la Solitude.

Le réveil sonne. Bruit pénible. Comme un historien sifflant entre ses dents. Infecte. Si bien pour les oreilles que pour le mental. Un réveil au garde à vous pour ainsi dire. Une soumission terrible. Une horreur comme jamais vue. Bien sûr des situations potentiellement mille fois pire. Des meurtres, des viols, des barbaries. Mais ici une souffrance différente. Une lente destruction du Moi profond. De la fierté. De la volonté. Un abêtissement somme toute. Une fabrique d'humains chèvres. Quelle farce ! Ériger des hommes libres. Des esprits libres. Des quasi-dieux. Et les obliger au réveil strident pour aller travailler. Une mesquinerie ignoble. Un acharnement presque. Une liquéfaction de toute ambition. De toute grandeur. Une castration punitive de toute destinée. Pire qu'un sévice corporel. Renoncer finalement à sa condition d'homme. D'homme héroïque. D'homme se faisant homme. D'aristocrate de l'esprit. Juste s'avilir. Et

l'accepter. Jusqu'à le souhaiter même.

La Femme est déjà en train de se préparer. Je la regarde et j'ai l'impression d'observer quelqu'un que je ne connais pas. Dans son intimité. Sans y avoir été invité. Une personne qui m'est complètement indifférente. Une étrangère. Quel tableau curieux et pathétique. Des gens dorment ensemble, mangent ensemble, font des enfants ensemble, se préparent pour aller travailler à quelques dizaines de minutes d'écart, mais ne se connaissent pas. Ne se connaissent plus. Et partout pareil. Les voisins, les collègues, la famille, les chefs de gouvernements, les historiens, les scientifiques, les facteurs. Tous ces gens dans une inconnue. Regardant son homme ou sa femme ronfler et le ou la trouvant immonde. Repoussant. *Bougre d'âne qu'il a à ronfler comme ça. Et moche comme tout avec ça.*

Elle m'embrasse et se sauve.

J'attrape une tartine et la trempe dans mon lait. Bigre. Elle n'a plus aucune saveur. Un goût de vide sur la langue. Quelle affreuse sensation. Je couve peut-être quelque chose. Je vais dans la salle de bain et m'observe dans le miroir. Examine un œil. Tire dessus jusqu'à y voir à l'intérieur. Il me semble vitreux. Sans émotion. Quelle manigance encore ? Je regarde l'autre. Pareil. Liquéfié. Qu'est ce qu'il m'arrive nom d'un diable ? Je me passe tout de suite de l'eau sur le visage. Une eau bien froide ! Glacée presque. Ma peau en est vivifiée d'un coup. Raah. Ne pas se laisser avoir bon sang ! Dès le premier jour ! Drôle de courageux qui a failli mourir dès le premier matin. Surtout ne pas lâcher un centimètre ! Vaincre par sa ténacité ! Rien

d'autre. Sûrement pas abandonner toute vitalité au premier réveil qui sonne de travers. Aux tartines sans goût et au regard amorphe. Et puis quoi ? Un grand sourire plein de contentement au saut du lit ? Un « oui Amen » à tout ? La rigidification des sens et le contorsionnement des émotions pendant qu'on y est ? Sûrement pas ! Devenir un homme ordinaire ? Jamais !

La vie oui. La confrontation. La guerre dès le matin !

Je sors de chez moi et marche ensuite jusqu'à la gare. Quelques corbeaux me saluent. J'observe le bruissement des feuilles. La musique légère qui s'y joue. La poésie qui y ruisselle presque. Je vais sur le quai. Il ne doit pas être loin de huit heures. La quantité de personnes qui s'y trouvent me stupéfait. Foutre de Dieu ! Plus de monde ici, maintenant, que je n'en ai jamais croisé lors de toutes mes sorties nocturnes. J'en avais presque oublié que certains vivent vraiment comme cela. Partant le matin de bonne heure au travail. Rentrant chez eux. S'y cloisonnant toute la nuit. Idem le lendemain. Pas une surprise certes. Mais une déception. Certains y renoncent donc vraiment. N'y croient plus. Ne croient plus en rien. Ne croient plus qu'en la contrainte. Qu'à suivre le mouvement.

Je me faufile entre eux en sifflotant. Un air inconnu. Joyeux. Ha ha. Je vais leur montrer moi la joie. La gaieté sauvage. « Non madame je ne vais pas travailler. Je me promène. J'observe le monde. Je suis écrivain moi. Je prends des notes ! » J'en profite pour sortir un calepin. Aux yeux de tous. Continuant à siffloter. Gribouillant deux ou trois mots inventés pour

l'occasion. Des mots qui ne serviront peut-être jamais. Personne ne réagit. Je range tout ça dans ma poche intérieure. Avec un sourire magnifique. Je m'exclame : Quel beau temps ! Personne ne réagit. Ils ne connaissent rien à rien. Leurs yeux ne sont plus que constipation et désolation. Égarement. Peine. Jamais je ne deviendrai comme ça. Par tout le vin du monde, non, je m'y interdis. Et comment le saurais-je ? Le piège fatal réside peut-être là. On passe d'un état joyeux, sifflotant sur le quai de la gare à un état moribond, ne réagissant plus à aucune tentative d'évasion, d'émerveillement. Et tout ça sans s'en rendre compte. On se réveille un matin. Le bruit du réveil ne semble plus si agressif. Pas non plus agréable, mais juste neutre. Routinier. Faisant partie du quotidien. Et tout est fini. Le renoncement a déjà opéré. Il gangrenait le corps et l'esprit depuis un moment. Sournoisement. Sans qu'on ne le sache. Et un matin paf. Il gagne la partie. Quelle terreur ! Mais peut-être la manigance a-t-elle déjà commencé. Comment le savoir. À quelle vitesse ce venin infecte-t-il sa proie ? Je refuse de toutes mes forces de me faire avoir. J'encrâne bien dans mon esprit le bruit infect du réveil de ce matin. Essaye de me l'enraciner bien profondément. À vie. Ce sifflement de locomotive. Mais je sens que ce n'est pas suffisant. Si mon esprit est déjà contaminé alors il est déjà trop tard. Mes pensées ne sont plus que des plantes empoisonnées. Crevant à la moindre floraison. Il me faut autre chose. Le corps. Le seul vrai témoin finalement. Je sors un petit couteau et devant tout le monde me grave un petit signe dans la paume de la main gauche. Une petite

croix. Marqué au sang. La cicatrice restera quelques semaines, voire quelques mois. De quoi tenir. De quoi résister. Je suis pris d'un fou rire. Ma main recouverte d'un sang moqueur, riant presque. Personne ne réagit. Le train arrive.

Je me retrouve dans un compartiment avec cinq autres personnes. Machinalement, je les vois tous se plonger dans leurs activités. Dans leurs habitudes. Dans leurs quotidiens. Tous en même temps. Je les observe un par un. Je prends bien le temps de poser mon regard sur chacun d'eux. Un regard lourd. Souhaitant qu'ils se sentent écrasés par ce regard. Je fronce les sourcils lourdement. Sur chacun d'eux. Personne ne réagit. Je ressorts mon calepin. Pousse mes deux voisins des coudes. Fais semblant d'être gêné. Leur dis « Attention, c'est très important vous voyez. » Ils se reculent un peu. Rien de plus. J'y griffonne des phrases qui n'ont aucun sens et le range.

Le trajet se poursuit. Je regarde le paysage par la fenêtre. Je nomme des choses improbables. « Tiens, des pins mérovingiens. Je ne savais pas qu'il y en avait par ici. » Puis griffonne dans mon carnet « Pin mérovingien. » Avec un sourire moqueur. On arrive enfin à la gare.

Je me dirige vers la station de métro et là, je suis sous le choc. Quelle foule ! Diable. Je n'ai vraiment plus l'habitude des grandes villes. Je n'ai pas vu autant de personnes différentes durant les cinq dernières années peut-être. Tout ce temps passé dans ma campagne. Dans ma garderie. À ne croiser jamais personne. Ou toujours les mêmes. Pas une nouvelle tête. Rien que toujours les mêmes, aux mêmes

endroits, dans les mêmes poses, rabâchant les mêmes sujets, s'usant dans le quotidien inébranlable. Comme une journée maussade figée dans le néant. Et là, tout un mouvement, le monde en marche, hommes, femmes, vieux, jeunes, de tout, marchant, courant, trotinant, criant, soucieux, pressé, bavard, agressif. Rien que du monde. Du monde en vie, s'agitant de tous les côtés. Une agitation perpétuelle ! Un corps en parfaite santé. Régulant son afflux sanguin à la perfection. Chaque artère menant à un organe bien distinct. Chacun ayant une fonction bien précise. Un but ! Et moi dans tout ça ? Quelle pourrait donc être mon rôle ici ? Je n'ai aucune raison d'être là. Je ne suis qu'un étranger oui. Ne faisant pas partie de ce corps. Une cellule réfractaire. Dissonante. Intrusive. Pas à sa place. J'observe tous ces gens se ruer là où rien ne m'attire. Où rien ne m'appelle. Où personne ne m'attend. Toute cette foule en mouvement !

Et toutes ces femmes aussi. Bon sang, j'en avais presque oublié que de telles créatures pouvaient exister. Diablesses ! De quoi rendre fou n'importe quel homme. Toutes ces jambes, ces poitrines, ces sexes en mouvement. Et toutes différentes avec ça. Des fesses en pagaille ! Je me demande même s'il y a assez d'hommes en ville pour toutes les satisfaire. Sûrement que non. Sûrement que certaines se retrouvent seules aussi le soir. Lasses devant leur écran. Avalant un plat vite préparé. Leurs seins sublimes et inutiles. Presque des larmes. Regardant les étoiles et se demandant ce qui cloche. Pensant à cette collègue vilaine comme un pou au bras de ce type délicieux. Pour le cul par contre oui. Elles ouvriraient les cuisses sur le palier qu'elles se

feraient entuber toute la sainte nuit. En chanson même. Mais pour passer une soirée avec elles. Offrir une épaule. Une présence. Diable. Personne. Que des larmes. Foutues vies.

Et soudain j'en vois une quasi divine. Quelque chose d'assourdissant. Impossible de décrocher le regard. Je me mets à la suivre. Comme ça. Sans prévenir. Un tailleur ravageur. Des jambes sans égal dans le monde. Des cheveux blonds comme un incendie en or.

Elle s'assoit à une terrasse. Je marche lentement vers elle. Fais semblant de patienter. D'user le temps. Un peu. Sans être pressé. J'attends qu'elle regarde dans ma direction.

« Bonjour, dites. Comme ça. J'ai dix minutes à tuer. Je peux m'asseoir pour papoter ? Sagement. Je disparaîs dans dix minutes. »

Elle me sourit. *Pourquoi pas. Oui. Pas grand-chose à faire.*

Ces femmes. Elle n'en a peut-être même pas envie. En me voyant, elle s'est peut-être dit : *Pauvre. Moche. Aucun style. Pas de classe. Une blague oui. Pas un homme.* Mais rien que de poser la question, d'entrer dans son intimité, et aussitôt elle n'était même plus sûre de savoir réellement ce qu'elle voulait.

On papote un peu.

« Imaginons de l'or prendre feu. Une statue en or en train de brûler. Des flammes entièrement jaunes et brillantes. La nuit parée d'une langue dorée. Un spectacle magnifique non ? En vous suivant, j'ai eu cette vision. Une chevelure comme un incendie doré. »

Il me suivait ? Drôle d'animal. Qu'est-ce qu'il a me

suivre ?

« Pas d'inquiétude. Dois vraiment partir dans peu de temps. Première fois que je viens en ville depuis bien longtemps et ce monde qui s'agite m'a flanqué une nausée terrible. Comme si toute personne avait un but, une activité bien précise. Et j'étais moi-même là dans un but bien précis, et j'ai décidé de rompre le sort. De me laisser aller vers un inconnu. De me sortir de la mécanique des choses. Je vous ai vu, votre chevelure en or, vos mollets délicats, et je vous ai suivi sans trop réfléchir. Sans arrière-pensée non plus. Juste pour dire de faire quelque chose qui n'ait plus aucun but. »

Quel animal ! Une énigme pour ainsi dire. Inquiétant avec ça. Et qu'est-ce qu'il venait faire en ville alors ?

« Rien. Enfin si. Tout. Je venais flâner. Prendre l'air. M'enivrer de choses nouvelles. De visions nouvelles. Être en prise avec l'inspiration. Je suis écrivain donc tout ça fait un peu parti de mon métier. Une insouciance constante, mais les cordes sensibles toujours en éveil. Guetter des tourments dans l'âme humaine, traquer des larmes, observer des joies, analyser des aspirations, engraisser l'imagination. Voilà à peu près. Débusquer les émotions ! »

Écrivain qu'il dit. Qu'il me raconte un peu pour voir. Curieuse de savoir d'où lui vient son inspiration tiens.

« Tout dépend. Du texte à écrire déjà. De la météo. De tout un tas de choses. Mais la vie elle-même est a priori une source presque infinie et variée d'inspiration. Il suffit de se promener le long d'un fleuve ou de prendre un café avec une inconnue ou de

donner une pièce à un mendiant pour développer des histoires profondes et humaines. Ensuite, l'imaginaire de l'auteur peut prendre le relais. Attention, pas une imagination d'historien ! Non ! Un imaginaire d'oiseau sauvage ! De griffons même ! Un inconscient bien nourri est un univers en chaos permanent. Il crée des situations et des associations nouvelles de mots en permanence. Ou même les rêves. Rien que les rêves sont un outil diabolique pour créer. J'ai fait un rêve assez terrible l'autre jour et rien que ce rêve pourrait être la base d'un roman d'une profondeur et d'une violence inouïe. Je peux vous raconter ? Bien. Donc j'ai fait ce rêve. Ça se passait dans une ville. En pleine nuit. Une belle ville. Les rues étaient charmantes. Classes. Bien conservées. Une de ces villes avec des immeubles à l'ancienne. Une belle ville. Trois rues montaient et se rejoignaient en haut d'une butte et une station de métro se trouvait juste derrière. Et d'un coup environ deux cents hommes ont envahi les rues. Pour tout saccager. Vidant les poubelles par terre. Détruisant les lampadaires. Cassant les vitres des voitures. Et des passants se faufilaient entre eux pour rejoindre le métro. Il n'y avait aucune police. C'était un chaos terrible. La peur imprimait le paysage. La peur et la violence. Il y avait beaucoup de jeunes. Des gamins même. Sûrement venu se distraire. Passer l'ennui. Et de plus en plus ils s'en prenaient aux passants. La rue était dans une pagaille pas possible. Et une femme est passée au milieu d'eux. Elle n'était pas loin de la station et elle s'est fait bousculer. Elle était blonde. Coupée au carré. Des beaux yeux bleus. Un joli maquillage. Une bouche très rouge. Une jupe grise mi-

cuisse. Très séduisante. Diable de femme pour tout dire ! Elle s'est retournée et a insulté celui qui l'a bousculé. Un jeune. Il a tiré son sac à main et l'a fait tomber par terre. Vexé d'avoir été insulté par une femme devant tous les autres sûrement. Elle se débattait et plusieurs autres types sont venus sur elle et ils lui ont relevé sa jupe et arraché sa culotte et la plupart d'entre eux n'avaient jamais touché une fille avant ça, rien que touché !, et ont profité du chaos pour la violer. Des brutes. Une infinité de brutes. La fille s'est évanouie à force d'être pénétrée et de se débattre. Elle est revenue à elle quelques heures plus tard. Le ciel était magnifique. On voyait le soleil se lever et les nuages étaient teintés de rouge et de rose. Féérique pour ainsi dire. La fille a ouvert les yeux, son maquillage était terrible. Son mascara esquissait toute une souffrance sous les yeux. Elle n'avait plus de rouge à lèvres et sa bouche était ensanglantée. Ses cheveux complètement décoiffés et fatigués. Usés. Un type était encore sur elle. Il devait avoir quinze ans pas plus. Un minet ! Il la pénétrait. Sans émotion. D'une terreur. Il s'est retiré et lui a joui sur la figure. Et elle avait du sperme séché partout sur elle. Son regard était affolé, mais doux. D'une détresse sans issue. Et j'étais spectateur de tout ça. Et le ciel était tellement beau. Et cette scène d'une terreur incroyable. D'un désespoir sans fin. Cette femme qui était si belle et si sûre d'elle gisait là sur le béton froid et cruel et son regard... son regard vide. Abattu. Effroyable. Et son dos en lambeaux. Et comment pourrait-elle surmonter tout ça ? Aucune chance d'oublier à vrai dire ! Et toutes ces brutes sur elle sans aucune considération ! Et j'ai rêvé

de tout ça dans mon lit douillet, bien au chaud, et j'étais même presque excité moi-même, et ce visage souillé et cette détresse terrible dans les yeux, la bouche ensanglantée et le ciel teinté de rose et de rouge. D'une beauté. Je me suis réveillé en pleurant. C'est le rêve le plus pénible que j'ai fait de toute ma vie. »

La fille me regarde. Ne dit pas un mot. Sa main posée sur sa bouche presque ouverte. Des yeux pleins d'effroi. Comme tétanisé par mon récit. J'en ai moi-même larmes aux yeux. Je lui dis que je dois m'en aller. Je me lève et reprends la route. Au moins trente minutes de retard. Diable. Mais pour une bonne cause.

J'arrive finalement devant le Laboratoire. Énorme bâtiment blanc impeccable. Onze lettres vertes immenses au sommet. LABORATOIRE. Environ huit mille personnes qui y travaillent sans interruption. Nuit et jour. Sans relâche. Recrutant quasiment tout ce qui est capable de travailler huit heures par jour et sans un mot de travers. Plus grosse entreprise de la région quasiment. Voir du pays. Ayant pour but essentiel de contrôler tout ce qu'il est possible d'être contrôlé. Urine, excrément, jus de poubelle, sang de cochon. Rejets industriels en toute sorte. Quantité bactérienne présente dans les eaux potables. Dégagement cancérigène. D'une part pour veiller à la bonne santé de la population. D'autre part pour surveiller les émanations toxiques susceptibles de souiller la planète. Noble cause à première vue. Et pourtant aucune envie de rentrer là-dedans. Ne me sens pas concerné. Ne craignant pas la maladie. Ayant

une santé parfaite quoiqu'il puisse arriver. Ma santé étant d'abord mentale avant d'être physique. Du moins sur le court terme. Je me moque bien de me nourrir dans un nid de scorpions. De côtoyer les infections de la pire espèce ou de barboter dans un bain de boue. Je saurais faire face à toutes situations !

J'entre dans le bâtiment. Ça sent le chlore de partout. Tout est blanc et propre. Du carrelage au plafond. Je m'attends presque à une fouille ou une mise en quarantaine. Un type attend à l'entrée. Sûrement pour moi. Il me voit. Regarde sa montre en tapotant du pied. Se donne un air colérique, mais semble malgré tout inoffensif.

Pas trop tôt. Pas un moulin ici. On a à faire !

« Le train, je dis. Un suicidé. Une vraie tragédie. Ses yeux sortis de leur orbite me regardant avec encore plein de tristesse. À en pleurer. »

Le responsable m'explique rapidement le fonctionnement du Laboratoire. Chaque service est dédié à un type de substances à analyser. Un service pour l'air. Un pour l'eau. Un pour la terre. Un pour tout le reste des immondices. Urine et autres joyeusetés. Et c'est dans celui-ci que je suis. Soit. Un homme comme moi...

Attention. Pas un travail facile. Pas la Faculté ici ! Faut se salir les mains. Suer. Travailler. Pour de vrai. Pas une cachette au fond d'un bureau tout propre. Odeurs nauséabondes toute la journée. Travail dynamique. Éprouvant même. Nécessite malgré tout des connaissances scientifiques très pointilleuses. Pas à la portée de tout le monde !

On visite ensuite rapidement notre étage. Couloirs sombres et usés. Longs. Quasi sans fin. Des gens poussent des chariots avec des visages sans expression. Le vide cosmique. L'absence de réponse de l'univers tamponné sur les joues. Diable. Une odeur d'urine tout le temps. Acide. Rance. Apocalyptique même. Si le monde cesse de vivre, son cadavre aura probablement cette odeur.

Par un hublot il me montre les salles de travail.

Tous les laborantins. Des génies pour ainsi dire. N'ayant de cesse que de se mettre à la tâche à la moindre occasion. Imperturbable. Précis. D'une motivation sans faille. Des exemples à suivre !

J'y jette un coup d'œil. D'un blanc immaculé à l'intérieur. Tout le monde en train de travailler parfaitement. Des horloges ! Et comme ça à chaque étage sûrement. Des automates. Oui c'est ça. Tous mis sur des rails bien huilés et s'activant à la perfection du matin au soir. Qu'est-ce que je viens faire là-dedans ? Et puis quoi ? Est-ce que j'ai une tête en bois ? Des bras mécaniques ? Je ne pourrais jamais m'inscrire dans un tel schéma. Mon individualité est trop forte. Trop excessive. Trop expressive même. Diriger à la rigueur, pourquoi pas. Mais m'inclure dans un schéma, jamais ! J'ai pourtant peur. Diable. Et de quoi donc ? Impossible de mettre la main dessus. Quelque chose m'effraie. Me terrorise même. Sans réussir à savoir quoi. Étrange. Une sensation me tétanise. M'entraîne vers des sentiments immondes. Mon ventre se noue. Se remplit d'une bouillie de vertiges amers. De désespoir. Mes jambes n'ont qu'une envie : déguerpir. Le plus vite possible ! Qu'est-ce que je peux bien faire ici ? Diable

de diable.

Puis le chef me montre un appareil étrange.

La Machine. Venir ici tous les matins. Enregistre les heures de départ et les heures d'arrivée. Envoie des éclairs au moindre écart et n'hésite pas à proférer des insultes si besoin. Impossible de lui jouer des tours !

Il me présente ensuite à toute l'équipe. Une centaine de personnes. Représentant quasiment toute la population du pays. Tous avec une blouse blanche sur le dos et des yeux vitreux. Le tableau de l'horreur. Je n'ai aucune envie de leur adresser le moindre mot. Ni même un regard !

Une d'elles me prend en charge pour me montrer la besogne. Leur besogne. Je la suis sans grande motivation. J'ai l'impression d'être en dehors de ma propre vie à ce moment. Je ne m'appartiens plus vraiment. Je suis une espèce de spectateur. Ça y est ça commence. On se réveille un matin, le bruit du réveil devient supportable, presque mélodieux, on a quelques habitudes dans le train, l'air qu'on respire n'a plus trop d'odeur, rien n'est plus trop inconfortable, la soumission commence son œuvre. Dangereux ! Mais il faut tenir bon ! Rester concentré à chaque instant. Exister intensément jusqu'à prendre feu. Imprégner sa personne sur le monde. Non l'inverse. Sinon c'est cuit. Sinon tout est foutu. Un coup à venir travailler avec le sourire.

Cette femme m'explique des choses farfelues tout en restant concentrée. Tout en se montrant investi. Presque responsable. Comme si tout cela dépendait de sa personne. Récupérer les échantillons le matin. Les enregistrer un par un. Peser des filtres. Noter ceci et

cela. Mettre les filtres sous les entonnoirs. Prendre les échantillons dans l'ordre. Les secouer avec vigueur et joie et bonne humeur. Verser une certaine quantité dans l'entonnoir. Récupérer les filtres. Les mettre au four. Siffler un air gai. Pisser un coup pendant que ça chauffe. Récupérer les filtres séchés. Les repeser. Envoyer tous les résultats par un formulaire. Et ainsi de suite. Toute la journée. Tous les jours. Soit...

Pendant la présentation, j'entends quelque chose d'affreux.

Durant toute sa vie de laborantin, il lui faudra faire attention à ceci cela.

Cette phrase me percute. M'assomme même. Une vie de laborantin. Quelle horreur ! Comment peut-on y croire à ce point ? Comment peut-on s'inclure dans ce type de vie ? Une vie de laborantin. J'y vois un sort maléfique qui aurait réussi son coup. Ils n'ont donc tous que des vies de laborantins, ou des vies de filles de caisses, ou des vies de poseurs de parquets. Quel affreux manque de considération pour sa propre vie ! Pour la condition humaine. Pour la vie même en général. Une vie de laborantin. Une vie-métier. Une vie-outil. J'en reste abattu quelques minutes. Désespéré même. Pensant que finalement ce sort m'attend aussi. Une vie de laborantin. D'une tristesse. Je pense à des chefs d'armées, à des héros, à des philosophes cruels. Il faut à tout prix lutter. Au quotidien. Être en guerre permanente. À chaque instant.

Elle me demande si j'ai bien tout compris. Quelle blague. Un gosse pourrait faire ce travail. Rien de technique là-dedans. Parlez d'un laborantin. Encore un

ouvrier oui. « Laborantin » n'est que couverture. Un simili de fierté. Une justification à dix ans d'études. Aucune technicité requise. Dix minutes le temps de tout comprendre. Juste besoin d'analyser ceci ou cela. Un enfant pourrait le faire. Tout en dessinant des fleurs et des vies nouvelles sur les murs. Parlez de *génie* !

Le midi, suite à sa proposition je mange avec elle et d'autres *laborantines*.

Entre vieilles filles. Jamais entendu autant d'âneries !

Toujours mettre des gants. Toujours. Au risque de perdre un ongle. Voir pire. Un œil même. Et secouer le plus de flacons possible. Oui oui. Ne jamais s'arrêter. Pour les vacances à la mer !

Et hier, l'écran en panne. Non, mais quelle vie ! Jamais vu ça. En panne un soir d'émission ! Rien pu faire de la soirée. Sinon penser aux vacances à la mer. Quel ennui !

Mais qu'est-ce que je fais ici ? Moi, Viking, lion ailé, au-delà de l'humain, supérieur à l'humanité, embarqué dans un tas d'ignominies pareil. Un papotage de vieilles filles. Aucune essence personnelle. Proche de la fin et n'ayant pas encore commencé à vivre. Risque de déteindre sur moi. Pas des paroles ça, de la bave ! Du suc digestif oui.

Je me jure alors de ne plus jamais manger en compagnie de qui que ce soit ici. Un piège à éviter. Au risque de se retrouver laborantin pour toute sa vie.

À la fin du repas, on me pose quelques questions. Sur ma vie. Mes passe-temps. Etc.

J'hésite à leur parler d'écriture et de littérature. Mais

en parler comme un passe-temps... Et puis quoi ? Un passe-temps ? Collectionner les timbres aussi ?

« Et bien en réalité, je suis plus ou moins écrivain. Attention pas un scribouillard. Pas des romans à l'eau de rose. Uniquement pour les vieilles filles ou les adolescentes ça.

Pas juste de la littérature ! Pas juste un empilement de belles phrases et de jolis mots qui n'ont d'autres buts que de sonner creux. De faire grincer des dents ! D'être docile. De faire rêver ou de distraire. De raconter de belles histoires. De faire voyager. Absolument pas ! Pas juste des grandes épopées dans un pays de clown. Des histoires d'amour insipides qui finissent bien. Des scènes de réconforts le soir avant d'aller se coucher. Non ! Pas ça la littérature ! Des idées. Du sang. Des assassins à la hache. De la torture spirituelle. Pas une diarrhée intellectuelle.

De la littérature de combat à vrai dire. De la littérature mordante et punitive. Qui vous crucifie de souffrance. Qui vous pousse à une remise en question effroyable. Qui vous ôte de l'humanité. Une littérature de solitude et de larmes. De chairs mutilées. D'hurllements intérieurs. De doutes. Qui vous regarde et vous juge sans compassion. Qui fait chanter de rage le monstre en vous. Qui vous fait quitter votre travail. Qui vous fait goûter le miel de la vie. Qui finalement perce de ses ongles votre cœur pour en extraire l'infect. En voilà de la littérature ! Pas du tralala de grand-mère ! »

Aucune réponse. J'inspecte leur regard. Un regard de haine et de mépris mélangés. Un regard de répulsion et de dénigrement prolétaire.

Je passe le reste de la journée à peser des filtres. Verser de l'urine dans un entonnoir. Assis sur une chaise. Sans bouger. Pendant plusieurs heures. Pisse d'historien ! Quelle abomination. Quelle humiliation. Je lève les yeux parfois. Regarde autour de moi. Ils sont tous occupés à leur tâche. Avec un demi-sourire presque. Ancré dans leur rôle. Crucifiant leur existence et leur liberté même.

Une machine parfaitement rodée. Parfaitement huilée. Tournant à plein régime. Et il me faudrait faire ça tous les jours ? Toute une vie ? Une vie de laborantin ? Cul planté sur la chaise pendant huit heures. Agitant pisse et excrément. Sifflotant gaiement. Toute possibilité d'influer sur le monde évanouie. Aucune authenticité. Aucune création. Aucun esthétisme. Aucune folie. Un renoncement total. Pire qu'une vie de prêtre.

La journée se termine et tout le monde part. Des au revoir par-ci par-là, des à demain joyeux. Avec l'assurance d'être bien présent le lendemain. Avec aucun doute sur le déroulement du lendemain. Perpétuellement le même. Aucune fureur naissante. Aucun diable poussant à s'imaginer des échappées nocturnes au sud de nulle part, des voyages au bout de la nuit. Aucun hurlement intérieur. Aucun tiraillement de l'esprit. Juste la certitude de revenir le lendemain. Même endroit. Mêmes gestes. Mêmes humeurs.

Je rentre le soir, la Femme déjà là. Je lui lance un regard assassin. Un regard plein de couteaux aiguisés. Comme pour lui faire comprendre que tout cela est de

sa faute. Un regard affirmant que je ne lui adresserai plus jamais la parole. Je m'enferme dans mon bureau.

Certes les journées seront étouffantes. Certes le temps libre sera réduit. Certes le malheur sera total. Mais il reste la possibilité de créer. Peu importe le bonheur, le temps, l'argent facile, la reconnaissance. La création ! Créer. Tant qu'il reste cette possibilité alors oui. Certes. Mais diable. Une vie de laborantin. Des chaises inconfortables. Des regards pleins de haine et de mépris mélangés. Des femmes à engrosser. Des gosses à nourrir presque. Des historiens à éviter. Cela dit, je peux peut-être leur jouer des tours là-bas. Des tours de laborantin. Manipuler les gens comme un Dieu moqueur. Les monter les uns contre les autres. Mettre toutes les femmes à mes pieds et les hommes à mes ordres. Fonder une armée même. Un empire ! Devenir empereur. Écraser le monde.

Le lendemain, j'arpente les lieux. L'envie de travailler ne m'a manifestement pas envahi. Les blouses blanches, les appareils de mesures, les hottes, les échantillons, les produits chimiques me paraissent factices. Je n'y crois. Je ne crois pas en leur travail. Tout cela n'est que théâtral. Des hommes et des femmes pourraient-ils réellement être concernés par tout cela. Par rendre des résultats, par appliquer des procédures, par respecter des consignes, par se montrer consciencieux. Ils jouent ! Tous. Je ne crois pas en leur implication. Tout le monde joue ! Je croise un type dans un couloir. Poussant un chariot. Ayant l'air impliqué. Jeune. Peut-être plus que moi. Laborantin également. Un air de sobre con.

Irrévéréncieux de la vie. Je décide de le démasquer. Je le suis quelques minutes. Il travaille. Il fait semblant de travailler. Il le fait bien. Je me demande s'il s'en sort bien. Je vais vers lui, le tapote du coude et lui assène quelques mots à l'oreille :

« Tu t'en sors bien ? »

Qu'est ce qu'il me chante là ?

« Je veux dire, entre nous, tu sais, entre nous, tu t'en sors bien ? »

Comprends pas...

« Mais si, tu sais. Entre nous ! Entre nous, tu sais, le jeu ! Tu t'en sors bien ? Au jeu ? »

Il continue de faire semblant de ne pas comprendre. Chapeau. Diable, il joue bien son jeu. J'en suis sur le cul. Je me tiens les genoux, me frotte le front. Redoutable acteur. J'en suis scotché. Il s'en sort bien sans aucun doute. Je doute même de ma capacité à atteindre un tel niveau. À réussir à faire semblant à ce point-là. Au point qu'un inconnu, un frère pour ainsi, une âme sœur presque, pris dans le même engrenage, menotté et bâillonné à ses côtés, vient lui demander, dans une complicité totale quelques informations et, malgré tout réussir à tenir le coup et ne rien dévoiler. Coriace. Je lui tapote l'épaule. Cligne de l'œil et repars.

Il m'interpelle quelques secondes plus tard.

S'il retourne là-bas, qu'il prenne le chariot avec lui. Qu'il ne fasse pas le trajet pour rien.

Diable. Il joue à ce point ! Redoutable. Je cligne de l'œil, deux fois, dodeline un peu de la tête. Attends une réponse. Une oreille qui bouge ou un œil qui me répond. Il tient son rang. N'émet aucun signe d'acteur.

Il devrait tourner dans des films. Je lui en parlerai un jour. À ce niveau-là ! Je l'imagine être mort de rire sous son masque. Se dire « Ah ce nouveau-là. Doit pas en croire ses yeux. Jouer une telle implication. Redoutable ! »

Je passe la journée à errer dans tous les secteurs. Cherchant une faille. Un moins bon acteur pour ainsi dire. Un dont je pourrais extraire les vers du nez. Lui faire cracher le morceau sur ceci et cela. Débusquer la farce et récolter quelques conseils précieux. Comment tenir le coup. Quelle posture tenir à tel ou tel moment. Des conseils d'acteurs. D'homme en guerre. De guerrier. Pas des manigances d'historien. De la science ! De la psychologie ! Des analyses mentales. Des décortications de processus psychiques complexes. Des palindromes innommables. Des pluies de blasphèmes. Des structures tentaculaires orbitales proches de la possession démoniaque.

Tout l'après-midi à espionner. Pas une mince affaire. Devant me cacher moi-même. Devant me montrer à la hauteur. Invoquer un jeu d'acteur que je ne me connaissais pas encore. Rangeant des échantillons avec le sourire. Pestant sur mes collègues peu enclins à la tâche. Toujours avec un clin d'oeil au cas où. Prétendant les pires excuses pour aller d'un service à un autre. Me faisant passer parfois pour un chef ou un nouveau responsable. « Messieurs dames, je suis là pour évaluer votre travail. Ne vous préoccupez pas de moi. Continuez à fanfaronner autour des machines ou à zieuter le cul de votre voisine. Glandouillez si besoin. Je ne jugerai personne. »

Toujours à la recherche de la moindre faille. D'une fissure dans la machinerie. D'un demi-sanglot étouffé entre deux analyses. D'épaules qui s'affaissent. De regard trompeur. De désœuvrement face à la tâche. D'un moment de doute. D'une brèche dans le masque. D'un œuf de serpent sur le point d'éclore.

Rien.

Des génies. Une tromperie parfaite. Une implication de tout instant.

La journée se termine et je profite qu'ils soient tous dans la même pièce. J'entre. Je les regarde sans dire un mot. Et simplement. Avec respect. J'applaudis. On me regarde étrangement. Ils continuent de jouer même sous les félicitations. Diable. J'envoie un dernier clin d'oeil. Et pars. Scotché.

En rentrant chez moi, je dis à ma femme, toujours sur le cul :

« De sacrés acteurs là bas ! Ils jouent tous ! Et s'en sortent bien ! Jamais vu ça ! Diable. Pas des historiens non ! Des acteurs ! Redoutables ! »

Elle me répond.

Mais de quoi il peut bien parler encore le coco ?

Diable. Elle aussi. Elle joue.

Deux ou trois jours passent comme ça.

J'essaye de comprendre tout le mystère de la situation. Impossible qu'ils ne fassent pas semblant. Du moins j'essaye de m'en persuader au mieux ! Quel désastre ce serait sinon ! Si jamais ils ne jouaient pas ! J'essaye d'imaginer ça. Ce serait dévastateur ! Des bougres de travailleurs. Fourrés dans leur boulot. Les

yeux escamotés de sérieux. Dilatés par l'ennui. Pris au piège. Suant à la tâche toute la journée. Inexorablement. Sans imaginer d'autres issues. Sûrement pas heureux. Ni bien heureux. Ne connaissant plus ni bonheur ni malheur. Juste tristesse et ennui. Quel spectacle, tout le monde affalé, à moitié en train de travailler, à moitié en train de crever. Pas d'envie. Aucune prestance. Des pantins avec des asticots sur le dos. Travaillant dans le chant macabre d'une journée éventrée. Rien de bon à y becter. Ni pour des charognes, ni pour la Mort, ni pour personne. Même le Diable arrêterait de s'esquinter sur ces carcasses vides. Que de l'ennui qui en dégouline. De l'ennui et du dégoût. Beaucoup de dégoût. Autant laisser ça croupir et agoniser dans son coin, sans y toucher. Si c'est encore foutu de crever. C'est pas sûr. Deviendraient peut-être immortelles ces bêtes-là. Plus personne n'en voulant. Ni en Enfer, ni au Paradis. Voilà le succès de l'immortalité. Créer suffisamment d'ennui et de dégoût pour écœurer tous les dieux. De la racaille pour la vie. De la raclure éternelle.

Le samedi. Premier samedi à bosser. Bougre de samedi. Jamais vu ça. Un soleil implacable. Frais. Sautillant presque. Fanfaronnant dans un ciel joyeux. Me jouant des tours pour ainsi dire. Quasi moqueur en fait ! Bougre de soleil. Pas des rayons non, des trompettes ! Un orchestre même. Swinguant avec humour et légèreté. Tandis que je marche, las et ballottant, sur un trottoir lugubre, vers un travail humiliant, sans aucune musique dans les yeux. Moqueries solaires ! Je pense à des herbes folles, à

voyages dans l'espace, à des scènes de baise incroyables. À des bons steaks ! À un homme miniature dans mon ventre chantant et riant. Séduisant les plus belles femmes. Faisant preuve de courage et de créativité. Fou comme il faut. N'ayant ni honte, ni remords. Un satyre miniature dans les veines.

J'arrive au Laboratoire. Regard méchant. Des scorpions dans les yeux. Du venin prêt à gicler. M'installe sur une chaise. Mon attitude exprimant le refus complet, l'insoumission même ! La révolte. Le mécontentement. J'imagine que des éclairs doivent jaillir de mon corps. Des serpents dégouliner de mon pantalon. Un homme dangereux. Les gens passent près de moi. Ne me portent aucune intention ! Même pas un regard ! Ni aucune gêne. Travaillant juste à côté de moi. Posant presque des choses sur ma tête pour ainsi dire. Comme un historien préparant son thé ! N'ayant aucune considération pour moi ni pour mon attitude volontairement insultante !

Trois heures passent comme ça. Je n'ai pas bougé un ongle ! Pas cligné des yeux une seule fois. Personne n'a eu l'impression de me voir. Tous en train de travailler. Dingue. Bougre de dingues ! Et consciencieusement avec ça ! Même pas un chef qui est venu voir si tout allait bien ! Je me sens moi-même insulté. Dénigré à vrai dire. Rabaisé. Pire que du pus. Comme si du pus était du miel comparé à moi. Comme si le pus était de l'or. J'en suis terriblement vexé. Énervé. D'une colère assourdissante ! Je me lève d'un coup de ma chaise, dans une rage terrible et je cours en hurlant et en tapant sur les murs. On va m'entendre ! Ça ne va pas rigoler longtemps ! Quelle comédie ! Aucune réaction

face à une réelle insoumission ! Peut-être ne savent-ils même pas ce que c'est finalement ?

Les chefs vont m'entendre ! J'hurle en sautant à pieds joints sur les carrelages les plus abîmés. Donne des coups de poing dans les vitres quasiment. Prends des échantillons, les serre dans ma main le plus fort possible, pas loin de tous les éventrer ! J'arrive dans le bureau du chef, les yeux rouges, esquintés de sang. Saignant presque ! Hurlant. Aboyant avec fureur. J'ouvre la porte avec méchanceté. Avec rage aussi !

Personne.

Quoi ? Où sont les chefs ?

Personne.

Qu'est-ce que c'est que ce cirque ? Pire qu'un cirque pour tout dire. Un historien essayant de faire le clown. Sans humour. Sans talent. Aucun éclat de rire ni émotion. Diable de diable.

Où peuvent-ils bien être cachés ces bougres ?

J'inspecte tous les coins du bureau. Derrière la porte. Sous la table. Dans l'armoire. Derrière la fenêtre même, pensant à une fugue ! Rien. Diable.

Ne seraient-ils tout de même pas chez eux ? Ronflant comme des princes ? Pendant que la plèbe se tue à la tâche ?

Ce serait insensé. Pire qu'insensé ! Cela voudrait dire que tout le monde continue de travailler, malgré tout. Sachant les chefs en train de ronfler. Amassant de l'argent pendant leur sommeil. Pendant que les ouvriers s'esquintent. Gentiment. Travaillant avec la même ardeur. Voire même plus. Surveillés par personne. Abrutis par leur conscience professionnelle. Robotisé pour ainsi dire. Insensé !

Je m'empresse de retourner dans la salle de travail. Courant avec de l'arrogance plein les yeux, la langue pendante de moquerie. J'ouvre la porte. Les montre du doigt et j'hurle de rire ! Les mains sur les genoux. Bande d'ânes que je leur crie. Plié en deux. Presque à m'étouffer ! Des crampes abominables dans le ventre à force de rire. Et tout le monde continuant de travailler ! J'en pleure. Je m'essuie les larmes. Souffle un coup. Personne ne me jette le moindre coup d'oeil. Je repense à cette blague. Un relent de rire me revient. J'ai du mal à m'en défaire. Passe encore dix bonnes minutes à rire tout seul. Bande d'ânes. Puis je me promène un peu avant d'aller grignoter.

Ça sonne. Temps pour aller casser la croûte. J'en suis toujours à me délecter de larmes de rire. Je vais dans la cafétéria. Ils sont tous là à s'engraisser et à papoter de choses insignifiantes. Rien qu'en les regardant mes yeux se gonflent de moqueries. D'insultes même !

Un d'eux m'interpelle.

Manger ? Avec nous ? Il veut ?

Farceur que je me dis ! Et puis quoi ? Travailler aussi ? En mangeant ? Pendant que les chefs s'enfilent des bonnes pintades faisandées. Avaler du riz sec pendant que de la sauce déborde de leur poche ?

« Désolé, non. Désolé. J'ai à faire... ! »

Bougre d'ânes. Je me retiens de rire. À l'intérieur ça y va. Ça se marre comme pas possible. J'ai à faire... ! Qu'est-ce qu'ils vont s'imaginer. J'ai à faire... ! *J'ai tué*, pour ainsi dire.

L'après-midi on me laisse seul dans une pièce. À l'écart. Avec quelques petits rires étouffés. Des regards de biais qui semblent se moquer. Un parfum de vengeance dans l'air.

Pour lui faire les dents pour ainsi dire. Pour lui montrer !

Dans la pièce il y a une odeur épouvantable. Suffocante. Lourde et épaisse. Une atmosphère terrible. Sale. Opaque. Quelques échantillons posés sur la table. Des horreurs sans nom. J'en inspecte un. Il semble presque y avoir de la vie là-dedans ! Quelque genre d'animal peut vivre là-dedans ? Quel genre de créature ?

Une épreuve ? Après tout ! Tant mieux ! Leur montrerai qui je suis !

Je mets un tablier sur le dos. Respire un bon coup. Prépare les pompes. Les machines. J'ouvre la bête. Un nuage noir en sort. Terrifiant. Presque chaud. Presque un cri de haine. Il y a des bulles à la surface. On dirait la bouche d'un volcan. Une marmite de pourriture ! Qu'est-ce que cette manigance ?

J'en verse un peu dans un entonnoir et mets une pompe en route. Rien ne se passe. Cette saleté entre en résistance ! Contre moi ! Ha, ha. Mais en voilà peut-être un adversaire ! Je resserre un peu les vis. Active une deuxième machine. J'entends quelques murmures. Des grognements pour ainsi dire. Des cris de guerre. Je donnerai tout ce que j'ai ! J'active une pompe manuelle, et je tourne à la main. Tout en me lançant des encouragements !

Par le hublot de la porte, on me regarde ! Tous ! On me suggère de faire comme ceci ou comme cela.

Quel âne ! Va tout casser à faire comme ça ! Il faut diluer ! Plus facile ! Ne connaît pas le métier !

Diluer ? Et puis quoi ? Obtenir une eau toute lisse ? Toute nette ? Une fillette pour ainsi dire. Non ! Quel manque de courage ! Une résignation que de diluer. Il faut défier les lois de la physique. Comment se confronter au monde sinon ? Comment savoir ce que l'on vaut si l'on se défile à chaque occasion ?

J'active une troisième pompe. Les lumières en clignent. Les plombs pas loin de sauter. Sûrement que dans les autres pièces plus rien ne fonctionne.

Je continue de pomper à la main. Des deux mains. Et des pieds même ! Le liquide diminue petit à petit. Si on peut appeler ça un liquide. Un ragoût oui ! Plein de haine et de révolte. Je m'active comme ça une bonne heure au moins, voire plus. En chantant des couplets hirsutes. Des symphonies cruelles même. Il y a une flaque de sueur par terre. J'agis en héros. Aucun doute. Me surpassant dans le labeur. Au bout d'un long moment, j'en viens finalement à bout. La dernière goutte disparaît dans un bruit infernal. Une longue plainte. Douleuruse. Un hurlement même. Un cri de défaite. Mais de défaite honorable. De défaite saluant l'ennemi. Embrassant le vainqueur et le remerciant pour ce combat. Je regarde cette immondice. Il y a au moins cinq centimètres de boue ou d'excréments de toute sorte posés sur le filtre. Magnifique. Sur le dessus, il y a comme un visage. Celui d'un adversaire valeureux sans aucun doute. Je sors de la pièce fièrement. Portant haut mon trophée. Attendant les applaudissements et les femmes nues.

Personne.

Qu'est-ce que c'est que cette histoire encore ?

Je regarde autour de moi. Tout est sombre. Toutes les lumières éteintes. Il fait presque nuit. Tout le monde est rentré.

Et mon combat ? Personne pour s'y intéresser ? Pour admirer cet acte héroïque ? Drôles de gens tiens !

Je regarde encore une fois le résultat de mon triomphe. La victoire du courage. J'y vois une œuvre. L'œuvre d'un artiste. Transformant le labeur en art. Ayant agi comme artiste.

Je le pose en plein milieu d'une pièce. Avec un petit mot. Simple. Un testament presque.

Pour la guerre. Pour l'Art.

Deux ou trois jours plus tard, de retour au Laboratoire. Je m'attends à recevoir des félicitations. Des tapes sur l'épaule et des encouragements.

Rien. Diable. Je cherche mon œuvre. Aucune trace nulle part. À la place, un petit mot.

Parti à la poubelle. Merci de ne pas laisser traîner de telles pourritures sur la table. Pour la guerre qu'il dit. Pour l'Art. Quelle guerre ? Au boulot oui !

Ils ne savent pas. Ils ne se rendent absolument pas compte de la chose. N'en n'ont aucune idée en fait. Sinon ils n'auraient pas pu laisser passer ça. Auraient au moins émis quelques encouragements. Auraient approuvé même. Auraient pris conscience d'un Ailleurs accessible. D'une splendeur même.

Je saisis alors toute la véracité de la tragédie. Tous les mécanismes diaboliques qui la régissent. Tous les masques tombés. Les actions décryptées. Le moindre mouvement décortiqué même ! Il n'y a en réalité aucun

jeu. Aucun acteur. Aucune mise en scène grandiose. Aucun masque. Aucune comédie. Sinon une farce. Une comédie de la farce. Tous réellement sérieux. Travaillant pour de vrai. S'esquintant pour de vrai. Se consumant en toute conscience. Comment se dire que des gens peuvent vraiment accepter une telle situation ? Sans envergure. Sans grandeur. Venir travailler toute la semaine. Et rien d'autre. Se lever tous les matins, dans la douleur, avec une mine affreuse, se tuer à la tâche toute la journée, retourner chez soi dans un confort à peine palpable, mais suffisant. Et rien d'autre.

Tout ça me paraît incroyable. Sans aucun sens. On encourage ces jeunes gens à apprendre des choses, à s'instruire, et tout cela pour en faire de la main-d'œuvre. Des ustensiles. Des machines pour ainsi dire ! Les séquestrant ensuite dans des salles de travail, tous les jours, sans qu'ils n'aient aucune d'importance sur le résultat. Sans d'autres ambitions. Aucun recul sur le pourquoi de la chose. Appliquant des procédures bêtement. Obéissant à des chefs juste bons à contrôler que l'ensemble des rouages tournent bien. Sans autres ambitions personnelles. Autant s'ils n'avaient pas le choix. Soit. Certes. Admettons. Mais là. Ayant toutes les philosophies à portée de main, ne suant qu'à peine, ne saignant jamais, profitant de trois ou quatre heures de liberté par jour et de deux jours entiers par semaine, et avec tout ça, incapables de faire mieux que ça. Une farce terrible ! Suis-je donc le seul homme sur cette Terre disposant d'une lucidité suffisante pour intégrer la vie ? Pour déjouer tous les pièges. Démystifier toutes les sorcelleries. Suis-je né avec ce pouvoir ? Il ne me

semble pas. Je me souviens avoir cru aussi à tout cela. Il y a bien des années. Si bien que cela me semble être dans une autre vie. Un décalage prodigieux. Deux mondes de pensées totalement opposés. Je ne crois pas à ce caractère inné de la grandeur. Je ne crois qu'à la violence de la remise en cause. La violence de la recherche de la vérité. La violence de son propre questionnement. De son propre affranchissement. Je ne crois qu'au courage finalement d'affronter le monde et ses mensonges. Voilà ce qu'il leur manque finalement : le courage. Diable. C'est ça ! Dociles. Infantins. Inoffensifs pour ainsi dire. Misérables donc. Inutiles.

Il faut se dire en réalité que tous les hommes ne sont pas égaux devant la possibilité de vouloir disposer à leur gré de leur vie. Que tous ces *courageux* ne prennent pas de risque, peut-être parce qu'ils sont obligés d'être dominés. Parce qu'ils acceptent d'être soumis. D'être gouvernés. D'obéir. Par faute de choix ! Parce qu'ils font peut-être partie d'un type d'hommes nés pour subir. Simplement. Sans aucune autre possibilité. Seulement subir. Et mourir. Rien d'autre !

Tout ce spectacle me répugne. Cette fille, là. Jolie comme tout. Joues roses et chevelure noire impeccable. Encore tout une innocence sur le visage. Pourrait être en train de faire dix mille autres choses empreintes de poésie et de saveur. Inventer le miel pour ainsi dire. Et là voilà avec une blouse affreuse sur le dos, dénaturant tout esthétique, violant la beauté même, une couche de saleté sous les ongles, des cernes sous les yeux, un sourire qui ne fait plus grande

illusion, le renoncement ayant déjà opéré. Répond oui à tout, s'active, et se force de croire qu'elle aime ce métier. Qu'elle l'a choisi même. Quand bien même sa place ici n'est finalement qu'un hasard. Une malchance finalement au vu de toutes les autres possibilités. Certes, toujours pire dans le monde. Elle a quand même un canapé et deux jours de repos à la fin de la semaine. Certes. Mais diable, par rapport à tout ce qu'il est possible de faire de mieux, tout cela n'est que gâchis, trous dans le gruyère et bouchon dans le vin. La voir s'user, s'esquinter pour ainsi dire. Elle est fichue. Gâchée. Quelle horreur. Voir toute cette innocence se souiller, et volontairement même, me file une nausée terrible. Un dégoût amer. De la peine même. De l'abattement. De la colère étouffée. Et pire, presque de la résignation. Il n'y a plus rien à en tirer. C'est trop tard. Le sortilège a fait effet.

Et tous les autres. Tous ces visages que je connais déjà. L'impression de les avoir déjà tous vus partout ailleurs. Comme des clones presque. Des endroits différents, mais dedans les mêmes personnes. La grande blonde candide et émotive. Ses yeux bleus et sa coupe au carré. Son sourire gentil et ses larmes faciles. La petite dodue aux cheveux frisés. Rigolote et expressive. Le cinquantenaire basané passant son temps à se plaindre. Barbe mal rasée, cernes tirant jusqu'à six pieds sous terre. Les mêmes traits quasiment à l'identique. Une dizaine de moules disponible pour rendre compte de toute la création. Peut-être est-ce là le signe révélateur d'appartenance au groupe. Être un sosie d'un modèle préfabriqué. N'être qu'une réplique parmi des répliques. Et puis,

tiens ? Ai-je déjà vu quelqu'un qui me ressemblait ? Diable, bonne question. Essentielle même ! Cela pourrait avoir des répercussions terribles sur ma vie. Je trifouille dans mes souvenirs. Avec un sérieux primordial. Avec véhémence. L'instant est grave ! Lui, non. Lui non plus. Bigre. Peut-être celui-ci ? Ha, ha, non, absolument pas. Non je ne trouve rien. L'honneur me semble sauf. Quelle frayeur pour le coup ! Faire partie de ses ânes !

Quelques jours plus tard, en arrivant, on m'apprend qu'il y a une réunion. Que le patron, homme affable si l'en est, aimable pour ainsi dire, humain, propose une rencontre pour discuter. *Pour nous entendre. Pour un billet en plus*, qu'ils disent. Pour échanger et ainsi oeuvrer tous main dans la main. *Pour pas que l'on entre en résistance ! En guerre pour ainsi dire !*

Je les imagine bien en condition de guerre. S'esquintant les ongles et chouinant sur leur sort. Rêvant de sirop à la fraise et d'édredons douillets. De glace à la vanille et de farniente suicidaire. En guerre ! Prêt à faire couler le sang si besoin. Une blague oui ! Pas une guerre.

Je me joins à eux, pour le plaisir. Pour la découverte. Pour l'étude finalement. Presque pour un documentaire. *Us et coutumes de la soumission moderne*. J'agis en reporter. Journaliste de guerre pour ainsi. Pas en tant qu'employé. Pas en tant que laborantin. En tant que réel résistant. N'ayant aucune revendication ! Sinon celle de vivre. Sans accroc. Pleinement. Incarner la vie et s'enivrer du présent. Voilà une réelle subversion. Voilà la seule revendication estimable finalement. Non pas trente

billets de plus par mois Non. Juste incarner le présent. Reconquérir l'espace insurrectif scellé dans l'écoulement du temps. Avec force. Rage. Vigueur. Goûter au jus de la vie !

On nous reçoit dans une pièce au sous-sol. Une pièce que je n'avais encore jamais vue. Un couloir sombre. Un tapis rouge au sol. À l'entrée, deux grosses statues de chiens féroces en or.

On entre tous. Pièce minuscule. Tous tassés. Comme punaisés sur un mur. Quel spectacle pathétique. Quatre cents employés tous transpirant de peur. Le patron en face. Entouré de deux sbires ressemblant à des corbeaux géants et cruels. Il prend la parole.

« Allons, allons, qu'il dit. Allons. Mes petits. Mes enfants pour ainsi dire. Soyons sérieux. J'ai entendu certaines rumeurs. Certaines personnes se plaindre. Comment est-ce possible ? Après tout ce que je fais pour vous ? Des gants neufs chaque semaine. Des vacances à la mer. L'autorisation de prendre un goûter le dernier jour de la semaine. Rubis sur l'ongle et doigts de fée dans la bouche. Vous n'êtes pas sérieux... Mes enfants... »

J'écoute en sifflotant et en regardant le plafond avec intérêt. De l'autre côté, ça tente de répliquer.

« Peut-être qu'un billet ou deux en plus à la fin du mois. Rien d'autre. Même pas un billet entier. Un pour deux tiens. Pour le lit douillet. Pour les friandises ! »

J'en verse quasiment une larme de rire. Je me retiens de ne pas m'étouffer. Mes yeux se marrent comme pas possible. Le lit douillet ! Et les friandises ! Un billet pour deux monsieur ! Des doigts de fée dans la bouche ! Rubis sur l'ongle !

Un des deux sbires prend le relais. Menaçant. Une lettre de licenciement sur le front pour ainsi dire. Il tourne un peu dans la pièce. Marchant lentement. Croassant presque. Doigts des mains joints devant la bouche. Se prenant pour un curé ou un bourreau.

« J'ai des noms. Je ne vais pas hésiter si besoin. À la porte. Oh oui. Et vous verrez. Vous connaîtrez la misère. La véritable misère. Celle qui ne laisse aucune chance. Qui abat sa mâchoire douloureuse sur tous vos rêves. Qui vous cloisonne dans une solitude ingrate ou vous abandonne à la rue. Sans défense. Narguant un viol sordide et abominable à chaque coin de rue. Fini les coqs au vin, les petits canapés, les jours de repos au printemps, en été et dès que possible. Fini les habits neufs pour les enfants et les sucettes à la framboise. Plus que désœuvrement. Tristesse. Prostitution et ingratitude. Aucune hésitation ! Ma vie entière à mettre des gens à la porte pour tout dire ! À voir pleurer des mamans. À me faire baiser les pieds pour demander pardon. À écraser des larmes de mes talons. Méfiez-vous ! J'ai des noms. Méfiez-vous... »

Le bougre. Habile pour instaurer un climat de terreur ma foi !

Les autres en ont pour leur compte.

« Bon. Oui Monsieur. Oui. Bon. C'est vrai. Merci Monsieur. Vous êtes gentil Monsieur. Et aimable avec ça ! C'est si rare de nos jours. Humain même. Digne. Sincère. Merci beaucoup Monsieur. Mais peut-être un billet pour trois. Tous les trois mois. Peut-être oui. C'est mieux. Encore trop un pour deux ! Merci Monsieur. Seigneur pour ainsi dire. »

Dégoulinant de trouille. Certain de ne pas avoir le choix. Se fermant eux-mêmes le clapet. Terrorisés en vérité. Diable de résistants ! Fini les sucettes à la framboise ! Et les coqs au vin !

Le patron conclut. Serein. Large sourire. Presque que des larmes de rires planquées sous les yeux.

« Je vais vous faire une proposition. Intéressante ! Je sais que ça vous plaira. Je vous ai entendu. Mes enfants... »

Bougre d'ânes, qu'il aurait pu ajouter. Hâte d'entendre sa réponse tiens. Qu'ils les piétinent du talon oui. Qu'ils les secouent un peu ! En guerre qu'ils disent.

Tout juste deux semaines après moi, un autre nouveau arrive. Hé, hé. Me demande bien comment il s'y prendra. Me demande si ce sera un adversaire ou s'il combattra à mes côtés. Petit jeune. Gentillet. Trop. Malléable. Un esprit à modeler. Dit bonjour à tout le monde et sourit sur commande. Mine enfantine. Presque encore du lait qui lui coule du nez. Une proie facile. Un moucheron pris dans la toile de la connerie perpétuelle et de l'éternel recommencement de l'inhumanisation. Presque de mon devoir de le prendre sous mon aile à vrai dire. Au risque de me faire accuser de non-assistance à personne en danger au tribunal des artistes braves et des fous courageux. Une mission pour ainsi dire. Le protéger du rire sardonique et velu des historiens et des magouilleurs en trompe l'oeil. Tout lui expliquer de la vie. Du con des femmes sensuelles aux princes qui s'enrichissent pendant leur sieste. Former un soldat. Un homme libre. Un

affranchi.

Coup de bol, on me demande de le former sur le poste. Personne ne voulant de cette tâche. Ingrate soi-disant. Car finalement trop humaine. Le partage de savoir, si misérable qu'il soit, implique une certaine fraternité avec l'autre. Un don de soi quasiment. Faire preuve d'un peu de dignité. Non. Préfèrent continuer à secouer des flacons de pisse, l'oeil évidé de toute substance humaine, plutôt que de passer du temps avec un autre individu, au risque de devoir lui parler. Voire pire, lui sourire.

Une semaine pour créer un homme. Un esprit libre. Un philosophe de l'avenir quasiment. Tâche rude. Mais j'y mettrai toute ma hargne. Toute ma colère. Lâcherai dix mille chevaux en guerre pour que le char de la liberté grogne de son plus vif instinct. Une semaine. Quatre jours même pour tout dire. À protéger également des futures tentatives de rapatriement. Du lavage de cerveau. De l'enrôlement à la secte toujours plus longue et mesquine des employés vertueux.

Je décide d'aller directement à l'essentiel. Sans passer par des métaphores indéchiffrables ou labyrinthes mentaux qui ont fait tant de mal à toutes sortes de philosophies, séculaire ou cosmique, et dont le sens file à la dérobade. Comme planqué dans l'iris de l'oeil d'un dragon.

Sa blouse sur le dos. Lunettes sur le nez. Air naïf et sourire gamin. Mère sûrement encore bien désirable vu l'âge du marmot. Sorti à l'époque d'un vagin bien frais. Dont la cyprine peut faire office d'eau de jouvence. Lui en parlerait un jour.

Alors qu'il commence à s'installer, j'attaque sur le vif.

Non, non, mon petit. Oublie toutes ces horreurs. Rien de bon pour toi ici. Garde toujours ta blouse sur le dos. Pour le jeu. Rien d'autre. Pour te camoufler. Et écoute mes conseils. Ceux d'un homme avisé, d'une lumière dans la nuit pour ainsi dire, d'un poète de l'avenir. D'un homme de la vie somme toute. Rien que manigances d'historiens dans cet endroit. Tout est fait pour annihiler tes plus belles humeurs. Ta force pure. Ta folie instinctive. Ta volonté radieuse. Ta légèreté créatrice. Crois-moi. Aussi vrai que le sexe d'une vierge est le premier mal sorti de la boîte de Pandore, toute cette comédie n'est là que pour te transformer, te réduire, t'abaisser, te rabaisser même, te contraindre par la force mentale, t'avilir avec le plus d'oppression possible. T'encourager à devenir l'employé du mois. Le couillon de la vie-métier. Esquintant dos, larmes, libido et spiritualité dans l'unique but fallacieux d'engraisser la bourse du patron. Le tout pour un sourire, une tape dans le dos et quelques petits fessiers à reluquer de temps en temps. Rien d'autre. Ni réelle gratitude, ni sentiment de dépassement de soi, ni même un supplément de quelques billets à la fin du mois. Rien que railleries et massacre de la vie intérieure.

D'ailleurs. Pour prendre un exemple plus concret. Les exemples étant toujours plus parlants qu'un verbiage précieux. Qu'est-ce que la description d'une femme superbe face à la réelle érection produite à la vue de sa poitrine ? Face à la chaleur de sa peau à

portée de main ? Face à l'odeur de son sexe en train de pétarader dans le cerveau ? Donc pour prendre un exemple, le plus concret, observe-toi mon petit, oui toi, regarde-toi, oublie la formation et les flacons de pisse, plonge dans ton abîme le plus profond, le plus sournois et vicieux, celui éloigné de tout jugement. Regarde-la dans les yeux. Et vois ! Ils ont déjà commencé sur toi. Sur toi oui. Tout à fait. Je l'ai vu tout de suite. Plus de force ni de niaque dans ce garçon. N'est-ce pas une tristesse ? À son âge ? Si jeune et quasi mort pour ainsi dire. De la poussière dans le cœur. L'haleine de la mort lui sortant du nez. Visible à des kilomètres. Les passants ne voyant que ça. Les femmes n'en parlons pas. Le tableau tragique de la jeunesse sacrifiée, mais souriante car vivant en permanence dans l'illusion de la douceur et de la liberté. Un paquet de friandises sur la table de chevet toujours à portée de main et des rêves délicats plein la tête. Mais au final, ramenant tout de même ici sa carcasse toujours un peu plus sèche chaque nouvelle semaine. Mais ne t'en fais pas. Tu as une chance inouïe. Un miracle pour ainsi dire. Un miraculé. M'avoir sur ta route. Le redresseur des instincts les plus usés. L'éducateur de l'humanité. Fils de l'aigle et frère de Jésus Christ. Frère maléfique, car souhaitant le corps plutôt que l'esprit, la vie terrestre plutôt que l'au-delà, la légèreté de la conscience plutôt que le remords. Le réel sauveur de l'homme. Unifiant toutes les philosophies et permettant à la condition humaine de s'exprimer enfin dans ce qu'elle a de plus étincelant, de plus beau, de plus sincère. En lui offrant comme terrain de jeu, ce qui fait en réalité tout le miel de la vie : le présent. C'est donc en ami, en frère pour

ainsi dire que je t'enseignerai tout mon savoir. Poison mortel pour n'importe quel esprit englué dans les principes. Fléau pour l'Humanité, car finalement élaboré non pas pour l'Humanité, mais pour les esprits courageux. Extravagants. Supérieurs. Et oui, l'Humanité n'est qu'un leurre. Rien d'autre ! Absolument rien ! *Car en vérité, je te le dis*, l'Humanité n'existe que pour servir ceux qui la dépassent !

J'en lève le poing au ciel. Des larmes de rage dans les yeux. Sincèrement ému par le courage de ce discours. La rudesse qu'il faut pour croire et propager de telles paroles. Paroles hautement performatives, car vous excluant ainsi directement de l'humanité elle-même. Sans espoir de retour, de pitié, ou de tendresse de sa gent féminine. Juste solitude, désœuvrement et sentiment de vivre éternellement dans un désert de désolation. Personne ne pouvant plus vous atteindre ou vous ramener. À ne pas mettre en toutes les mains donc. Seulement dans celles des braves ou des fous, des assassins par conviction ou des voluptueux. Ne pouvant donc être compris par personne à cette époque.

Je décide de le laisser tranquille pour le midi. Que la folie se répande. Que la parole fasse son effet et gangrène son hôte jusque dans les recoins les plus cachés. Recoins ne contenant finalement que peur et apitoiement du Moi. Endroits véritablement propices à la guerre donc.

Au retour, il me raconte qu'on lui aurait dit que ceci et cela, ne pas faire attention à moi, hurluberlu, se

prend pour une sorte de génie fou, de se concentrer sur le travail et de ne pas se laisser distraire par les discours fantaisistes de celui qui se nomme *Fils de l'Homme*.

Je m'en arrache les cheveux pour ainsi dire. D'une haine totale envers ces immuables détritiques du genre humain qui lâchement abandonnent joie et dépassement de soi. Pouilleux transi en pyjama gesticulant dans l'aquarium des invertébrés mollusques. Morpions d'historien !

Dans une colère destructrice, m'arrachant les dents quasiment, je lui livre ce qui restera, sans nul doute, dans les annales du *Discours de la volonté et du courage*.

Ne te laisse surtout pas avoir par leur poison. Rien que de la défaite dans les mots. N'ayant jamais affronté une seule guerre personnelle. Confondant acceptation du destin avec résignation. Ne souhaitant que paix et confort au prix de leur propre vie. Que ce soit leur vie charnelle ou spirituelle. Se livrant finalement pieds et mains cousues pour un canapé et des biscuits. Ne rêvant que de vie facile, de bien-être, de richesse, de friandises. Lit douillet, caresse sans passion, vacances à la mer, pieds en éventail. Une recherche de plaisir écœurante de suffisance et de honte pour tous les hommes qui ont un jour eu l'audace de dégainer leur courage pour faire briller ce qui représente la plus digne constellation de la condition humaine. Galvaudant donc finalement leur propre vie, avec le sourire et un contrat de travail en poche. Acceptant la situation, la désirant même, car n'ayant plus aucune

vitalité propre. N'ayant finalement plus que la force de se laisser porter et de désirer toujours plus de confiseries. Raillant ceux qui désirent autre chose. Ceux qui renoncent à ce qu'ils nomment *bonheur*. Ne comprenant pas que le bonheur est multiple, personnel même, et qu'il n'est finalement pas un aboutissement, mais une lutte quotidienne. Le bonheur n'est justement que la lutte que l'on mène au quotidien pour suivre ses propres aspirations, son propre courant. Ainsi il ne peut jamais être atteint, car finalement n'existant que dans le mouvement, dans l'action. Dans le combat. Dans la confrontation de soi face à ce qui peut nous faire obstacle. Le bonheur n'est donc que guerre. Que chemin de croix. Au diable le confort. Sinon dans un moment de paix, de veille stratégique, de planification d'une nouvelle guère. Mais le confort ne pourra jamais être un bonheur en soi, il n'en est que l'antagonisme le plus abouti.

Ainsi, je te le dis, le signe le plus flagrant de toute soumission est le style envolé. L'absence de style. Le style terne. Le style commun. L'homme n'est rien d'autre qu'un animal qui se soumet. Un animal corrompu donc. Un animal sans caractère. Sans griffe. Perdant son empreinte. Et s'accommodant. Voilà tout. Ils s'accommodent. Et s'accommodant, finissent par aimer leur situation. Le goût de la résignation étant plus facile à digérer que la recherche de la force perdue. Des millions d'humains neutres. Sans fantaisie. Sans réelle motivation. Sans être prêts à mourir pour leurs propres aspirations. Qui ne cesseront de dénigrer toute pensée qui se veut supérieure, oubliant que toutes les pensées ne se valent

pas. Qui n'auront plus de réels critères de valeurs, sinon celle qu'on leur dictera. Qui n'auront au final d'autre but que de te faire culpabiliser de vouloir plus, de vouloir autre chose. Te persécutant à l'infini, essayant de te contraindre à aimer la résignation, jusqu'à ce que ce toi-même tu te soumettes et aimes ça. Leur plus grand art. Te faire culpabiliser de tes choix. Tout cela dans le seul but de justifier leur propre inaction. Leur propre laxisme. Leur paresse de vivre. Leur peur de vivre même. *Car en vérité je te le dis*, ils ne sont plus dominés que par une seule chose, la peur. Et oui, mon fils, retiens bien ceci : risquer de nouvelles expériences, arpenter des nouveaux chemins, tenter des nouvelles choses les effraie ! Les tétanise même ! La vie n'est plus rien d'autre pour eux qu'un théâtre d'épouvante ! Et oui ! Rien d'autre !

Des scorpions de feu m'en sortent des oreilles quasiment. Du magma dans les veines et dans les yeux pour ainsi dire. Je pourrais continuer comme ça des heures. Esquintant encore un peu plus leur insignifiance. Écrasant du talon leur toute petite vie dans une méchanceté totale. Le regard plein de sang. Argumentant de plus belle. Détruisant avec un plaisir pervers toutes leurs illusions. Les torturant dans mon enfer de grandeur et d'âme exceptionnelle. Imaginant l'air de mon atmosphère leur ravager les poumons. L'absolu purifiant le vulgaire. Allant au plus profond des idées et exposant ces dernières avec une tournure qui ne laisse place à aucune contre-attaque. Des phrases assassines se suffisant à elles-mêmes.

Je décide de le laisser cogiter tout ça un moment.

Rude épreuve je me dis. Avaler toute cette substance. Ce nectar de folie. De quoi vous transformer un homme. Lui tapote l'épaule. Ça ira petit. Ça ira. On reprend demain. En attendant, n'en branle pas une, tâte du cul dès que possible, et enivre-toi de la poésie immanente du jour qui fout le camp.

Je le retrouve le lendemain. Sûrement déjà changé le bonhomme. Sans aucun doute. Quasi héroïque pour ainsi dire. Pas loin de quitter l'humanité pour de bon. Voyage solaire et dérive cosmique pour l'éternité. Une force retrouvée dans le regard. Presque plus aucune peur. Sûrement prêt pour la suite. Pour être guidé encore plus. Belle perspective. L'éduquer toujours plus. L'amener dans les cimes les plus élevées. Les plus inaccessibles. Loin des historiens. Dans le pays des amoureux transis de la vie et des crapules qui ont encore des larmes.

Alors mon petit ? Hein ? Ça a dû cogiter cette nuit. Une guerre permanente dans ton esprit maintenant j'imagine. Un réveil de brave. En guerre dès le matin ! Fini la vie oisive et facile. Fini l'hédonisme malsain. La suffisance. L'irresponsabilité de ne pas percuter l'existence. Une corne dans chaque main. Un dompteur pour ainsi dire ! Prêt à affronter d'autres vérités. D'autres ténèbres aussi. Les désillusions finalement nous plongeant dans des territoires inconnus. Des territoires à reconquérir. En voilà un combat. Affronter l'inconnu. Que cet inconnu soit existentiel ou moral. Un empereur au royaume des idées. Combattre les anciennes valeurs et les vaincre. Imposer les siennes. Qui ne conviendront à personne d'autre que soi-même.

Voilà une entreprise raisonnable. Être le pionnier de sa destinée. Agir dans l'unique but de ne vouloir rien d'autre que la Terre promise. Celle où nos choix nous ont menés. Peu importe qu'il s'agisse d'enfer ou de damnation. Aimer les conséquences de ces actes, car résultant d'une entreprise singulière, d'une vie authentique. Jouir de la solitude qui gît dans l'atmosphère d'une vie non subie, mais d'une vie voulue de toute sa hargne. D'une sincérité revendiquée. Une vie faite de réels choix ! Non d'un tralala de conformisme et de vacances à la mer. Non d'une terreur quotidienne et d'un laisser-aller vidant la vie intérieure de toute substance. D'un rabougrissement perpétuel n'entraînant que pourrissement de tout éclat et de toute démesure. D'un déracinement de toute substance vitale de sa propre chair. Regarde-les, ces assassins de la beauté. Salissant même le sale. Le sale n'est d'ailleurs rien d'autre qu'une beauté camouflée. Oui mon petit. La beauté n'est pas que plage ensoleillée ou bouquets de coquelicots. Elle n'est ni romance platonique ou promesses éternelles. Et pas non plus sourire au clair de lune ou mots doux au creux de l'oreille. N'en déplaise aux imposteurs ! La beauté n'est rien d'autre que sincérité. Qu'honnêteté. Qu'innocence pour ainsi dire ! Non pas la naïveté encore une fois, mais la fraîcheur des tripes ! Voilà l'innocence. La manière dont l'homme se laisse guider par l'intérieur de sa chair. Avec le plus de sincérité. Sans préjugés ni attention à toute forme de jugement. Peu importe la nature de ses entrailles. Elles peuvent avoir l'air de quelque chose d'agréable ou de flatteur pour l'oreille, ou être la pire perversité, le monstre en soi. Beau car

innocent dans sa laideur. Voilà la véritable beauté. Celle qui peut surgir aussi de l'innocence de la laideur. Oui mon petit. En voilà un Graal à dénicher. L'innocence ! *Car en vérité, je te le dis* : l'innocence sauvera le monde. Retiens bien cela !

J'imagine que c'est assez pour aujourd'hui. Quelle tempête d'idées encore une fois. Est-ce seulement possible pour un esprit novice que de digérer tout cela comme il se doit ? D'assimiler toute cette lave de déraison. Diable.

En revenant au Laboratoire quelques jours plus tard, je suis plein d'excitation. D'une joie impatiente. Hâte de voir les résultats de mon éducation. De ma tutelle même. Voir ce qu'a pu donner mon enseignement. Presque à un fils pour ainsi dire. Un ami ! J'imagine déjà le carnage le plus total. Il a dû passer toute la journée de la veille à s'envoyer toutes les collègues, saligaud, dans des coins, et à ébranler toute l'organisation. Changeant les étiquettes de tous les flacons. Vidant les flacons d'urine dans l'évier, les poches des blouses ou sur le tiroir des responsables. Insultant tout manque de grandeur. Poussant au vice tous les autres salariés. N'ayant d'égards que pour la recherche des plus grands rêves possible, des ambitions les plus inatteignables. Les étoiles les plus lointaines en réalité. Ne se souciant absolument pas du moindre compte à rendre. Ayant décheté toute conscience professionnelle. Qui n'est en réalité qu'une séquestration de la folie, et donc du caractère ! Devenu un frère à vrai dire. Un homme. Qui guerroyera à mes

côtés. Qui me poussera lui aussi à ne jamais abdiquer. À relever la tête tant que possible. À continuer la guerre même les deux genoux à terre. Qui m'élèvera finalement quand j'en aurai besoin. Voilà la raison finalement d'être un soleil. Faire rayonner les autres afin qu'ils puissent nous fournir en retour de cette même lumière le moment venu. Voilà la réelle entraide. Une entraide solaire. Lumineuse. Dans le but de tous briller. Même si cela doit passer par le mépris. Voilà pourquoi le mépris peut être un coup de main également. Poussant l'autre à se sortir de sa lâcheté. À vouloir mieux. Plus grand. Un mépris naissant d'un amour des hauteurs. En voilà un mépris lumineux tiens. Un mépris plein d'amour.

J'ouvre la porte. Un sourire mauvais. Me préparant à assister à un chaos spectaculaire. M'en délectant d'avance. La langue pendue. Piaffant pour ainsi dire. Impatient de tout voir à feu et à sang.

Rien. Diable. Que s'est-il passé ? Tout est en ordre. Rien n'a bougé. Tout le monde en train de travailler toujours aussi *courageusement*. Mon élève sur une paillasse. Travaillent sagement. Sifflotant presque. Heureux même. Sourire niais. Regard enfantin. Du lait lui coulant toujours par le nez.

Je l'attrape par le col. Les yeux rouges. De la haine jusque dans les pupilles. Le violente pour ainsi dire. Chien d'historien ! Foutre de chien d'historien ! Ongle de chien d'historien ! Et les hautes cimes ? Et les étoiles ? Et la victoire du courage ? Et percuter l'univers ? Foutre de rien ! Me faire ça ! À moi ! Ton père pour ainsi dire ! Qui t'as tout appris ! Froussard ! Ouvrier ! Salissant tout !

Il me regarde avec peur et incompréhension. Ne m'adresse pas un mot. Regarde les autres. Hausse les épaules.

Les autres. Bien sûr. C'est *eux*. Ils ont dû bousiller tout mon travail hier. En une journée. Leur poison est concentré. Violent. Efficace. Ils ont dû passer la journée à le persécuter. À le faire culpabiliser. Et voilà le résultat. Une puce de chien d'historien. Un pou. Rentré dans le rang lui aussi. Un ennemi maintenant. En guerre contre moi également. Un traître presque. De leur faute.

Je les montre du doigt. Dans une colère terrible. Pleurant de rage quasiment. Les insultants des pires noms ! Hurlant à la vengeance. Les méprisant d'un mépris sans une once d'amour ! Juste de haine. Devant la destruction de mon œuvre. De mon travail de sculpteur de l'homme. Je tape du pied par terre et vide sans aucun scrupule deux ou trois échantillons directement dans l'évier. En soutenant bien fort leur regard. Puis vais m'enfermer dans les toilettes, débordant d'une déception terrible.

J'essuie mes yeux, me demandant si toute lutte est finalement inutile. Pestant contre le monde entier. Contre les banquiers. Contre les femmes fidèles. Contre les patrons. Contre les salariés. Contre les historiens. Contre les étoiles mortes. Contre la paresse. Contre les flacons de pisse même !

Je m'installe sur les toilettes, souhaitant y rester toute la journée. Toute la semaine même. N'ayant rien d'autre à faire. Travailler ? Et puis quoi ? Gratter les carrelages avec mes ongles aussi ? Astiquer les souliers des chefs ?

Tâtant mes poches, j'y trouve un livre. Parfait. En voilà une riche idée. Se poser dans les toilettes, un bon livre en main, un de ceux qui sont tout sauf de la *littérature*, qui sont du brasier dans les mains, du feu follet, de la puissance cognitive, et lire toute la journée. Évitant donc les tâches ingrates tout en se forgeant une dignité et une réflexion digne des plus grands hommes. Préparer le terrain somme tout. Travailler ! Voilà le travail. Œuvrer pour sa propre vocation. Non subir. Créer. Non obéir. Créer. Non même désobéir. Créer. Personne ne viendra me chercher ici. L'endroit n'est pas si désagréable en soi. D'autant plus si je ne suis plus que le seul à venir m'y exiler. Ma maison pour ainsi dire. Mon refuge. Communiquant directement avec le centre de la terre par un réseau de canalisations fait uniquement pour ça. Communiant donc avec le monde par le trou d'évacuation. En harmonie avec l'univers presque. Tout ça en compagnie des plus grands. Des penseurs. Des scribouillards courageux. Des hommes s'étant fait génie. Des architectes de l'esprit. Cultivant donc ma vie intérieure là où d'autres s'y vident. N'ayant pas peur de me forger dans ce lieu. Lieu parfait s'il en est pour lutter contre toute forme de constipation. Constipation intellectuelle notamment. Y accouchant donc de l'esprit. Aiguissant ma plume. Affûtant mes pensées les plus destructrices. Sculptant les armes du génie. De l'homme supérieur à l'homme. Du presque dieu. Tout ça sur une cuvette. Le mérite n'en sera qu'encore plus grand. Quel mérite d'être génial dans une villa au bord de la mer, une blonde amoureuse de chaque côté suçotant le lobe de l'oreille en chuchotant des mots doux, pieds en éventail, et

vision paradisiaque dans chacun des orbites oculaires. Tout le monde peut être un génie dans ces conditions. Mais ici. Dans le malsain. Dans l'antithèse de la joie. Sur son lieu de travail. Terré dans les toilettes. Venant d'essuyer des larmes de colère. Ignoré de tous. N'ayant pas fait l'amour à une femme qu'il désire vraiment depuis plusieurs années. Isolé, voire même exilé du reste de l'humanité. Pire qu'un rat. Reniflant l'odeur de la merde du type qui l'a précédé. Et pourtant, ne lâchant pas un centimètre. N'en déformant pas. Ayant une confiance absolue en lui-même, car œuvrant pour lui-même avec le plus d'abnégation possible. Voilà le trait du génie. Du grand homme. Sacrifiant tout confort. Tout désir de confort. Toute envie. Par vocation. Ne songeant même pas à la réussite. N'y croyant guère en vérité. La réussite n'étant que bonus. Que cerise sur le gâteau. Ne pensant qu'à la guerre. Qu'au combat à mener. Ayant le feu sacré. Du recul. Parfois même un peu de poésie. Ne lui manque qu'un peu de travail et de temps. Pourrait presque même y arriver avec un peu de chance. N'ayant aucune crainte de se calfeutrer au milieu d'étrons flottants. De s'y dissimuler sans une once de honte, de dégoût, repoussant la misère même, et les larmes et les cris de singes et les huées. Tout cela dans le seul but de créer. De n'être qu'acte créatif. Aussi bien dans sa vie que dans son œuvre. Méprisant par là même tout désir de reconnaissance, toute estime de soi, car sacrifiant son ego au service de l'œuvre. Porté uniquement par le désir d'amener l'humain et la condition humaine dans sa quête d'absolu le plus haut possible. Là où ne brillent plus que les astres réellement lumineux, là où

les lueurs factices n'ont plus d'éclat, là où le souffle froid de la solitude balaie toute tentative hésitante, tout ersatz de création, toutes simagrées de création motivées uniquement par le désir de gloire, de paillettes et de cuisses légères. Ayant donc une foi totale en soi-même et en la volonté de mener à bien sa quête. Faute de quoi il serait comme les autres, se complaisant dans une vie mièvre et facile, s'incluant dans l'humanité qui lui offrirait tout ce qu'elle lui refuse aujourd'hui. À savoir joie facile et cons frétilants, miel dans la bouche et sourires délicieux. N'ayant finalement aucune crainte de plonger ses mains dans la merde, la sienne et celle des autres, dans l'espoir d'en sortir un astre joyeux. Un soleil !

Deux mois passent. Un constat accablant. Pire que de la colère. De la résignation quasiment. Le courage lui-même assassiné par la routine. Souhaitant m'arracher les yeux chaque matin, mais continuant finalement à reproduire le schéma idiot et identique de la veille. La routine s'étant pointée rapidement. La routine m'ayant joué le même tour qu'à tous les autres. La routine n'étant rien d'autre qu'un instrument de torture. Lent et pernicieux. Un poison. Un virus.

Le réveil sonne. Bruit pénible. Comme un historien qui geint. Même femme mollassonne qui traîne dans le lit depuis des années. Aucune envie de voir ce spectacle effroyable d'absence de nouveauté. De seins toujours les mêmes ou pendouillant un peu plus chaque jour. Les fesses, pareil. Goûter au même sexe quotidiennement jusqu'à s'en dégoûter. Jusqu'à

quasiment avoir la nausée rien que d'imaginer ce goût, rien que par le souvenir de ce goût. À s'en écœurer. Anéantissant même toute velléité de voir ailleurs. Car n'ayant finalement même plus goût au plaisir de la chair. L'extinction progressive de toute sensation, voilà l'Enfer. La putréfaction du corps par l'anéantissement des sens. L'impossibilité de donner à son corps ce qu'il désire. Le corps, d'ailleurs, ne désirant plus rien. L'esprit essaye encore. Par sursaut. Par inertie. Essayant tant bien que mal de réanimer le cadavre qui lui sert de support. Insufflant des pensées salaces et des envies de poitrines inconnues et de cul salvateur. Mais constate avec dépit que ce spectre de chair morte ne dispose plus d'aucune force propre. À abattre ! À torturer un coup histoire de lui réinjecter un peu de sang dans les yeux. De lui rappeler ce qu'est une sensation. Quitte à le faire souffrir. Souffrir c'est, malgré tout, encore vivre !

Je me lève, dans une absence d'envie esquissant un véritable désastre humain. Remettant le même slip que la veille et que l'avant la veille. Sa tache de merde toujours bien ancrée. Anéantissant d'emblée toute tentative de beauté. Comme la preuve d'une vie gâchée. M'en tirant presque quelques larmes. Presque, car n'étant pour ainsi dire quasiment plus capable de la moindre larme. Me vautrant dans un fatalisme poisseux. Dans un abandon de tout désir. N'ayant quasiment pas écrit une seule ligne depuis plusieurs semaines. Me demandant d'ailleurs comment écrire quelque chose de valable sans plus aucun bouillonnement dans les veines. Plus aucune violence dans les mains. Plus aucune poésie dans les yeux. Ni

même de joie et encore moins de folie. Croque ensuite tristement dans la même tartine depuis des dizaines jours. La trempant dans le même lait froid et affreux. On devrait m'abattre pour tant de lâcheté. Me mépriser tout haut. M'insulter à chaque coin de rue. Me lancer des pommes pourries et laisser les pauvres me pendre sous des cris hystériques.

Je pars, il fait encore quasiment nuit. Je me maudis comme tous les jours. Me maudissant des pires horreurs. Ayant en réalité envie de m'asseoir sur le bord de la route et de crever là. Sans aucune considération ni aucun mérite. Me sentant inférieur à un ver. Pire qu'un pou. Pire qu'un historien ! Me rabaissant encore et encore. Ratinant mon ego sur le goudron poisseux. Évitant la lumière des étoiles, car ne la méritant pas. Me flagellant avec des plumes de corbeaux. Implorant toutes les entités supérieures d'en finir là avec moi, car n'ayant pas le courage de penser sincèrement à mon propre suicide. Suicide qui serait à vrai dire la meilleure solution à offrir à mon destin, car ne disposant pas du courage et du talent suffisant pour mener à bien mes ambitions. Se jeter sous un train ? La pensée m'est même douloureuse. Signe qu'il reste peut-être un microfirmité de volonté caché dans un coin de ma déchéance. Ou suis-je en réalité lâche au point de ne même pas pouvoir envisager ce qui serait finalement un coup d'éclat. L'ultime possibilité d'un courage.

J'arrive sur le quai de la gare. Ils sont tous là. Toujours les mêmes. Toujours les mêmes airs. Résignés. Le tableau de l'horreur. Des jours écorchés, et des instincts éventrés. Le saccage de l'humain dans

sa plus grande trahison envers la vie. Et j'imagine que c'est comme ça dans chaque gare, de chaque ville, dans tous les pays du monde. *Joie et volupté*. Mais ils sont peut-être heureux. Ça n'en serait peut-être que pire. Ça n'en serait finalement que plus terrible de les savoir heureux. De les savoir heureux. Subissant leur sort. Encore et toujours. Alors qu'ils ont entre leurs mains une arme pourtant tranchante. Le choix. Quelle horreur.

Et moi me trouvant au milieu d'eux. Faisant tache pour ainsi dire. Avec des lectures diaboliques. Des idées immondes. Des pensées extrêmes ! Le souffle de la révolte assis sur un siège usé dans un train au milieu de nulle part. Des hommes par millions allant travailler eux aussi.

Préfèrerais encore me crever les yeux plutôt que de continuer à voir cette comédie se jouer sous mon nez. N'en ai même pas le courage. Envie de hurler. De les insulter. Déchirer le monde et balancer la vérité de la manière la plus méprisante. Déjà fait mille fois, sans effet. Tous immunisés contre la parole saine et sainte, contre la vérité vraie, contre la révélation du sexe du créateur sortant de mes mots. Je devrais peut-être me mettre à prier. Au point où j'en suis. Un ange avec un cul et une féminité assumée descendrait peut-être du ciel pour m'offrir quinze minutes du plaisir le plus salutaire histoire de me remettre en selle et de donner un coup de fouet à ma vie. M'occuperai d'elle bien comme il faut avec toute la tendresse et l'innocence dont ferait preuve un christ moderne.

Plus beaucoup d'issues en réalité. Attendre que quelque chose se passe. Parler aux étoiles et aux

oiseaux. Embrasser les cailloux et se dire que tout est fichu, pour les siècles des siècles.

J'arrive au Laboratoire, je ne sais comment, porté par un mystère ignoble ou un Dieu moqueur. Aucune envie de travailler aujourd'hui. Si tant est que j'aie eu un jour envie. Mais là, nient. La fin de tout. La fin de la fin et l'agneau descendant sur terre pour annoncer l'apocalypse.

La Machine me regarde. Et c'est toujours le coup de grâce. N'ayant aucune pitié. Ni pour moi, ni pour la vie elle-même. L'annonce assassine « Encore huit heures à s'esquinter aujourd'hui. N'oubliez pas de sourire et de remercier à chaque instant Monsieur le patron pour sa grande mansuétude. Alléluia ! Et dépêchez-vous d'aller vous mettre en tenue histoire de ne pas gâcher une seconde de plus. Bougre d'âne !

Cordialement, la machine.

Qui, entre nous, a encore la vie la plus agréable. »

Sept heures trente. Soleil à peine levé. Fatigue éprouvante de la veille. D'avoir essayé de rameuter ce qui remue tant et tant dans le ventre pour en faire de l'art. D'avoir essayé de résister. Un peu. En vain. Sachant qu'il n'y a pas d'échappatoire. Qu'il faut y retourner. Et voilà que la Machine, mécanique, mathématique, binaire, annonce sa vérité dans une crudité extrême. Encore huit heures à s'esquinter. L'idée en est insupportable. Passer tout ce temps à s'user. Ne même pas se demander combien cela fait en minute, au risque de disjoncter sur le champ. Cerveille cramée, prête à être dégustée. À point pour les croque-morts qui s'en feront un joyeux festin. La prise de

conscience est violente. Et triste aussi. Tout ce qu'il serait possible de faire pendant ce temps... Les joies, les folies, les désirs, les déceptions. Écrire un poème éternel. Dévorer l'humanité. Baiser la plus belle fille de la ville. Peindre l'implacabilité de la mort. Avaler le meilleur steak du monde, une viande tendre et gouteuse, fondante. Ou juste vivre, allongé quelque part, seul, sentant l'existence, son pouls, ses veines, son identité réelle, sa propre volonté prête à mordre. Tout ce champ des possibles. Mais rien de tout ça. Juste la Machine, perverse pour ainsi dire. Le temps perdu, volé, sans trop de choix. Supporter chaque seconde qui fout le camp. Comme creuser sa propre tombe, lentement, avec un sourire forcé, pendant que la Mort tourne autour en jouant de l'harmonica.

Attendre que toutes ces heures s'écoulent est insupportable. Une heure ce serait acceptable. Il serait encore possible de faire semblant. De passer le temps vite fait bien fait. Sans se faire de mal. La volonté restant intacte. Mais toute une journée... Quelle abomination ! Une journée assassinée. Une balle entre les deux yeux. Emportant tout ce qu'elle aurait pu offrir. Des moments de joie, de souffrance, de violence, des guerres, du plaisir, de la haine, sa force belle, ses doutes, la possibilité d'une inconnue, sa folie. Sa poésie.

Toutes ces actions inutiles, toute la journée. Le pointage, la vérification des balances, le compte rendu de la veille, les échantillons à aller chercher au frigo, les analyses à sortir du four bouillant, quitte à se brûler et laisser un bout de peau s'envoler au paradis, ou en enfer, inspecter les résultats, minutieusement, sans se

tromper, vérifier les délais, etc., etc. tous les jours, tous les matins, tout le temps, toute la journée. Sans arrêt.

J'essaye malgré tout d'en faire le moins possible. De me préserver. Mais sur une durée aussi longue, c'est impossible. Il faut forcément trouver une occupation pour que le temps n'ait pas l'air de stagner. Moqueur pour ainsi dire. Essayer de sortir le plus vite possible. De ne pas avoir l'impression de s'être fossilisé. Me répétant dès que possible qu'il y a une autre vie ailleurs. Qu'il y a un combat à mener. Une œuvre à écrire. Sa propre vie à dessiner. Quelque part, mais pas ici. Qu'il y a des jours chantant ailleurs, qu'il y a autre chose à faire que de secouer des flacons d'urine. Que de voir sa dignité se faire violer. Se faire humilié. Le regard implorant qu'on l'abatte.

Il est pas loin de seize heures et je pousse une poubelle pleine d'eau. Diable ! N'y a-t-il pas autre chose à faire à cette heure-ci que de pousser une poubelle ? Des singeries oui. Du cirque ! Qu'est-ce qu'un homme peut écrire de bon en rentrant chez lui, quand la dernière chose qu'il a faite c'est de pousser une poubelle pleine d'eau. Alors même que le soleil est en train d'inonder toute la pièce et qu'il reste encore plus d'une heure à user son dos. Toute estime de soi est dégradée, souillée. Pas étonnant que ces ânes n'aient plus de force.

En entrant dans une pièce on me désigne tout un tas d'échantillons. J'y vois des litres de larmes. De la détresse. Du dégoût. Toutes ces pourritures ! Et variées avec ça ! Des eaux pestilentielles, puant l'œuf putride,

la noirceur d'une eau en décomposition, de la graisse souillée et immonde, du jus de bennes, des eaux poisseuses et rouges venant des abattoirs, le souvenir des vaches hurlant qu'on les achève, des excréments, de la pisse concentrée, de la flotte gangrenée remplie de bestioles, d'insectes, de vers, nuisibles, de vie malsaine, rance, contaminée.

J'attrape le premier. Dans un geste dénué de toute volonté. De toute envie. Mécanique. Un geste qui signifierait en fait tout son contraire. Tout sauf ça ! Me voilà moi aussi embrigadé. Prisonnier de mes actes. Corrompu. J'ouvre. Le secoue. Et tout me gicle dessus. Le liquide déborde. Salissant mon pantalon. Transperçant mes gants. L'odeur sur la chair. Indélébile. Comme une cicatrice. La fierté souillée. En lambeaux. Ravagée.

Et les autres qui me regardent avec un sourire. Faisant la même chose, mais trouvant tout cela intéressant. Épanouissant même. Venant ici par choix !

Je regarde toute cette saleté qui me coule sur les mains et les vêtements. Des asticots quasiment rampant sur mes jambes et se marrant de me voir si misérable. Presque prêt à m'humilier. Cette odeur infecte. Me collant à la peau pour ainsi dire. N'exprimant que le dégoût. Que la vie ratée.

J'aimerais pleurer. Mais je n'ai même plus, à vrai dire, la force de pleurer. Je me sens asséché. Fatigué. Vide de tout. Vide de sourire. Vide de joie. Malade. Du cœur.

Puis une pensée étrangère me fouette l'esprit.

« Bon alors, le coco, faudra penser à nettoyer tout ça. Se remettre en route ! Envoyer les résultats. Des

gens attendent ! Au boulot oui ! »

Et cette pensée me terrasse. Littéralement. Ce genre de pensée dans mon propre esprit !

Et quoi ? Bougre de chien ! Dans un moment pareil. Voyant ta vie en finir. Agonisant pour ainsi dire. Témoin de ton propre abandon. Tu te permets de penser à des gens qui attendent ? À te remettre au boulot ? *Plus vite que ça même !* Pire qu'un âne oui ! Et pourquoi pas cirer les chaussures d'un ministre ? Ou porter sur ton dos des femmes qui se moqueraient de toi ?

J'en balance tout dans l'évier ! Asticots et moisissures. Crache dedans même. Pense à des incendies. À des hectolitres d'urine déversés sur la ville. À des meurtres par ingestion de poisons.

J'en suffoque même. Impossible de rester une minute de plus ici. Pris par une colère terrible contre tout cet endroit. Tous ces gens. Tout.

Je sors de là en courant. Défonçant les portes d'un coup d'épaule pour ainsi dire. Prêt à étrangler le premier qui se mettra sur mon passage. Tout en le regardant froidement dans les yeux.

Je dévale plusieurs centaines de mètres à l'extérieur sans m'arrêter. Souhaitant m'évader au bout du monde. Déguerpir d'ici le plus loin possible.

Puis je m'arrête. Essoufflé. Fatigué. Pose mes mains sur mes genoux. À bout de souffle. De la sueur et des larmes de rage coulent par terre. Et que faire ? Je tente de retrouver le calme. Un peu de sérénité. D'oxygène.

Il doit pourtant y avoir une issue possible. Si la folie n'existe pas, il ne reste plus qu'à la créer.

Je reprends un peu mes esprits et vois. Juste devant moi il y a une épicerie. Oh oui. Un peu de vin. Juste pour m'apaiser. M'aérer l'esprit. En voilà une idée. Rien de tel pour diluer la colère.

Quelques minutes plus tard, je suis sur un banc. Sous les étoiles. Un ciel encore clair. En train de siroter une bouteille de vin. Détendu. Mieux. L'impression de m'évader. Libre. Serein. Je me sens affranchi. Guerrier. Glorieux. Vainqueur.

Je profite de ce moment rare. Savoureux. Apaisant.

À bien y réfléchir, le pire, ce ne sont pas seulement ces heures gâchées, ou ces jours ou ces années qui s'envolent et crèvent juste devant soi. Assassinées. Terrorisées. Non, le pire c'est la sensation profonde de passer à côté de tout ce qui est essentiel. De laisser de côté le miel de la vie. C'est sentir et ressentir réellement en soi une terrible impuissance. Une amertume même. La ressentir parcourir chaque centimètre de ses veines. Dans chaque membre. Plein d'une insensibilité tragique. D'une froideur. D'une espèce d'inéluçabilité qui n'a que faire des larmes. De la souffrance. Et qui se répand ensuite dans le cœur. Comme la poigne d'un squelette de fer déversant son poison directement dans les sentiments. Voilà ce qui torture le plus l'esprit. Qui le viole et l'humilie. C'est voir sa vie entière servir de festin aux vermines.

Reste la lutte. Seulement la lutte. La guerre. La volonté pleine et parfaite de vivre. D'arracher la chair à la bête vivante. La griffer, la mordre. La sacrifier. Pour soi.

J'y retourne finalement. La Machine ne me rate pas.
« Une heure trente à se tourner les pouces ou parler

aux nuages. Devra rattraper le temps perdu. Qu'il ne songe même pas à jouer des tours. Et puis quoi ? Siroter du vin sous les étoiles pendant qu'on y est. Au boulot oui !

Cordialement, la Machine. »

Je rumine toute ma haine. Tout mon vin. Je vais chercher au plus profond de moi ma sève la plus corrosive, ma bave la plus écœurante. Et avec une violence qui restera dans les annales je balance un crachat terrible, visqueux même, acide et noir, en pleine face de la Machine. Avec un clin d'œil même. Et rentre chez moi.

En arrivant je suis encore tout tremblant d'excitation. Encore fort de mon geste héroïque pour ainsi. De ma victoire quasiment.

Je m'installe à mon bureau et commence à écrire un pamphlet fabuleux. Une déclaration de guerre même. Contre les machines. Des idées riches et méchantes. Guerrières. Pleines de vérités. De coups de marteaux à vrai dire. L'homme fier et seul affrontant perversité et mécanique des choses.

Le lendemain matin. Obligé de me lever une nouvelle fois pour le châtiment. Un purgatoire pour ainsi dire. Un plan ingénieux consisterait finalement à s'abreuver de nectar de vigne toute la journée. Faire passer le temps en chantant des liturgies dramatiques. Puis rentrer et déraciner le cancer du mal pour en extraire des phrases pleines de sens. Voilà donc le seul remède qui pourrait me sauver. Rien d'autre que du vin. Facile. Mais efficace. Créant des papillons multicolores sur les murs blancs des salles d'analyse. Injectant la quantité de folie nécessaire pour pimenter le quotidien. Faisant passer le temps diablement plus vite. Désresponsabilisant suffisamment l'esprit pour errer toute la journée en en ayant que faire du boulot. Chouette alchimie qui serait quasiment à breveter. Possible de remettre ça chaque jour. Aucun souci. La seule condition étant de bien gérer la quantité. De faire finalement quelques calculs savants histoire de s'arroser de juste ce qu'il faut pour appréhender la journée de travail. Que tout s'évapore avant le soir pour laisser un peu de temps et de force à l'ouvrage, à l'écriture. Rien d'autre. Parfait. Une trouvaille diabolique. Une arme pour ainsi dire. En voilà un plan. Que j'exécute dès aujourd'hui. Sirotant toute une bouteille le midi. Tranquillement au soleil. Imaginant des femmes danser dans le ciel et se toucher les seins. Puis j'y retourne. Flânant de-ci de-là. Sans embêter personne. Le temps ayant l'air de s'écouler à une vitesse folle. Quelle terrible trouvaille ! Je retourne à la machine à l'heure dite. Lui fais un clin d'œil. La tapote même. Et m'en vais. Une journée quasi parfaite.

En rentrant je décide d'errer un peu. Histoire de faciliter la descente. De ne pas m'afficher dans un état trop déplorable. D'éliminer un peu d'alcool dans le sang et dans les yeux. Prévenir plutôt que guérir. Ne pas trop se faire tirer les oreilles par la maîtresse de maison. Qui, enceinte jusqu'au bout de la langue, est d'une humeur pire que massacrate, disons apocalyptique. Les hormones excitant la bête et lui donnant plus de pouvoir et de sévérité qu'à l'accoutumée. Ne supportant aucune remarque et sortant les ongles à la moindre occasion. Capable de trancher une tête ou des couilles si cela s'avère justifier. Alors la rue, parfait. Avec tout ce que cela offre d'inconnu. De lions cachés derrière une ruelle. La possibilité de rencontrer quelques garces élégantes n'attendant que ma verge comme compagne.

Un peu ivre, je me laisse aller dans la ville. Porté par l'air doux d'un soir de Juin. Souhaitant me voir pousser des plumes et des ailes et aller traficoter je ne sais quoi dans la pureté du ciel. Lieu céleste par définition et donc intact de toute impureté. De toutes les abjections mentales qui nous maintiennent dans le cachot de nos ambitions ridicules et pâlichonnes.

J'essaye de trouver autre chose que le gris sinistre du bitume et des façades hideuses. Ces immeubles, toujours les mêmes, affichant une mine défaite et une propension à se laisser aller jusqu'à la mort en oubliant qu'il y a, là, dans nos vies terrestres et charnelles, bien plus qu'un paradis. Car mêlant enfer et paradis. Une totalité existentielle donc. Qu'il nous faut œuvrer et manœuvrer afin d'en extraire tout le jus. Qu'il soit acide, amer, ou doux comme le sexe fruité d'une vierge,

ou mielleux et corsé comme la sensation qui suit un acte enfin héroïque. Une prise de risque réussie. Mais non. Terne. Sale. Livide. Délavé. Fatigué. Des couleurs usées et des destins scellés dans la pierre la plus friable. Un mausolée immense avec sonnette à l'entrée et boîte aux lettres histoire de continuer à recevoir les douloureuses et les mauvaises nouvelles. Parlez d'une ville. Le cimetière à l'air plus vivant à côté. Plus prompt à de belles surprises. À des rencontres inattendues avec certains macchabées qui, ayant réellement vécu, scintillent dans leur cercueil encore bien plus que la majorité des vivants. Macchabées ayant emporté dans leur défunt voyage, guirlande et confettis de la vie, pour nous rappeler qu'un jour il est trop tard. Que l'avenir c'est la mort. Pour tous. Et que le secret réside dans la joie primitive et instinctive d'embrasser à pleine bouche le présent, et donc la vie.

Je m'assois sur un banc et inspecte l'air. Respire la chaleur du soleil et la sensation intacte de me sentir vivant. Mon ébriété quasiment déjà envolée. La dose était donc parfaite, m'ayant permis de ne simplement par ressentir les crocs de l'ennui. À reproduire donc autant que possible. Chaque jour que le Dieu des billets m'obligera à m'avilir pour payer loyer et nourriture. Et ça, tant qu'il ne me sera pas possible de vivre définitivement de mes propres créations.

Je regarde les gens rentrer chez eux. Tous pressés. Se calfeutrer le plus vite possible. Retrouver son mari, sa femme, ses gosses ou son canapé. Se prélasser. Se détendre. S'éloigner le plus possible de la solitude. Se distraire jusqu'à l'indigestion. Et surtout ne pas errer seul le soir dehors dans les rues. Comme si la nuit et

l'univers n'avaient plus d'importance. Comme s'il n'existait pas un enivrement possible uniquement au contact de l'air et de la nature. Du chancellement des astres et du vol des oiseaux. D'une pluie fine exhumant le parfum terreux, terrestre et donc quasi charnel du pétrichor. Sève finalement dionysiaque car résultant uniquement de la sécrétion spermique de notre bonne vieille Terre, qui ne l'oublions pas, conditionne finalement toute notre vie et nos sens.

Je continue de marcher dans la ville, à la recherche d'un peu de sensations. Toujours être en quête de sensations. D'inconnu. Mon esprit étant prêt aux pires folies. Aux vices les plus sales. À culbuter une maman derrière une poubelle ou à brutaliser un professeur avec le plus de violence possible. Je me surprends même, m'effraie pour ainsi dire d'avoir de telles pensées. Et puis quoi ? Le monde ne mérite peut-être que ça finalement. De la baise folle et de la violence gratuite. Histoire de contrer l'ennui. L'apathie. L'absence de beauté. L'oisiveté. La facilité. Seulement la folie, l'extase, l'ivresse, la démesure et les excès.

Mes pas sont de plus en plus agressifs. Je bouscule des poubelles sans la moindre gêne. Je martèle le sol. Le piétine même. Je crache par terre dans un rire gras et total. J'imagine que tout le monde doit se méfier. Qu'il y a là un homme dangereux. Un loup pour ainsi dire. Une brute. Un monstre même ! Et d'un coup, alors que je marche avec plus en plus de férocité, une fleur. Juste là sous mon pied ! Que j'évite de justesse ! Violette. Seule. Superbe. Délicate même. Presque une petite fille. J'ai failli écraser une fleur. Je m'en serai voulu pendant un moment. Je m'insulte. Me moque de

ma bêtise. Mais me congratule de mon réflexe. De ce geste empreint de grâce et de délicatesse. Leur faute à eux ça. S'ils ne me mettaient pas dans de tels états ! Leur montrerai tiens ! Je lève le poing vers le ciel et incendie l'univers des pires mots ! Une fleur ! Diable d'humains qui ne valent même pas un pétale. Même pas une tige ou une racine. Alors une fleur ! Des dents cariées oui ! Mais pas une racine !

Je reprends la route avec une haine encore plus grande. Plus rien que de la haine. Et personne dehors. Ha, parlez d'une vie ! Enfermé toute la journée. Incapable de se retrouver réellement seul. D'affronter l'inconnu ou de tenter quelque chose de nouveau. Uniquement effrayé par la peur d'un changement. Par un dérèglement de la routine. Aucune poésie ! Aucun art ! La poésie et l'art n'étant plus que des oies sauvages, ivres, agonisantes dans un caniveau et souillées par l'urine des travailleurs se vidangeant du trop-plein de gâchis de la veille.

Et toutes ces villes idiotes. Que n'habite aucun grand homme. Des dortoirs. Leurs rues vides. N'ayant rien à exprimer. Sinon ce qui est triste et lourd. Ce suicide collectif total. Ces ânes n'offrant aucune résistance. Ni dans leur choix. Ni dans leurs actes. Et moi au milieu de tout ça. Continuant d'y croire chaque jour. Rien de bon ne sortira jamais d'une telle pauvreté. Rien d'autre qu'une décharge de rêves assassinés. De passions mortes. D'idées gentilles. Je me prends à détester cette ville ! Je hais tour à tour chaque coin de rue. Chaque vitrine de magasin. Insulte la boulangerie. Crache sur l'hôtel de ville. Je maudis le maire et déforme tous les noms de rues pour m'en moquer. Un gosse passe près

de moi, je lui fais la grimace la plus monstrueuse possible. Il se sauve en courant. Pleutre, que je lui crie. Fils de pleutre ! Fils d'historien ! Je décide de tout faire pour quitter cette ville sur-le-champ. Dès demain, je chercherai une nouvelle ville. Moins sinistre. Difficile de faire pire d'ailleurs. Des fantômes sous chaque porche. Du sang noir et sale coulant des murs. Aucune femme ou toutes affreuses. Rien que des bouchers et des cris d'animaux effrayés. Ah. Et comment écrire un roman percutant aussi dans ce genre d'endroits. Voilà aussi une raison possible de mon manque d'inspiration. Certes, l'acte créatif ne dépend que de soi. Mais quand toute une ville est contre soi. Contre l'envie de réussir et de briller. Les choses n'en deviennent que plus compliquées. Chaque geste est plus lent, plus lourd. Les pensées se font moins vaillantes, moins tranchantes. Les cauchemars de plus en plus malsains, et effroyables. D'ailleurs le pire cauchemar finalement n'est-il pas d'errer dans une ville grise, sous un ciel gris, ne croisant jamais personne sinon des apparitions à peine humaines à l'allure sinistre et au pas pressé ? L'antagonisme le plus crédible de la joie.

Mais je continuerai de lutter autant que possible. Aucune crainte là-dessus. Rien que ce soir. Pour sûr, j'écrirai le chapitre le plus violent de la littérature. Pour leur montrer ! Qu'il est possible d'habituer un lieu sinistre, de travailler dans un endroit tout aussi sinistre, et pour autant de ne pas se soumettre et de créer malgré tout. De résister. Oui oui. Juste besoin d'un peu plus de vin. Pour me donner le jus nécessaire. Pour retrouver un peu de belle humeur. Un peu de

légèreté. Tout à fait ! Rien d'autre ! Juste un peu plus de vin !

J'entre dans une épicerie. Prends une bouteille. À la caisse, juste derrière moi, une vieille grince des dents et râle dans sa moustache. Foutre de dieu ! Je ne tiens pas.

« De quel droit, madame ? Et puis quoi ? Laisser passer les ancêtres ? Et en quel honneur ? Le respect ? La politesse ? Mais regardez-vous, la peau pendouillante et n'en finissant plus de pourrir. Plus aucun éclat dans les yeux. Si tant est qu'il y en ait eu un jour. Et ça veut nous faire croire à la sagesse. Rien d'autre à raconter que des guerres perdues et des vies minables. Aucune idée intéressante à transmettre. La sagesse mon œil. Rien d'autre que de la sclérose et des recettes de tisane. Usés jusqu'au bout des ongles. La Mort n'en finissant plus d'attendre que ces sangsues passent enfin l'arme à gauche. Leur seule force finalement étant de s'accrocher le plus possible et le plus misérablement possible à ce qu'il leur reste de vie. Quitte à en faire payer le prix à ceux qui pourraient justement en profiter réellement. Qu'ils y passent maintenant ou dans une semaine, la Terre n'y verrait aucune différence. D'ailleurs s'ils n'étaient même pas nés, personne ne l'aurait jamais remarqué. Bougre d'inutiles ! Âne d'hospice ! »

Je sors de là dans une furie incontrôlable. Lui mettant ma bouteille sous le nez afin de lui faire comprendre. Je ne suis pas de cette race-là. Certes ça ne se voit pas au premier coup d'œil. Certes on pourrait en douter fortement. Certes je ne suis pas encore arrivé

là où je devrais être. Mais ça ne saurait tarder. Une question de temps et d'acharnement rien d'autre. Mon esprit est déjà prêt lui. Il s'est fait grand. Il a accepté la grandeur et est donc grand. Voilà la différence entre nous madame. Je ne me considère pas comme un âne. Je ne suis pas du même rang que vous. Aristocrate de l'esprit et véritable solitaire. D'une autre race donc. Celle des lumineux et des vifs d'esprit. Celle de la lucidité flamboyante et du courage tenace. Celle des assassins à la hache et des empereurs antiques. Attendez d'ici quelques années, gardez bien mon visage en tête, aucun doute que vous ne soyez toujours en vie, sangsue que vous êtes, et vous verrez. Vous entendrez parler de moi un sacré moment. En large et en travers. Et surtout en grand ! En très grand ! Maître du monde pour ainsi dire. Oui oui. Une couronne sur la tête et des milliers de femmes autour de moi. Rien de moins. Souvenez-vous-en. Et à la revoyure. Au plaisir. Que votre mort soit horrible ! Et qu'elle arrive le plus vite possible !

J'en suis ivre de colère. Je pense à des champs entiers de crucifiés. Le sang s'écoulant par hectolitres et créant des fleurs nouvelles. Carnivores. Déchirant et déchiquetant les chairs encore à l'agonie sur leur croix. Le tout sous un ciel ténébreux et cruel. Foudroyant certains hommes rien que pour le plaisir. Carbonisant des corps entiers. Les rôtissant à vrai dire. Des corbeaux et des lions venant se nourrir à ce festin de cadavres cuits. La viande à point se détachant des os et gisant sur le sol brûlant. Les mollets se faisant déchirer directement à même le corps par des crocs acérés et

des becs tranchants. Le paysage n'étant plus qu'un long murmure rougeâtre de souffrance et de mort. Le sang n'en finissant plus de couler.

Je rentre chez moi. La mâchoire prête à mordre. Ma femme me regarde passer. « J'espère que tout va bien pour toi ! Que ta grossesse se passe bien ! Moi je vais oeuvrer ce soir. Je vais mettre noir sur blanc les pires paragraphes de l'humanité. Je vais assassiner le monde entier sur le papier ! Oui oui. N'en déplaise aux pleutres et aux vieilles. Je vais résister moi ! Ville d'ânes ! Ha, et hors de question d'habiter ici une seule journée de plus ! Demain on déménage ! Oui madame. Pour moi. Et pour le bébé d'ailleurs. Ce serait criminel de faire naître un enfant ici. Pire qu'une malédiction. Ce serait le condamné, dès sa naissance, à une vie de souillon et de lâche. Une vie semblable à toutes les autres. Hors de question ! Pas mon fils ! Haha non. On a voulu me faire faire un petit. Ce sera un roi ! Un prince en réalité ! Pas un simple fils. Pas un fils d'historien ! Un fils d'empereur. »

Je passe la soirée à barboter dans une mare de vin et de balbutiements littéraires. Rien ne vient. Plus qu'une image. Et encore moins d'idée. Affligeant de nullité. Leur faute à tous !

Au Laboratoire, pendant toute la semaine, je réussis grâce à un certain talent de prestidigitation à éviter les supérieurs et toutes sortes de remarques idiotes. Sirotant sainement. Vadrouillant dans tous les coins. Me cachant derrière des portes. Prétextant des histoires farfelues pour faire des allers-retours d'un

point le plus éloigné du laboratoire à un autre. Fin sorcier. Perspicacité et stratégie militaire exacerbées. L'alcool permettant finalement de supporter davantage d'idioties. De moins ressentir l'emprise du temps malsain sur sa volonté. De se soustraire finalement à l'impression de participer au cirque humain. À la perpétuation de la supercherie. À l'appauvrissement des sols et des rivières. À l'érosion des montagnes. Au saccage de l'individu et de toutes ambitions un peu démesurées. Au génocide de la vie !

Un matin, je m'éclipse dans les vestiaires. Tout au fond. Bien planqué. Debout, calfeutré entre deux casiers. J'attends. Me tripote un peu le sexe en imaginant les filles en train de se déshabiller juste à côté. Je devrais peut-être bien y faire un tour un jour. Serait peut-être une meilleure idée que de boire toute la sainte journée. Se faire dorloter tour à tour par une ribambelle de belles femmes en attendant que la journée se termine. En voilà un travail. Leur réciter quelques poèmes de guerre et d'absolu entre deux coups de langue. Partager la tendresse la plus pure. Aucun ne profitant de l'autre, mais chacun prenant le plaisir le plus abouti. Poser ma tête sur une poitrine réconfortante. M'endormir comme un bébé entre ces deux seins dans lesquels la vie palpite avec une force pure. En voilà un programme tiens.

J'attends une bonne heure comme ça. Dans mon coin. Dans mon souterrain pour ainsi dire. Examinant avec une ferveur complète ma vie et mon état mental. Un désastre total pour tout dire. Se prenant pour un

génie mais incapable de la moindre fulgurance. Ignoré de tous et méprisé même par sa propre femme. S'exilant lui-même de l'humanité pour éviter de ressentir l'unique indifférence qu'elle a à lui offrir. Se prenant pour une exception, mais n'ayant jamais rien fait de grand. Finalement peut-être plus médiocre encore que les médiocres qu'il méprise. Plus petit qu'un ver. Un pou. Le pou. Caché au fond d'un vestiaire en attendant d'aller secouer la pisse d'inconnu. Parlez d'un empereur. Parlez d'un homme. S'inventant des grandeurs et des explorations souterraines qui ne sont peut-être bien que mirage et autopersuasion. Se diluant dans le quotidien et dans une pseudo-folie créée de toutes pièces. Incapable à vrai dire d'être réellement fou. Parlez d'un désastre. Juste bon à suicider oui. À donner à dévorer à des lions. Même pas à des lions. Trop glorieux encore. À des chiens. À des rats. À des historiens. Espèce d'amuse-gueule tiens. Apéritif ! Épluchure ! Voilà la vérité. Je ne suis finalement rien d'autre qu'un homme quelconque. Un raté.

Certes. Certes. Diable de vie. Mais quoi ? Les grandes œuvres ne sont pas faites en un jour. Les grands hommes n'ont plus. La beauté réside dans la persévérance. Le courage n'est rien d'autre que ce moment-là. Maintenant, ayant admis ma défaite, mais souhaitant malgré tout continuer et repousser mes limites. Voilà le courage le plus pur. Voilà la seule réponse à mon désastre personnel. Persévérer ! Oui en voilà un acte héroïque. Une délivrance même. Se donner la possibilité de combattre. S'offrir un but ! Avoir les deux genoux à terre prêt pour le trépas, mais

finalement relever la tête et sentir en soi que l'affrontement n'est pas terminé. Qu'il reste des armes.

Je sors de là avec les larmes aux yeux. Ému par tant de sincérité envers moi-même. N'ayant aucune peur d'examiner ma situation dans ce qu'elle a de plus désespérant et petit. Affronter ma propre petitesse en réalité. Avec l'œil inquisiteur de l'homme qui n'a pas peur de se juger. D'avouer ses échecs. Et qui, continue tout de même, à avancer. La tête haute. Fier. Pur. Céleste. J'en tombe quasiment amoureux de moi-même. Me jette des pétales d'orchidées. Des ailes d'aigles. Me prend dans mes bras et me complimente des plus belles choses.

Je fais trois fois le tour du laboratoire. Mains dans les poches et sifflotant. Prétextant quelques excuses pour me promener. Un chien coincé dans un caniveau. Un flacon emporté par un gang de rats. Un four en train de brûler !

Puis je finis la matinée par une demi-heure de lecture. Bien au chaud. Le cul sur le trône. Au calme. Personne n'ayant l'idée de venir, comme moi, profiter de ce lieu secret et hors du temps. Peaufinant sereinement mon étude des auteurs empoignant la vie. Ah. Ces grandes passions. Ces envies de saccager sa vie pour un soir d'ivresse total. Entouré des meilleurs vins et des plus belles femmes. Ces ambitions folles. Ces sentiments aussi ! Plus de vie dans ces livres que dans un mois passé ici. Une année même ! Voilà le combat finalement. Toujours le même. Reconquérir l'insurrection. Renouer avec la passion. Réexpérimenter la vie ! Le présent est la clé.

Trois heures englouties assez rapidement. Si je n'avais que le matin ça irait. Diable. L'après-midi, c'est autre chose. Tout le monde à cran. Des chefs sur le dos. L'envie de s'exiler à l'autre bout de la planète. De boire de l'hydromel et de peindre des nues avec pour modèles les femmes les plus délicieuses du monde.

Je sors prendre l'air. Déjà presque une évasion. Une renaissance. L'idée de devoir y retourner dans une heure me ronge l'intérieur du ventre. Je ressens des brûlures sur la peau. L'impression que mon estomac renferme un animal mort ou sur le point de mourir. Agonisant en secret. Souhaitant en finir, mais ne pouvant pas. Ne pouvant renoncer malgré tout à la vie. Souffrant donc d'être soumis à cette torture mentale. Mon ego me paralyse également. S'y refuse. Ne permet pas d'être utilisé une seconde de plus. Ne supporte plus la moindre action qui ne soit pas née d'un désir réellement personnel. N'y voit là que viol et esclavage. Mais il reste malgré tout un champ des possibles à envisager. Enfonce la hache dans le crâne d'une vieille et lui voler dix mille billets. Se faire passer pour mort et s'exiler dans un pays pauvre en espérant un coup de chance. Renoncer à tout et vivre dans la misère la plus totale en continuant son œuvre sur des murs poisseux ou des feuilles de marronnier. Diable. Quoi d'autre ? L'argent posant un sérieux frein à toute vocation. Trouver une vieille rentière ? Certes. Jouer à la roulette aussi ? Braquer une banque ou un bijoutier ? Ou s'inscrire dans la politique ! Sénateur. En voilà une riche idée. Jouer des tours aux pauvres et fanfaronner

avec leur propre argent. À réfléchir.

En attendant, l'ivresse. Dans son expression la plus vicieuse et la plus facile. Dans ce qu'elle a de plus incisive également. Celle qui attaque le plus fortement le cerveau et donc tout ce qui régule le corps et l'esprit. L'ivresse la plus tranchante. La plus totale. La plus lâche. La plus alcoolique.

J'enfile un litre de vin le plus rapidement du monde ! Histoire qu'il fasse son effet dans l'immédiat. Juste avant d'y retourner. Seul moyen pour contourner le blocage fait par mon Moi. Il refuse de travailler. Littéralement. Préférant mourir que de se coller à la tâche. Et je le comprends. J'aurais fait pareil. Il s'estime au-dessus de ça. Et rejette donc avec une violence totale la moindre minute encore gaspillée. L'alcool le calme. Sinon c'est une torture. C'est lutter contre soi-même. Un dilemme terrible. Forcer son propre Moi à s'inscrire dans un schéma qu'il refuse totalement. Tout en ayant conscience. Quoi de plus assassin ? C'est se tuer soi-même. C'est s'annihiler finalement. Voilà aussi un des buts de l'acharnement au travail. Que les individus s'annihilent. D'eux-mêmes. Mais n'ayez crainte. Le dragon n'est pas loin de se réveiller et de mettre la vie à feu et à sang. Profitez de l'accalmie avant le grand déluge de flammes et de tigres dans vos vies.

En y retournant, tout est déjà plus coloré. J'imagine des grenouilles bleues sortir des flacons d'urine. Croasser un air gai et discuter de philosophie. Les collègues me semblent toutes plus belles et abordables.

Portant toutes un sourire ressemblant à une paire de cuisses entrouvertes. Je me sens beaucoup mieux. Détendu. Serein. Souriant même. Un collègue me demande un coup de main pour pousser un chariot. Aucun souci. Avec un clin d'œil. Et une tape sur l'épaule. Quand tu veux mon ami. Mon frère pour ainsi dire. Généreux comme je suis ! Égoïste certes, mais uniquement dans mes propres choix. Donc enclin à donner tout ce que je possède. De mon temps à mon portefeuille. Voilà un égoïsme fort ! Un égoïsme dans l'unique but de s'élever soi-même, sans rien attendre des autres. Ce qui n'empêche pas de donner de soi. Car souhaitant élever l'autre également. Voilà une réelle générosité. Une générosité lumineuse. Une générosité de soleil. Non pas une générosité de petites gens. N'ayant que des épiluchures et des radis à offrir. Ne se considérant sûrement pas comme un soleil. N'étant plus rien qu'une amphore vide. Son vin, son nectar s'étant évaporé. Une réelle générosité ne peut venir que d'une personnalité rayonnante. Et donc nécessairement égoïste, car ayant pris le temps, pour soi, de se faire étincelant. De faire mûrir ses propres fruits. D'avoir donc quelque chose de concret à offrir !

Je déambule dans les couloirs en me prononçant des discours sans équivoque. Les paroles d'un homme au sommet de mon art. Créant la joie dans ma propre vie et non uniquement sur un support artistique. Artiste total donc. Vivant même. Le meilleur des hommes pour ainsi dire ! Le nouveau Messie. Apportant la parole nouvelle. Une espèce de Christ sans dieu transfigurant l'au-delà pour le faire tenir dans la vie

terrestre. Le paradis n'étant d'ailleurs que le corps de l'homme. Seule mesure de l'existence du temps et du présent.

Et soudain on me tombe dessus. Sans que je m'y attende. Au coin d'un couloir. Rompant ce charme. Cet aboutissement jamais atteint. Salissant ma pureté. Mon puritanisme même. Mon ordre moral proche de la chevalerie des passionnés et des adorateurs de la vie. M'aboyant dessus. À trois ou quatre

La machine. Tout cassé. Et où il était? Et pourquoi il sourit cet animal? Et le retard qu'on va prendre? Et les coups de fouet? Et la prime qui s'envole? Et le nectar de fraise?

JE bondis. Et puis quoi?, je leur crie. Larbins. Ouvriers. Salariés de la honte. Traîtres! Soubrettes d'historien! Rien dans les yeux. Rien dans le cœur. Ha ha. Me tomber dessus comme ça! Homme au-dessus des hommes. Insoumis! Révolté! Guerrier!

Guerrier qu'il dit. L'est beau. Pas mieux que nous. Se croit supérieur. Mais mange des steaks tous les jours et profite du même confort que nous. Les ongles presque propres et deux pantalons par semaine. Presque écrivain qu'il dit. Guerrier! Crache sur tout! Ne s'est jamais sali les mains. Devrait être heureux d'avoir un travail oui. Certains: bien pire ailleurs! Beaucoup moins de chance! Guerrier qu'il dit.

Ces cochons de cirque! De quoi se mêlent-ils? Je m'évade quelques instants derrière une porte dérobée. Secrète pour ainsi dire. Sors une arme secrète elle aussi. Fiole de whisky dissimulée dans une poche intérieure. Au cas où... Pour les coups durs. Ou les

moments de désespoir. Pour repousser les appels au suicide. Ou les égarements psychiques. Pour créer un ciel nouveau devant les yeux, avec ses nuages ténébreux, son soleil noir et ses pluies foudroyantes. Sans oublier l'envol d'un couple de cygne dont la grâce n'aura jamais d'égal sur cette Terre.

Faiblesse, faiblesse. Certes. Toujours certes. Mes arguments ne trouveront jamais de tympan réceptifs, d'oreille intelligente ou d'esprit vif pour faire passer le message de ma destinée qui est tout autre que cette pitrerie inexistentielle. Ahumaine à vrai dire.

J'en ressors un peu plus rude mentalement, disons plus agressif, et un peu plus égaré aussi. Dans un royaume de désert rocailleux, d'aigles dévoreurs d'hommes et de cactus violeurs de femmes. Exilé si l'on peut dire, en territoire hostile et donc prompt à batailler contre l'environnement extérieur.

Ils sortent eux aussi leur arme secrète. Bougre d'ânes pleutres. Lâches en plumes de tête de coq. Suçoteurs de brindilles inoffensives ! Le chef ! Qui me lance plusieurs flèches.

Et le boulot ? Avance pas des masses mon petit. Toujours à se balader. À parler aux oiseaux et à regarder la course des nuages. Et les flacons de pisse ? Et le four à éteindre ? Va pas se faire tout seul. Maintenant une machine bousillée. Un peu ras le bol mon coco. Va falloir s'activer un peu. Sinon. Hein... Sinon, la porte ! Pas le choix. Devrait se mettre à ma place l'andouille. Pas le choix ! Allez. Fini les plaisanteries. Les tralalas. Qu'il travaille un peu ! Pour une fois ! Le guerrier !

Et retourne dans son bureau. N'attendant même pas une réponse. Facile. Mais quoi ? Et si d'un coup je décidais de venger tous les miens. Il y pense à ça ? Devrait y penser. On sait jamais. Au cas où... Hein... Mon coco ! De quel droit me nommer ainsi ? « Andouille ». Pire qu'une insulte ! Andouille d'historien aussi ? Ah il verrait. Je lui ferais goûter à la véritable haine moi. À la violence pure. Gratuite. Déchaîné. Rien que le faire souffrir. Le pire moment de sa vie. Oh oui ! Il ne sait pas de quoi je suis capable ! Épargnant les fleurs, mais pas les faibles ! Faible par vocation ! Pas faible par nature. Le pire fléau donc. Je lui prépare déjà les pires sévices. Des ongles arrachés. Des oreilles coupées. Des yeux piqués à la fourchette ! Ah ! Les narines brûlées au briquet ! Et ce n'est que le début ! Je lui couperai les cheveux aussi tiens ! Ce coiffeur ! Lui apprendra.

Des heures et des heures de souffrance. Le tout accompagné d'argumentations philosophiques qui ne laissent aucune chance ! Une torture aussi. Mentale celle-ci. Car remuant et déchiquetant la conscience et toutes les anciennes pensées pour les remplacer par des neuves bien plus féroces et vicieuses.

Mets-toi à ma place qu'il dit. Ah, ah. Facile. Avec plaisir. M'y serais mis sereinement. Comme un leader oui. Pas comme un âne. J'aurais reconnu le héros moderne. L'homme tragique. Celui n'ayant pas admis la résignation. Celui ayant du sang en feu dans les veines. Je l'aurai désigné à tous les *frileux* comme étant l'homme à suivre. Le pont entre deux rivages

opposés. Contraires. Entre deux antipodes. J'aurais dit. Je vous présente l'Homme. Celui que la Terre Nouvelle attendait depuis des siècles. Celui qui mettra fin à toutes les peurs. Celui qui engendrera un Monde nouveau. Le monde des passions brulantes. Le monde du courage sans limite. Le monde de tous les dangers. De toutes les guerres. Un monde qui verra naitre des héros nouveaux. Qui ne laissera aucune place aux pleutres. Ni aux ânes. Un monde qui obligera l'homme à risquer sa peau. Un monde qui réveillera l'Homme. Qui permettra à l'Homme d'être finalement ce qu'on attend réellement de lui. C'est-à-dire un Homme !

Puis je me serais applaudi. En voilà une attitude ! Un discours. Non pas des sermons.

Vais devoir me méfier maintenant. M'auront à l'œil. Leur nouveau jeu oui. Passeront plus de temps à me surveiller qu'à travailler. Pour bien, je devrais moi-même les avoir à l'œil !

« Et puis quoi ? Et le boulot ? Les flacons de pisse ? Hein ? Mes cocos ! Allons, allons. Des coups de fouet oui ! Des tortures du matin au soir ! »

En sortant de là, j'en ai presque envie de déraciner des arbustes. De mettre le feu à une forêt. D'égorger une biche !

Dans le train, je ne suis pas loin de jeter des gens par la fenêtre. À deux doigts. Une femme enceinte passe devant moi en me soufflant sous le nez. Je lui hurle les pires choses et ouvre une fenêtre en la montrant du doigt.

« Ça va y passer ! Ça va y passer ! Attention ! Souffler sous le nez ! À un homme ivre de colère ! Quel culot ! Pas loin de passer par la fenêtre ! De faire un

voyage au royaume des suicidés par la force ! »

En arrivant en ville, je grogne contre tout. J'aboie même. Mords dans des porches en bois. Puis je vois une fille superbe. Rentrant sûrement chez elle. Sans aucun doute la fille la plus délicieuse que j'ai pu croiser ici. Une occasion à ne pas rater ! Ah ça non !

Je la suis ! N'ai pas croqué dans la chair depuis de nombreuses semaines. La Femme enceinte n'étant plus trop disposée à s'occuper de mon organe phallique. Et bien soit ! Au diable la fidélité d'ailleurs. Quelle blague aussi cette histoire. Rien de plus vide de sens que l'exclusivité sexuelle. Se priver de tant de richesses corporelles, de tant de diversité charnelle. Et puis quoi ? Se contenter de ne manger que du pain à chaque repas aussi ? Non ! Tout le contraire. Enfouir sa langue dans des vulves différentes et variées. Pénétrer des femmes de toutes sortes d'horizons ! Offrir à son sexe une nourriture aux mille couleurs. Aux mille excitations. Non pas le restreindre. Encore moins par principe ! En voilà bien une blague !

Je suis cette femme et je ne pense qu'à son cul. Souhaite mordre dedans. Avec rage. Et m'y enfoncer. Le plus violemment possible. Pour compenser le mal. Parce que je le mérite ! Oui, rien que pour ça ! Parce que je le mérite. Pour avoir à endurer toutes ces horreurs. Ah oui ! Mordre dedans. Déchiqueter de la chair même. Qu'elle le veuille ou non d'ailleurs. Peu m'importe. Lui arracherait sa culotte avec force. Voilà à quoi j'en suis réduit. Un homme comme moi... Qu'on pousse aux vices les plus cruels. Qui ne ferait pas de mal à une mouche en temps ordinaire, mais qu'on pousse à la monstruosité la plus terrible. Je ne pense

plus qu'à ses seins sous mes mains. Qu'à lui les arracher même. Son sexe moite qui ne me servirait plus qu'à y déverser ma colère. Rien d'autre. Un défouloir. Mon dû pour ainsi dire ! Donner au corps l'exaltation suprême. La sensation la plus crue. La plus vicieuse. Ha, ha, fourrer mon nez dans sa vulve ! La manger même. La déchirer !

Elle arrive devant chez elle et s'apprête à ouvrir la porte. Je suis sur le point de lui sauter dessus. De la bave me sortant du nez presque. Du sang dans les yeux.

Elle se retourne vers moi et me regarde. Quelle beauté ! Elle me sourit avec une douceur inattendue. Et me fait un signe de la main.

Bonjour le Monsieur. Beau temps n'est-ce pas ?

Je hoche de la tête. Ne comprenant pas vraiment ce qu'il vient de passer. Je la regarde au milieu de son allée, entourée de bouquets de fleurs violettes. Toute cette délicatesse que je songeais à souiller. Diable de diable. Qui suis-je pour en arriver là ? Un homme comme moi... Serait peut-être temps de faire une pause sur les âneries ! Sur le vin aussi au passage ! Transformant un être pur en véritable ogre. Quelle sorcellerie encore ! Première fois que j'en arrive à ce point tiens ! Pas loin d'y passer ! Attention !

Je lui fais un coucou et rentre chez moi. Pas loin d'un réel désastre.

Je parviens à tenir une bonne semaine sans boire une goutte ! Un exploit quasiment. La bouteille m'appelant chaque instant. Me faisant miroiter une réelle sérénité. De la joie retrouvée. Me chuchotant

dans l'oreille des vérités cinglantes. Pointant du doigt l'ennui.

L'ennui c'est le contraire de l'ivresse ! Le début de la Mort ! Rien qu'une goutte pour lui donner des idées. De l'inspiration même. De couleurs ! Rien qu'une goutte et tout sera déjà plus beau ! Il le mérite le coco !

Ce matin, j'arrive au Laboratoire tremblotant. Prêt à tout saccager à la moindre remarque. Au moindre accrochage. Sur les nerfs. Renflant des vapeurs d'eau avinée pour ressentir un effet même minime. Et soudain, des chiens en blouse blanche surgissent de nulle part. S'agitant comme une horde d'ânes à qui on aurait promis la carotte. Courant dans tous les sens. Soulevant des échantillons dans l'espoir d'y trouver je ne sais quoi. Un mirage ? Dieu ? Un sexe prodigieux ? Menaçant entre leurs dents.

On va les trouver. On va les trouver et on va pas les rater. Non, mais quoi ? Pour qui ça se prend ? Rendre des résultats erronés ! On va trouver des preuves ! Obligés d'enquêter pour déceler qui ne travaille pas dans les règles !

Alors c'est donc ça ! Ha, ha ! Une enquête ! J'en hurle de rire ! Ne savent plus quoi inventer. Une enquête ! Un meurtre aussi pendant qu'on y est. Affolant toutes les troupes. Tout le monde en sueur. Ne posant aucune question à la *main d'œuvre*. Mais farfouillant dans son coin. Un mépris affligeant. Eux qui travaillent comme des ânes toute la journée. Les voilà persécutés pour une erreur. Bien fait ! Certes, mais quand même. Déjà qu'ils sont tous à moitié boitillant de la vie. Obligés de se servir de l'un l'autre comme béquille. Pas loin de se briser les os au moindre

dérapiage. Ils vont me les achever ! Me les terroriser à vie.

De mon côté, aucune crainte. N'ayant pas touché au moindre flaçon depuis des semaines, je n'y suis pour rien ! Mais quand même ! Quelle gêne d'être mêlé à tout ça. D'être là moi aussi. Obligé d'assister à ce spectacle ! À toute cette énergie gaspillée. À ces grands airs ! Une enquête. Tout en regardant les troupes avec un œil inquisiteur et en grinçant des dents. Montrant finalement leur vrai visage. Le visage du mépris. Dans sa nudité la plus totale. Le mépris gesticulant son corps nu et hideux dans une danse narguante et pathétique. Crachant par terre et lançant des jurons dans le ciel. Voilà, pour qui vous travaillez mes enfants ! Voilà pour qui vous esquintez votre dos et assassinez vos rêves. Voilà votre bourreau ! Votre ennemi ! Je ne cesse de vous le répéter.

Je les regarde s'agiter comme ça pendant une bonne heure. Assis sur une chaise. Me curant le nez et sifflotant des chants humiliants. Quelle honte tout de même d'être considéré de la sorte. Moi y compris. L'humiliation me pénètre malgré tout. M'englué pour tout dire. Me recouvre d'un crachat géant et visqueux. Me file un coup au moral. Me rabaisse. Me salit. Me nargue des mots comme *tu n'es pas mieux, tu es même pire, tu ne vaux rien.*

Finalement, ils s'en vont. Fronçant des sourcils. Grommelant dans leurs moustaches.

Hum. Finalement, peut-être aucun retard. À voir. Mais attention ! La prochaine fois, c'est le fouet ! Attention ! On vous a à l'œil !

Diable.

Juste après cet épisode, une femme fait irruption dans la pièce. Pleine de furie. Une blonde aux lèvres prétentieuses. Aux yeux assassins. Gros seins bougeant en rythme. Cul dodu se balançant de droite à gauche si fort que les murs en semblent effrayés. Qu'est-ce encore que cette histoire ?

Elle montre la troupe du doigt :

Boulot. Boulot. Boulot. Plus vite que ça. Bande d'ânes !

Puis se sauve en courant.

Ça m'intrigue. Drôle d'histoire. Je ne l'ai encore jamais vu ici. Une cinglée échappée de l'asile ? Aurait vu de la lumière ici. Se serait infiltrée. Et l'espace d'un instant aurait voulu jouer au chef. Avant de repartir cueillir des marguerites dans le ciel et monter des taureaux invisibles ?

Je tapote du coude un type près de moi. Pour en savoir plus. Montrant la porte du menton. Sans dire un mot. Juste comme ça, en montrant la porte du menton. Pour ne pas non plus avoir à leur parler.

« Nouvelle responsable ! Depuis hier. Arrivée de nulle part. Triait des dossiers encore la semaine dernière. Une visite dans le bureau du patron. Puis voilà. Nouvelle responsable. »

Diable en voilà une responsable. Seins et cul montés sur échasses. Peinturlurée comme une mégère en guerre. Bouche sanguinolente qu'on aimerait bien voir faire autre chose que parler. À l'air de plus s'y connaître en affaire du sexe qu'en cochonnerie aqueuse. Je me permets de douter de la chose tant elle semble claire aux yeux du monde. Qu'on me coupe la

verge s'il n'est pas permis d'avoir une once de doute. La conclusion semble poindre du bout des seins. Le patron a dû passer un rude bon moment d'ailleurs.

Je vois clair. Comme toujours. Je les préviens !

« Ne vous laissez pas faire, bande d'ânes ! Elle vous aura à la botte ! Soyez fermes ! Écoutez-moi pour une fois ! Fils de l'homme et des écorchures ! Dieu du vent chaud et de la langue pendouillante ! »

Et soudain, elle débarque à nouveau. Diable de bonne femme. Me regarde avec un sourire éclatant. Dents blanches parfaites. Regard apocalyptique. Me désigne du doigt.

Ceux qui n'ont rien à faire, feraient mieux de chercher un nouveau travail ! Pas un refuge de fainéants ici. Pas question de rester planté sur une chaise comme un âne ! Au boulot oui !

Puis s'en retourne.

J'en reste sur place. Honteux. Me traiter d'âne ? Devant tout le monde. Et moi pas fichu de répondre. J'en ai les genoux qui claquent. M'urine presque dessus.

J'entends derrière moi.

Il est beau le Fils du vent. Dieu des ânes et des humiliations. Soyez fermes qu'il dit. Pire qu'un pleutre oui ! Un historien !

Ils crient tous en me montrant du doigt.

Historien ! Historien !

Un affront pareil ! Je cours me cacher. Un homme comme moi...

Je prends ma tête dans mes mains et respire avec difficulté. J'en tremble de honte. Besoin de calme. Déjà obligé d'être ici toute la journée. Une torture constante.

De chaque instant. Sans arrêt. Et en plus avoir à supporter de pareilles bassesses ! Sûrement pas ! Et comment faire autrement ? Toujours pareil ! Aucune issue. Jamais. La nécessité de s'avilir en attendant que quelque chose fonctionne pour moi. Et qu'est-ce qui pourrait fonctionner au juste ? Après de telles journées, je n'ai même plus le courage ni l'envie de faire quoi que ce soit. Voilà bien le problème d'ailleurs. Une impasse !

Et si en plus il faut subir des humiliations pareilles. Se faire tirer les oreilles et entendre les railleries des autres. Un coup à finir la tête dans la cuvette. Quelle humiliation !

L'après-midi, alors que je n'ai toujours pas réellement digéré cet événement, je vois passer le grand patron. Déambulant dans les couloirs avec un costume impeccable. Venant juste de sortir du coiffeur. Cheveux grisonnants et outranciers. Petit embonpoint signe qu'il aime les plats en sauce. Chemise propre. Cravaté. Montrant fièrement qu'il fait partie des plus riches du pays. Entouré de cinq ou six greluches appétissantes. Les arborant fièrement. Chacune autour de la vingtaine. Cuisses galbées et poitrines agressives. Rien que d'en effleurer une me comblerait de plaisir pendant un bon mois. Et lui en a cinq à disposition ! Et tout cela rien qu'en ayant fait fortune avec le Laboratoire. Tout ça grâce à ces employés. À leur salaire dérisoire par rapport à la quantité de travail qu'ils accomplissent. Enrichissant et engraisant l'homme. Lui offrant les plus belles femmes. Et tout en lui disant *Merci Monsieur* à la fin du mois. Triste

monde.

Il nous réunit tous. Souriant à toute la tribu. Et annonçant quelque chose de terrible. En réponse à leur dernière demande.

Vient d'embaucher une nouvelle personne. Uniquement là pour améliorer notre travail. Pour réduire les délais. Pour mettre des coups de fouet. Pas pour distribuer des billets ! Et il se réfugie ensuite derrière des arguments implacables !

Ne veut entendre aucune plainte ! Certaines personnes sont bien moins loties que vous. Vivant dans les détritrus. Réellement exploités. N'ont pas votre chance. Votre liberté. Ne pouvant jamais se détendre ou se divertir. N'ayant accès ni à l'eau potable ni aux friandises. Et encore moins aux jours de repos. Donc soyez heureux d'avoir cette chance. Acceptez votre condition avec le sourire. Soumettez-vous même ! Faites preuve d'abnégation et offrez votre sueur pour le bien de l'humanité. Qui vous remerciera un jour soyez-en sûr. Avec des dents sales et une carotte entre les jambes. Mais surtout n'en souhaitez jamais davantage ! N'espérez pas mieux ! Ne rêvez pas à une vie meilleure. N'ayez d'ailleurs aucun rêve ou des minuscules. Ne luttez pas. Travaillez. Faites des économies, et partez à la mer dès que possible. Mais ne désirez rien d'autre. Surtout pas ! C'est bien compris ? Mes enfants ? Au boulot maintenant !

Je m'apprête à hurler au complot, à la manipulation sordide, quand toute la tribu crie quelque chose de terrifiant !

Alléluia !

En chœur !

Alléluia ! Alléluia !

Ces dégénérés ! De vrais allumés ! Des êtres dangereux ! Et une cuillère de miel aussi ? Et une confiserie pour vous faire avancer ? Bande d'ânes ! On vous entourloupe comme pas possible ! Je les regarde tous. En sueur. Devenant fou pour ainsi dire.

Ça me transperce ! Ils continuent.

Alléluia ! Alléluia !

Je les secoue même. violemment. Rien à faire. Des possédés ! Je sors du groupe discrètement. À la dérobade. Impossible de consentir à tout cela. Impossible de rester une minute de plus à côté d'êtres si nocifs ! À en être contaminé pour de bon. Mon Dieu quelle horreur ! Quelle torture ! Quelle prison ! Je cours jusqu'à l'extérieur. Impossible de supporter tout cela avec mes propres armes. Impossible. Je me maudis de mes pensées futures. Mais personne ne pourrait. Personne ne pourrait supporter ça sans un coup de pouce.

Je file à l'épicerie. Je me prends plusieurs bouteilles. Pour m'apaiser. Rien d'autre. Rien d'autre... Un homme comme moi... *Alléluia* qu'ils crient ! Je bois tout ce que je peux. Espérant oublier ce cauchemar !

Un peu plus tard, je déménage finalement. Bon débarras. Pas une ville ça. Un village. Même pas. Un hameau. Une niche ! Aucun regret ! Même pas un livre acceptable dans leur bibliothèque. Aucun regret. Laisant la corde à linge et l'odeur de pain ranci tous les matins. L'atmosphère grisâtre et l'odeur de vieux à chaque coin de rue. L'absence de femme et de folie. M'auront plus.

On s'installe dans une ville plus grande. Donc offrant plus de possibilités. De liberté. De sensation. J'espère. Insufflera peut-être le brin d'inspiration manquant pour me mettre à la rude épreuve de marquer la littérature de mon souffle brûlant. D'y imposer mon sceau. Celui de la démesure et de la folie. Celui du spéléologue de l'esprit humain. Détarrant monstres et gobelins dans les profondeurs de l'âme humaine. Dans les moindres recoins.

Ayant maintenant de quoi me remplir un peu les poches, que les huit heures imbéciles par jour ne servent pas strictement à rien, une des premières choses que je fais est de tester tous les restaurants de la ville ! Rien d'autre ! En voilà des sensations aussi ! À ne pas négliger quand c'est possible. Aussi aristocrate du goût que de l'esprit. Et puis quoi ? Pourquoi m'en priverai-je ? Certes juste quelques jours. Histoire de découvrir. Pas un mode de vie. Pas une nouvelle lubie à s'en rendre esclave. Mais un émerveillement plutôt. Un raffinement ! Une découverte du monde et d'une partie de son corps, papillaire cette fois, qui n'est pas non plus à négliger. L'homme nouveau se doit d'étudier le champ des possibles. Le bien comme le mal. Le plaisir sexuel comme le plaisir gustatif. L'homme nouveau se doit d'être expérimentateur. De tremper sa langue aussi bien dans une vulve fruitée que dans un bon plat en sauce. Pour goûter ! Et donc découvrir. Et donc insuffler à son corps de nouvelles pistes d'extase. Pas juste des nouilles !

J'enchaîne ainsi pendant plusieurs soirs d'affilée, les meilleurs restaurants de la ville ! Crachant sur les plats

ratés et me délectant des réussites.

Je commande au patron le menu du héros. Le menu de la victoire. Attendant que des femmes en robe blanche et bien en chair m'apportent ça sur un plateau. Me suçotant l'oreille au passage et me donnant en apéritif à goûter leur langue.

On me sert un velouté au saucisson rouge ! Une véritable réussite. Légèrement pimenté et d'un gras onctueux. Rappelant une danse torride par une femme à demi nue et à la peau tannée. Ondulant de-ci de-là un corps pulpeux comme il faut, et laissant paraître courbe des seins et fessiers monstrueux par moments. Un régal, rien de moins !

Je goûte comme ça des entrées magnifiques et savoureuses. Crème de maïs, cassolettes d'écrevisses, poêlée de champignons fraîchement cueillis, cuisses de grenouilles musclées et galbées comme de délicates jambes de femmes. À déguster sans modération. Grenouilles comme femmes. Saucisson rouge et champignons des bois. Écrevisses et mollusques sucrés. Je mange des huîtres par dizaine. Des bien grasses et juteuses. Imaginant croquer dans des vulves iodées. Un régal. De l'écume dégoulinant sur le menton.

Et tout ça n'est rien comparé aux plats principaux. Ce pour quoi la vie existe pour ainsi dire ! Tant de merveilles à découvrir et à apprécier. Jamais rien mangé de pareil. Du bœuf d'une qualité incomparable. Tant par sa viande que par sa cuisson. Filet de limousin junior et sa sauce aux truffes. Un mélange qui restera en bouche jusqu'à la putréfaction du corps. Jamais rien mangé de tel ! Une viande d'exception.

Tendre et de caractère. Se posant là sur les papilles en disant, mes petits, je m'occupe de tout. Ne bougez pas. Laissez vous faire. Je vous mettrais ce qu'il faut là où il faut. De telle sorte que vous ne m'oublierez jamais. Un plaisir intact et inoubliable. Maîtrisé à la perfection. Le goût de l'herbe fraîchement brouté à travers la viande. À m'en lécher les doigts d'extase. À piquer dans l'assiette d'à côté pendant que le voisin détourne l'œil.

Filet de veau rôti, saint-jacques juste poêlées, canard aux quatre épices, tarte aux câpres et aux olives charnues. Tout d'un régal sans commune mesure. Un sanglier entier posé sur la table quasiment. Servi les pieds sous la chaise, et petit clin d'œil à la serveuse qui montre un cul tout aussi délicieux. Me le garderait bien pour le dessert, avec un peu de coulis de framboise dessus même.

J'en profite également pour boire de bonnes bouteilles. Histoire de me changer de cette piquette d'ouvrier. Pas digne d'un homme comme moi ! Que des grands crus oui ! À la hauteur de l'homme ! Cépages de caractère. Vin tenant en bouche pendant plusieurs minutes, voire même toute la soirée. Amenant des arômes de terres boisées et de fruits délicatement mûrs. Robe sensuelle, qui rendrait jalouses les plus belles garces. Apportant une ébriété édulcorée et teintée de juste ce qu'il faut de folie. Non une ébriété du désespoir, de monstres ténébreux et de détraquage de l'esprit. Une folie sucrée et délicate. Raffinée même. Un royaume de putains luxueuses et distinguées.

Tant de feux d'artifice sur les papilles qui me rappellent au combien le corps est la première mesure du réel. Du concret. De l'existence finalement. Au

diable la masturbation intellectuelle. Déguster des myrtilles oui ! S'abreuver des délices les plus exquis pour exalter le corps au plus haut point ! Lui en donner pour son argent ! Du miel en réalité ! De la liqueur de vie.

Plus tard, je profite de mon premier jour de repos pour pousser un peu loin l'exploration de ma nouvelle demeure. Étant homme du monde, ma demeure n'est autre que la Terre, voire même l'Univers, ou pour faire plus court : la vie. N'en reste pas moins que c'est dans la ville que je passerai la plupart de mon temps, à jouer des tours ou rechercher un peu de poésie. D'oxygène même. D'inspiration. De sensations.

Quel plaisir de déambuler dans une ville qui a plus de dix rues. Une magie quasiment. Comme une impression d'infini. De coins secrets. De trésors planqués un peu partout. De ruelles clandestines. J'inspecte chaque recoin. Fouille sous les pierres. Reste bouche bée devant les monuments.

Je découvre au beau milieu d'une place un temple antique. Effrayant de beauté. Majestueux. Une prestance terrible. Pas une église. Ah ça non. Pas la quiétude du culte chrétien. Pas l'ataraxie des croyants catholiques. Ouvrant la bouche pour une becquée et se signant le front dans un silence de mort. Ici, n'hurle que sacrifice et démesure. Peur et affront même. Foudres jaillissantes du ciel et tonneaux de vins sortant de Terre. Je me sens alors moi-même antique. Ancien Dieu pour ainsi dire. Mériterais un temple à mon effigie. Un culte à ma personne oui ! Dieu des cimes et de la volonté grande. Un temple immense au sommet

d'une montagne. Un feu sacré y réchauffant l'air et des femmes s'y promenant toujours nues. Le vin comme unique boisson et l'innocence comme seule priorité. Prié et imploré par tous les hommes en quête d'une ambition saine et incroyablement lointaine. Maudissant tous les hommes faisant preuve de suffisance et d'oisiveté. Leur imposant des épreuves terribles jusqu'à ce qu'ils muent en véritable artiste héroïque. Ne tuant aucun faible, car la mort serait encore trop une délivrance. N'imposant que des épreuves toujours et toujours plus terribles afin que le courage se répande jusque dans le cœur de la Terre.

Le Dieu le plus craint, car n'ayant de cesse que de persécuter toute paresse, toute complaisance et toute médiocrité. Obligeant donc les hommes à être vaillant à chaque instant. À être en guerre dès le matin ! En voilà un Dieu ! Non pas un pleutre qui souhaite juste être admiré en échange de rien.

Je rôde un peu partout. Me laisse envahir par la diversité des rues, des pierres, inspecte tout. Chargé d'histoire et de vies antérieures plus tumultueuses. Moins superficielles sans aucun doute. Me pose dans un ancien jardin. Tout antique lui aussi. La variété des choses à voir me fait un bien fou. M'aère l'esprit. Me rends plus léger. Me libère de l'oppression. M'enlève l'odeur de cimetière des narines. Me provoque apaisement et gaieté. M'inspire diablement. M'abreuve d'une force nouvelle. Enclin aux plus grandes preuves d'héroïsme. Imaginant toutes les fourberies possibles dans une ville un peu plus animée. Un peu plus peuplée. Des magouilles au dernier étage d'un

immeuble vieux de deux cents ans. Des meurtres atroces à la hache. Des prostituées jolies comme du sang sur la neige. Enfin de quoi trouver l'inspiration pour des romans déterminants. Enfin de quoi remplir mon appétit de vivre. Ma faim charnelle et spirituelle !

En flânant dans une rue, je me sens d'une humeur superbe. Éveillé et heureux. Rien ne pouvant m'atteindre. En parfaite harmonie avec moi-même. Avec ma vie. Avec mon environnement. Une sérénité retrouvée. La sensation d'œuvrer dans la bonne direction. De sentir la main du destin me tapoter sur l'épaule, me cligner de l'œil et m'encourager à continuer dans ce que je fais. Quelle agréable sensation ! Unique pour ainsi dire. Jamais rien senti de pareil. Persuadé de mes choix, de mes convictions. Certain de ne jamais en démordre. D'être donc sur la bonne voie. La plus personnelle et authentique finalement. Assumant toutes les conséquences de mes actes. Assumant mes réflexions les plus contradictoires. N'étant finalement plus rien d'autre que celui que je suis réellement. Persuadé en plus que plus rien ne pourra me faire douter ou changer d'opinion. Juste quelques pensées à affiner. Quelques vérités restantes à dévoiler. Quelques nouveaux sommets à explorer. Mais avançant vers mon propre but dans la ligne droite la plus singulière.

Dans une vitrine, j'aperçois des serviettes. Travaillées dans un cuir parfait ! Un travail d'artiste sans aucun doute. J'en sens l'odeur jusqu'ici. Je m'imagine avec une serviette. Une de caractère. Qui m'irait parfaitement. Oui, conviendrai totalement à ma

personne. Je me vois marcher dans la rue avec une serviette à la main. Portant sans aucun doute des documents d'une importance extrême. Des feuillets d'un roman capital. Des réflexions pouvant déstabiliser l'orbite de la Terre. Des poèmes pleins d'une profonde spiritualité et décrivant l'environnement dans ce qu'il a de plus sauvage. J'en suis à désirer profondément une de ces serviettes. Oui, il me faut une serviette ! Absolument ! Pour le bien de l'humanité pour ainsi dire. Pour la littérature !

J'entre, et je choisis celle que je pense être la plus proche de ma personne. Je règle ça et ressors.

Je me promène dans la rue avec. L'arborant fièrement. Sautillant presque avec. Comme un gamin heureux de son nouveau cartable. Hé, hé. Regardez ma serviette ! Je l'inspecte sous toutes les coutures. La porte tantôt à droite tantôt à gauche. Sous le bras aussi par moment. Quelle trouvaille.

Et soudain, je me retrouve face à une vitrine. Me reflétant. Je me vois dedans avec ma serviette à la main. Et une pensée me gifle ! *Ma serviette vide !* Ne contenant aucun essai capital ni aucun poème ultime. Rien. Rien d'autre qu'un achat compulsif. Quelle horreur ! D'un ridicule ! Je me méprise d'avoir acheté une serviette ! Une serviette ? Et puis quoi ? Des mocassins ? Une cravate ? Un monocle ?

Je rentre chez moi dans une colère terrible envers moi même. Jette la serviette contre un mur. La piétine même. Crache dessus. Plusieurs fois ! Lui hurle des noms d'oiseaux. Chouette funeste ! Colibris sans plume ! Vautour borgne ! Moineau à sa maman !

J'ouvre la bouteille de vin la plus forte que j'ai chez

moi et bois la moitié d'une traite ! Sans reprendre une seule fois mon souffle. Pour oublier la serviette ! Honteux de m'être fait avoir si facilement. Une serviette vide ? Une serviette ! Alors même que je n'ai encore rien écrit de grandiose. Rien qui ne puisse être mis dans une serviette.

La Femme rentre quelques secondes plus tard. Comme si elle avait bien préparé son coup. Elle voit tout de suite la serviette.

Quoi qu'est-ce ? Une serviette ? Il va faire quoi avec ça ? Hein ? Drôle d'animal. Un monocle aussi ?

Je lui montre mon poing et mes dents. Emporte ma bouteille et retourne dehors. Incompris de tous !

Je marche dans les rues. Je les dévale pour ainsi dire ! Renversant des poubelles et bousculant des mamies et des petites filles. Sans aucune gêne ! Détestant le monde entier. Je m'assois dans le coin le plus isolé de la ville et bois mon vin. Seul. N'ayant jamais été si seul. Enfermé moi-même dans ma propre solitude. Tout ça à cause d'une serviette !

Je finis ma bouteille une petite heure plus tard. Elle me fixe. M'observe même. Foutu vin que je lui crie. Ma détresse me saute aux yeux et une tristesse totale m'envahit. Rien d'autre que ça ? Un homme seul se saoulant sur un banc ? Cachant son désespoir derrière un mépris de l'humanité et un sentiment de supériorité ? Ne suis-je donc qu'un homme qui souffre de l'indifférence du monde ? Une mite. Pire qu'un pou. Pire qu'un rien. Pouvant crever sur un banc sans que personne ne s'en rende compte pendant plusieurs jours. Sans que personne ne s'en émeuve. *N'a eu que ce*

qu'il mérite. Juste bon à se prendre pour un génie. Vulgaire et méprisant. Bon à crever seul sur un banc avec sa bouteille. Quelle fin terrible... Le monde me déteste-t-il à ce point ? L'indifférence n'est rien d'autre que la forme la plus vicieuse du mépris. Montrer à quelqu'un qu'on le déteste c'est encore avoir un peu d'égard envers lui. C'est continuer à le faire vivre à travers la haine. Mais l'ignorer purement. C'est l'annihiler. Le faire disparaître de notre existence. L'assassiner pour ainsi dire. C'est le mépris le plus brutal qui soit. Et voilà juste ce dont le monde a à m'offrir ? Un mépris brutal ?

Et bien soit. Si le monde me méprise, je le mépriserai encore plus en retour !

Il commence à faire nuit. Les rues prennent une autre dimension. Semblant contenir encore plus de vices et de solitudes. Un silence profond aussi. Comme un hurlement étouffé. Je décide de m'aventurer dans les coins les plus sombres. Dans les ruelles les plus lugubres. N'ayant aucune crainte. Peur de rien ni personne. Prêt à affronter les pires ennemis. La pire violence. Prêt à affronter la mort. À mourir pour ainsi dire.

Je cherche à droite. À gauche. Partout. Sous les cailloux les plus sales. Derrière les porches les plus abîmés. Dans les angles les plus sinistres. Diable. Personne. Qu'est-ce que c'est que cette ville encore ? Me dites pas qu'ici aussi les rues restent désertes ? Là-bas oui je veux bien. Dans les cimetières aussi. Dans les jardins pour enfants ça se comprend. Mais en plein centre-ville. Pas un chien. Lundi certes, mais quand

même. Un jour en vaut un autre. Le calendrier de la vie ne comporte qu'un seul instant qui se prolonge à l'infini. Sûrement partout pareil en fin de compte. Sous le duvet attendant sagement que le réveil les sorte de leurs rêves édulcorés.

Je continue de marcher en m'éloignant du centre et tombe sur quelque chose d'incroyable. Le Fleuve. Large. Serein. Reflétant les étoiles et l'immensité de la nuit. Quelque chose de grandiose m'envahit. Une force supérieure à l'homme. Un pacte secret entre la nature et moi. Une source abondante de sérénité. Le grondement du courant me transporte. Une force sûre d'elle. N'ayant aucun ennemi. Aucune embûche. Sachant pertinemment que rien ne pourra contrarier son parcours. Le pouls immortel de la Terre qui frappe mon arrogance en pleine face. Les montagnes secrètes et glacées d'un massif inconnu libérant leur sève pour en faire des torrents rugissants.

Je m'assois sur un banc juste au bord. Me sens petit. Mais pas ridicule. Simplement impressionné par la puissance de cette masse en mouvement. Cette force n'ayant aucune peur. Pleine d'une confiance totale en sa destinée. Non seulement une contemplation, une source de respect et de communion avec la Terre, mais également un exemple à suivre. Une métaphore philosophique constamment sous les yeux. L'exemple le plus criant de la confiance en son propre instinct. En sa volonté forte et son avenir. Pas de colère. Pas de ressentiment. Pas de haine. Juste une force en constante en action. D'une beauté.

Derrière, pas loin, j'entends venir deux personnes. Dans le noir. Pleine nuit. Drôle d'endroit. Le vin me

joue des tours je me dis. Des chuchotements de fantômes peut-être. Je me lève et marche sur le rebord. À quelques centimètres de l'eau. Titubant presque à vrai dire. Histoire d'effrayer les ombres par ma hardiesse ! J'en sifflole un air guerrier. En funambulant juste au bord du Fleuve. Un coup à nourrir les poissons ça. À finir sa course dans la mer. À se désagréger et à voir ses milliards d'atomes naviguer pour l'éternité à travers toute la planète.

Quelques secondes plus tard, je vois un couple qui passe. Une jolie blonde. Mignonne comme tout. Un type avec elle. Jamais vu ça. Double menton gras, barbe de singe et pieds de cochon. Un animal pour tout dire. Hideux. Qu'est-ce qu'elles peuvent bien faire avec des types pareils ? Doivent pas être très nettes. Ne s'accouplant plus qu'avec des idiots. Des moins qu'hommes. Ne reste d'ailleurs peut-être plus aucun homme dans le monde. Alors faute de mieux, se foutent avec des ânes. Feraient peut-être aussi bien toutes devenir gouines vu la meute qu'elles doivent se coltiner.

Il la tient bizarrement par le cou. Me semble étrange. Drôle de manière de tenir une fille. Peur qu'elle s'échappe ? Puis il m'entend sifflole et regarde brusquement dans ma direction, lâche la fille, lui donne la main, lui sourit. Manigance de manigance. Qu'on me cloue à une croix s'il est pas en train de me jouer un tour. La fille n'a pas l'air très à l'aise. M'étonne pas vu la bête. Mais quand même. Elle semble avoir peur aussi. N'ose même pas me regarder. Drôle d'histoire. Et en pleine nuit.

Je décide de les avoir à l'œil. L'air de rien. Je les

laisse partir sans leur prêter trop d'attention. Peut-être que je m'invente des histoires aussi. Ce serait pas la première fois. Vieux fou, toujours à imaginer les pires scandales. Juste bon à provoquer un demi-suicide en marchant sur le rebord du Fleuve à moitié ivre.

Une dizaine de mètres plus loin, je le vois qui la reprend par le cou. La fille se débat un peu. Je peux percevoir qu'il sert un peu plus. Elle se plaint. Il la tient un peu plus fort. Bougre d'âne tiens. Qu'est-ce qu'il lui prend ? Devrait être heureux comme tout d'avoir une créature pareille à côté de lui.

Je siffle un coup. Bien fort. Comme un poignard lancé dans le noir. Je lance. « Non, mais ! Oh ! Et alors ? » Puis je resiffle encore plus fort. Comme si je projetais des sabres entre mes dents.

Il la relâche. Lui donne la main. Et ils continuent de marcher. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Pas fou pour le coup. Il se passe bien quelque chose.

Je ferais peut-être bien de les suivre un peu. Mais pas trop l'envie. Fatigué déjà. Et puis quoi ? Pas mes affaires après tout ! Qu'ils s'amusent ! On me dira encore que je dérange. *Tout va bien. Si si.* Avec des larmes cachées au fond des yeux. Et on me fera encore passer pour un clown. Diable. *Qu'ils s'amusent !*

Je fais demi-tour.

Quelque chose me chagrine. Diable de diable. Sa faute à elle. N'a que ce qu'elle mérite. Se mettre avec un énergumène pareil. Juste bon à taper des femmes sans aucun doute. Et puis quoi ? Elles ne savent pas se défendre ?

Je refais demi-tour. Juste parce que je crois avoir oublié quelque chose. Une goutte de vin tombé par

terre. Une étoile de la constellation d'Isidore le brave, protecteur des faibles. Juste parce que j'ai le temps. Que je n'ai rien à faire d'autre. Pour zieuter un peu ses fesses de loin. Me rincer l'œil. Rien d'autre.

J'entends rapidement que quelque chose se trame au bord des buissons. J'accélère un peu. Histoire de ne pas en rater une miette.

La fille par terre. Se protégeant la tête. Le type debout, lui gratifiant de quelques coups de pied et l'insultant de quelques noms scandaleux.

Il me regarde avancer vers lui. S'arrête. Attend. Pas bien imposant. Surtout face à moi. Surtout face à ma confiance absolue en moi. Je prends l'air le plus sur possible. Le regarde bien dans les yeux. Jouant au dur pour ainsi dire. Mais sachant surtout pertinemment que je n'ai pas grand-chose à craindre de lui. Puis le vin fait son effet, annihilant toute peur.

« Ça va aller oui ? Qu'il foute le camp d'ici ! »

Il hésite un peu. Tente deux trois tours de passe.

Ma femme. L'amour de ma vie pour ainsi dire.

« Rien à faire. Qu'il foute le camp. Ouste ! Pas de ça avec moi. Des coups de pied. Lui en mettrai des coups de pieds moi ! »

Il recule. Hésite. Tête craintive. Yeux apeurés. Puis disparaît.

Presque envie de lui courir après tiens. Des coups de pieds... Je lui lancerai des sorts moi. Des malédictions pour la vie.

La fille. Toujours à terre. Je lui tends la main. « Ça va ça va ? Rien de cassé ? Pas très nette de traîner avec un type comme ça hein ? Bobo la tête non ? Tout va bien ? »

Elle me remercie. Mignonne comme tout. Pourrait peut-être en profiter pour la tripoter dans un coin. Personne à l'horizon. Mais bon... *J'ai à faire !*

Elle me dit qu'elle n'habite pas loin. Que tout va bien. Merci merci.

« Bon. Rentre bien. Trouve-toi un autre type. Ou fais ce que tu veux après tout. Amuse-toi bien. J'ai à faire ! »

Je la laisse là et retourne sur mon rebord. Jouant toujours avec la Mort. Faisant semblant de tomber par moment. Comme si je lui clignais de l'œil. Lui jouant des tours pour ainsi dire. Sauveur des femmes. Sauveur de l'humanité même. Aimant les hommes et la nature. Les persécutés comme les valeureux. Ne faisant de distinction entre personne quand il s'agit de donner un coup de main. Héros tragique vivant dans la nuit et n'ayant d'autre compagne que la solitude.

En rentrant, la femme me fait une scène pas possible.

Diable de con ! Toujours à traîner ! Pire qu'un abruti. Pense pas une seule seconde à sa femme. Ni à son gosse ! Rien qu'à lui. Foutu égoïste. Un ego pas possible. Salissant tout ! Juste bon à se plaindre et à mépriser les autres. Pas foutu de passer une journée sans boire. Poivrot ! Se croit fou ! Juste un ivrogne.

Incapable de trouver une parade. J'encaisse. Tant bien que mal. Pire qu'une souffrance. Une vérité. Certes, certes. Je me couche. Usé de fatigue et de vin. N'ayant même pas l'envie d'essayer de griffonner le moindre mot. Même pas l'envie d'essayer !

Réveil douloureux. L'impression que la Mort complotait derrière mon oreiller. Atroce. Comme si un historien m'avait susurré des sermons toute la nuit. Une presque envie de crever pendant le sommeil. Et obligé d'aller m'esquinter encore. Incroyable comme tout cela me semble terrible. Et tout le monde en train de s'esquinter partout dans le monde. Pire que les flacons de pisse pour beaucoup. Des cornichons devant les yeux. Du charbon dans le nez. Des sexes entre les jambes toute la journée. Parlez d'un monde. Et des coups de fouet au moindre écart. Des remontrances. Des insinuations de licenciement. Des épouses assassines. Des envies de déguerpier avec la plus jolie fille trouvée au coin d'une rue. Le suicide jamais loin. Narguant. Montrant le bout de son nez de temps en temps. À travers une fenêtre ou derrière une porte. Clignant de l'œil. Blaguant : *c'est pour bientôt. Mon coco !* Tout ça dès le matin. Le nombre de mots qui n'avancent pas des masses. Le style qui n'a plus aucun caractère. Le manque de sensations. De variété dans les sens. Des frustrations pires que des châtiments. L'obligation de continuer malgré tout. Avec acharnement. Même sans plus une force. Même sans voiles. Même sans vie !

À peine sorti de chez moi, je m'achète une bouteille. Le soleil même pas levé ! Seul remède. Refuge certes, certes. Mais seule solution. Sinon impossible. Voudrais bien faire autrement ! Pas envie. Journée trop longue. Trop épuisante. Insultante même ! Un refuge facile. Mais aussi une guérison. Obligé de boire presque pour supporter tout ça. Pour supporter l'insupportable,

l'incohérent, l'impossibilité d'un changement. La honte. Pour éviter la corrosion. Pour ne pas m'esquinter trop dans la journée. Pour me laisser une chance d'avoir quelque chose à dire le soir. Ce soir ce sera la bonne d'ailleurs ! J'espère.

Je la débouche en pleurant quasiment. N'ayant pas la force de faire autrement. Je l'engloutis le temps du trajet. Passe la matinée à insulter et mépriser tout le monde. Me cachant par moment dans un coin pour essuyer quelques larmes de désespoir. Pense à des jours plus heureux. À des siestes allongées dans l'herbe au milieu des fleurs. À du nectar de fraises. À une épaule sur laquelle me poser. À une oreille à qui me confier. À un gros billet. À des oiseaux argentés s'envolant dans l'espace. À un sourire.

Le midi, je m'échappe. Nouvelle bouteille. Toujours plus de poison. Griffonne quelques poèmes sur la fin du monde. Sur un champ de solitude. Sur un meurtre bienfaiteur. Sur une souffrance joyeuse. Je l'engloutis rapidement. Y retourne. Déteste le monde entier. Prêt à en découdre avec mon ombre même ! Me cogne la tête contre des murs. Me cache dans les toilettes. Fanfaronne par moment fièrement. Revendique mon statut d'homme sortant de la norme. Insulte tout le monde d'ouvrier ! Arrive avec une difficulté extrême à tenir toute la journée comme ça. M'esquintant complètement. Buvant dès que possible. Du whisky planqué dans le vestiaire. N'étant plus grand-chose finalement. Regard brumeux. Esprit absent. Attitude vulgaire. Aucun courage. Aucune réelle folie. Inspiration bloquée. Tétanisée.

Au retour. Ça tangué. Le train, pire qu'une torture.

Dix fois envie de vomir. Rien que ça. Pas bien du tout. Souhaite être mort. Me maudit mille fois. Me détruit par la pensée.

Décide de pas rentrer tout de suite chez moi. Ressemblant à rien sinon à un imbécile essoré de toute sa lucidité. Titubant comme pas possible. Ne sachant plus démêler le vrai du triste. Je marche dans les rues histoire d'évacuer un peu le trop-plein de bêtise. Un jour de passé. Déjà ça. Diable. Encore plusieurs mois. Un coup à crever.

Je m'assois sur un banc. D'une tristesse. N'ayant plus aucun bon mot à sortir. Plus aucune pensée intelligente. Ressassant dans ma tête les mêmes âneries pendant un bon moment.

Moi mieux que les autres. M'auront pas. Un empereur. Pas un sac de pruneaux ! Mérite mieux que ça ! Vont voir ! Me dégoûtent tous !

Puis ça va un peu mieux. Suffisant pour se lever. Je traîne dans les rues les plus pauvres. Les plus sales. Essayant malgré tout de garder la tête haute. Le regard le plus valeureux possible.

Un type vient à ma rencontre. Des yeux fous et une tête de mutant. Les cheveux en pétard, un visage de gosse, mais vieux, doit avoir quarante ans. Un pull trop large. Aucune allure. Un regard de demeuré. Les sourcils relevés au maximum comme stupéfait de tout. Un dingue sûrement. Un vrai. Il passe devant moi, et me regarde avec insistance. Étant porté vers l'humain malgré tout, et dans un état proche de l'abandon, je lui tends la main et lui dis bonjour. Il me saute dessus pour ainsi dire. Amicalement. Comme un frère. Et voilà qu'il s'y met.

C'est la faute de l'infirmière. Oui, monsieur. J'aurais rien fait si elle n'avait pas été là. Toujours à éplucher des oignons devant mes yeux. N'est-ce pas du harcèlement moral ? Et ses mains posées sur mes épaules. Presque un viol. Oui, Monsieur. Ils disaient que je passais trop de temps dans les poubelles. Mais ils en savent rien de toutes ces choses. Non, Monsieur. Si tant est que tout cela puisse être vrai. Est-ce une raison pour fouiller dans les souvenirs d'un homme ? Je vous le dis : absolument pas. Croyez-moi sur parole !

Puis il repart. Bon dieu de monde. Tous tarés. Ça me mine encore plus. La véritable folie. Clinique. Pas celle que je prône. Celle-ci ne laisse aucune issue. Juste engendrée par trop de névroses. Par le trop-plein de névrosés. Pas celle qui ne serait rien d'autre que l'incarnation de la vie. Sauvage. Instinctive encore. Permettant à l'homme de s'exprimer dans ce qu'il a de plus vital. De plus absolu. De plus pur. Le retour à la vie pour ainsi dire.

Je décide de me remplir un peu l'estomac. Ne pas laisser trop d'alcool le ronger. Mauvais pour la digestion tout ça. J'entre dans un restaurant et commande un plat de viande.

Je n'arrive même pas à manger. Je tourne la fourchette dedans et n'ai même plus aucun goût. Ça ne m'attire même pas. M'indiffère. Me lasse. Je regarde quelques minutes la bouillie qu'est devenu mon plat et rentre chez moi. Éteint. Ne songeant même pas à écrire le moindre mot.

Le lendemain, même histoire. Bouteille dès le matin.

Le soleil ronflant encore. Seul remède. Accroc à vrai dire. Mécaniquement. Tristement. N'en ayant même plus le désir, mais continuant malgré tout. Pour tuer les journées. Pour anesthésier les souffrances psychiques.

Je la débouche en pleurant. N'ayant pas le goût de faire autrement. Je l'avale le temps du trajet. Passe la matinée à me morfondre et à cracher sur le monde. Me cachant par moment dans un coin pour sécher quelques larmes de honte. Pense à des jours moins tristes. À des promenades délicieuses sous un ciel ensoleillé. À du jus de cerises. À un bras autour de mon épaule. À une tape dans le dos. À un paysage somptueux. À des planètes désertes pleines de verdure. À un rire.

Le midi, je m'échappe. Nouvelle bouteille. Toujours plus de venin. Rature quelques lignes sur un suicide salutaire. Sur un monde à l'agonie. Sur une mort silencieuse. Sur une victoire rageuse. Je l'avale difficilement. Y retourne. Hurle sur le monde entier. Prêt à en assassiner mon ombre même ! Me lamente sur ma condition derrière des portes dérobées. Cherche un moyen pour me pendre. Me reprends par moment furieusement. Impose mon statut d'exception. Insulte tout le monde de borgnes ! Ne parviens presque plus à mettre un pied devant l'autre. Me détruisant consciemment. Buvant sans cesse. Du whisky devant tout le monde. N'étant quasiment plus rien. Regard absent. Esprit brumeux. Attitude outrageante. Aucune force. Aucune réelle grandeur. Inspiration inexistante. Morte.

Au retour, ça tangué. Impossible de rester assis dans le train. Des secousses violentes dans la tête. Pire qu'une mort. Je file dans les toilettes. Ça bouge dans tous les sens. La Mort me jouant des tours quasiment. Je vomis. Comme je peux. M'en foutant plein sur les chaussures. Pauvre âne. Rien d'autre qu'un misérable. Pire qu'une fiente. Me déteste.

Je décide de pas rentrer tout de suite chez moi. Je prends l'air une bonne heure. Flirtant avec la Mort. L'appelant même. La désirant. Lui susurrant des mots d'amour. Je traîne dans les rues les plus sinistres. Les plus dangereuses. Essayant malgré tout de garder un œil ouvert. Le regard le plus brillant possible.

Un type vient à ma rencontre. Gueule de teigneux, ancien bagnard, méchant, taré. Me parle.

Regarde-moi ces jambes à celle-ci. Un sexe sur pattes. Rien d'autre. Juste bonne à farcir. Une poule ouais ! Pas une femme ! La cuisse légère. Faisant comme si de rien. Juste bonne à grimper sur un sexe. Derrière un buisson ou sous un porche. Attends que je mette la main dessus. Ça oui ! Attends que je m'occupe d'elle. Et de toutes les autres d'ailleurs. Elles verront. Oh oui elles verront. Il viendra avec moi le coco. S'il ne me croit pas. Qu'il vienne. Il verra. Toutes des poules ! Des filles de rien ! Des sans-jupes !

Puis il repart. Bon de dieu de monde. Tous tarés. Bouffés par la tentation. Peut se comprendre. Des culs de partout. Mais bigre. Rester digne quand même. Un coup à se faire avoir sinon. Finir esclave de ses pulsions. Pas bon non plus. Surtout quand on n'a rien à se mettre sous la dent. Un coup à s'aigrir pour le

restant de sa vie. Se méfier donc.

Je décide de me remplir un peu l'estomac. Ne pas laisser trop la bile le ronger. Mauvais pour le cœur tout ça. J'entre dans un restaurant et commande une tarte à la viande.

Je n'arrive même pas à manger. Je coupe des parts à travers tout et n'ai même plus aucun goût. Pire ça me désole. M'attriste. Seul sur une chaise, dans un restaurant, avec un plat fait uniquement pour lui, et incapable d'y trouver le moindre intérêt. Peut-être bien cuit le coco. Je regarde quelques minutes la bouillie qu'est devenu mon plat et soudain un sanglot me parcourt le corps. Des larmes coulent de mes yeux. Tombent dans mon plat. Je pleure devant mon assiette. Ne sachant même pas pourquoi à vrai dire. Je me regarde pleurer quelques minutes. Voguant vers le nulle part. M'abandonnant moi-même pour tout dire. Puis je rentre chez moi. Vide. Ne songeant même pas à songer à quoi que ce soit.

Le lendemain, même histoire. Bouteille dès le matin. Je la débouche en pleurant quasiment. Le soleil encore mort.

Je passe la matinée assis sur une chaise dans un coin. Sans bouger.

Le midi, je m'échappe. Nouvelle bouteille. Encore plus de poison.

L'après-midi pas mieux. Même plus un soupçon de vie en moi. Même pas une insulte ni un sentiment de grandeur. Rien.

Au retour, ça tangué. Impossible de rester assis dans le train. Des secousses violentes dans la tête. Pire

qu'une mort. Je file dans les toilettes. Ça bouge dans tous les sens. La Mort m'humiliant pour de bon. Je vomis. Partout. Sur les chaussures et le pantalon. Pauvre tâche. Rien d'autre qu'un misérable. Pire que tout. Je me hais.

Je décide de pas rentrer tout de suite. J'erre dans la ville. Une seule pensée m'obsède. Inutile d'aller plus loin. Je veux mourir. Je veux en finir. Je veux boire jusqu'à succomber. Noyer ma raison. La moudre. La dissoudre dans le vin. Jusqu'à ne plus exister. Plus une seule parcelle de ma pensée sur cette Terre. Foutre le camp par les canalisations. Que ce soit rapide et définitif.

J'ingurgite le plus d'alcool possible. Bouteille sur bouteille. Tout en marchant dans les rues. En titubant même. En continuant de me déplacer je ne sais comment. Mes sens anesthésiés. Je ne ressens plus rien. Ne sachant plus mon nom pour ainsi dire. Ni qui je suis. Ni ce que je suis. N'étant plus grand-chose en fait. Un spectre de la vie. Dénué de toute personnalité. De toute aspiration.

J'ai des visions de murs en pierres défilant sous les yeux. À une vitesse ahurissante. Des cathédrales entières tournoyant autour de moi. Me frôlant presque. Me visant même. Des projectiles de briques à éviter. Qui me persécutent.

Je vois des rues m'avalier. Des rues étroites et vicieuses. Une nuit étouffante. Roublarde. Sans issue. Les pavés se moquant de moi. M'incitant à prendre tantôt à droite, tantôt à gauche. Me faisant tourner en rond. Accentuant mon ébriété. Me torturant par la

pensée. J'entre par une porte clandestine. Menant je ne sais où.

Des femmes passent nues devant moi. Certaines s'arrêtant pour me caresser les bras. Pour tâter entre mes jambes. Je désire leurs corps, leurs formes parfaites. Je désire les étreindre, les prendre de toutes mes forces. Certaines me montent dessus pendant que le ciel tourne en rond. Pendant qu'il fait des galipettes. La ville entière en train de se contraindre par la pensée. Des femmes inconnues essayant de jouer avec mon sexe. Sexe qui ne répond à rien. Qui reste impuissant. J'entends des rires. Des rires de femmes. Des moqueries. Des pichenettes sur ma verge. Je ressens une honte incontrôlable. Des larmes sous les yeux. Détestant mon sexe. Me détestant moi-même. Me sachant impossible de satisfaire le moindre désir féminin. Ne sachant plus ce que je désire ou non. N'étant plus que le pantin de la honte.

Puis des voix d'hommes. Des bousculades. Des jurons. À mon encontre. Une situation que je ne maîtrise plus du tout. Des coups dans les dents. Des mâchoires brisées. Le sentiment d'être indésirable. Pire qu'un insecte. Quelque chose à écraser. Insignifiant pour ainsi dire. Immonde et désagréable. Sans intérêt pour personne. Juste bon à jeter dans un caniveau. Ruisselant en pleine nuit sous une lune indifférente. Rien d'autre. Un déchet.

Puis le noir. Total. Destructeur. Bourreau. La fin de tout.

Je me réveille au milieu de nulle part. De n'importe quand. Douloureux de partout. Visage meurtri.

Conscience tabassée. La tête lourde. Compressée. Et vidée de tout.

Je regarde mes mains. Les vois toujours là. Les mêmes qu'avant. Mon esprit toujours vivant. Anéanti, mais vivant. Et cette vision me peine. Quelle tristesse. Je suis toujours vivant. Toujours le même. Toujours là. Je suis triste d'être encore en vie. Incapable de mourir. Un lâche. Je préférerais être mort.

Le lendemain matin. Nouvelle journée au Laboratoire malgré tout. Sans même savoir comment ni pourquoi. Une journée atroce. Des moqueries.

L'est beau le guerrier. Tout bleu qu'il est. Pas de vin aujourd'hui tiens ? Finies les cachettes ?

J'encaisse tant bien que mal. Quasiment insensible à tout. La journée est une torture de chaque instant.

Je sors finalement de là. Complètement épuisé. N'ayant rien pu avaler de la journée. Vide. Juste plein d'un désespoir maladif. Incapable de surmonter l'épreuve finalement. Diable de diable. Je ne trouve aucune solution à ce type de malheur. À cette malédiction finalement. Non pas la vie, mais la survie. Préférerait encore à avoir à chasser le gibier à l'arc et à avoir une espérance de vie réduite de moitié. Me manque peut-être encore ce cran que je traque à chaque instant. Cette folie saine et légère nécessaire à la réalisation des actes les plus ambitieux. Me semble être au bout du bout. Ne plus savoir quoi faire ni quoi inventer. Avoir épuisé le stock d'idées ingénieuses. Ne sachant plus extraire de force du temps qui fuit. Le mieux serait encore de tout abandonner. Comment écrire quoi que ce soit dans de telles conditions d'ailleurs ?

Je décide d'aller m'abîmer un peu au bord du Fleuve. Je l'avais oublié tiens. Avec toutes ces âneries. Entendre le bruit du fond de l'eau. Ressentir encore cette force en mouvement. Écouter encore une fois le murmure lent de la nuit. Ne sachant même plus si je souhaite vivre. Ou juste mourir. Ne ressentant même plus la solitude. Juste fatigué de vivre. Un homme

épuisé. N'y arrivant pas. Préférant donc penser à en finir plutôt que de vivre dans l'échec permanent. Ne pourra de toute façon pas vivre dans cette soumission. Dans la résignation. Dans la défaite. Détesté par tous y compris par sa compagne. N'ayant même pas d'égard pour son enfant en train de grandir dans le ventre chaud d'une femme fatiguée d'un tel cirque. N'étant même pas capable de faire des efforts pour ses proches. Invivable. Mais ne le faisant pas exprès. La vie ordinaire n'étant pas suffisante pour lui. La transformant donc en enfer pour espérer y trouver un sens. Diable de diable.

La nuit tombe déjà. J'erre au bord de l'eau. Souhaitant y plonger. Rejoindre cygnes morts et clair de lune enfoui. Cadavres de poissons et espoirs assassinés. Gésir au fond du fleuve sur la mousse verdâtre et lumineuse. Un lit de mort seyant parfaitement à un homme égaré. Il me semble même ne plus distinguer la surface de l'eau du sol. Marchant au milieu des nuées de pensées suicidaires et des monstres moqueurs tapis dans la nuit. Me confondant avec les branches sinistres des arbres noirs et des cafards fornicant dans les herbes sales dans un vacarme étouffant. Je ne distingue plus le vrai du crépusculaire. Le lumineux du ténébreux. Tout ne semblant plus que comprimé dans une brume opaque. Une agonie vitreuse, mais bien réelle. Quel est ce cauchemar encore ? Des cris de chouettes sinistres me percent les tympans. Des rires gras et moqueurs déforment ma vision. J'ai l'impression qu'on me suit. Qu'on me menace. Oui, voilà, la nuit me semble menaçante. Elle veut ma peau ! Je continue de

marcher tout recroquevillé. L'impression d'être absorbé par quelque chose. Par un estomac démoniaque. Sur le point d'être digéré pour de bon. Englouti et anéanti. Ce serait finalement une délivrance. Une issue à ma perdition. La seule issue même.

Puis. Sur un banc. À peine éclairé. Lumière orangée et brumeuse. Une fille. Assise, jambes croisées. Belle robe blanche. Semble toute jeune et d'une beauté jamais vue encore.

Je m'assois à côté d'elle. Elle me sourit. Elle a de ses yeux qui pourraient sauver le monde. Sauver un homme au moins. D'une générosité folle dans le regard. Pétillant. Des taches de rousseur sur les joues et le nez. Et un sourire qui n'a jamais connu le péché. Doit avoir seize ans peut-être. Un air juvénile, mais une impression d'immortalité sur le visage. Une femme éternelle.

Elle me dit « Bonsoir, vous n'avez pas l'air d'aller très bien. »

Je n'ose même pas répondre. M'étaler sur mon désespoir ? Sur ma condition ? Sur ma lâcheté finalement. À une inconnue. Qui n'en aura sûrement rien à faire.

Je prends ma tête entre mes mains. Reste quelques secondes comme ça. Essaie de retrouver une certaine contenance. Une certaine lucidité. Quel moment incroyable. Ne pas tout gâcher encore.

« Je n'y arrive plus. J'ai envie de mourir »

« Oh. Allons donc. Faut pas dire des choses comme ça. Qu'est-ce qui vous arrive ? »

Elle pose sa main sur la mienne. Quel geste exquis.

Délicat. Je regarde sa main. Sa main posée sur la mienne. Et j'y vois de l'amour. Un concentré d'amour pur. Sans vice. Sans arrière-pensée. Juste un don de soi sublime.

Je reprends la discussion.

« J'ai beau essayer. Lutter. Persévérer. Je n'y arrive plus. J'ai l'impression d'avoir été au bout de moi-même. Que tout est contre moi. J'ai l'impression qu'on me jette des sorts pour ainsi dire ! »

Elle rigole. Une pureté totale. Jamais entendu un rire aussi scintillant. De l'amour oui. Rien d'autre.

« Viens ici le chéri. Pose ta tête là. Sur mon épaule. Tu verras, tu seras bien. Pose-toi quelques instants. »

Je me laisse guider. Pose ma tête sur son épaule. Contre sa poitrine presque. Sur sa peau. Une peau froide, blanche et délicate. Un parfum somptueux. L'impression d'avoir posé ma tête sur un bouquet de pétales de rose. L'impression d'un paradis. D'une sérénité retrouvée. L'impression de compter pour quelqu'un.

Elle passe un bras autour de mon épaule. M'enveloppant presque complètement. Comme si je me fondais à l'intérieur d'elle. Jamais été aussi bien depuis très longtemps. Une sensation d'apaisement absolu. De bonheur même.

« Comment se fait-il que tu sois si malheureux ? »

Sa question me foudroie de détresse. Elle a donc saisi ma condition jusque dans mon malheur. Peut-être mieux que moi-même finalement. Peut-être est-ce tout ce que je n'avais pas vu en fin de compte. *Je suis malheureux*. Cette pensée me terrasse. Alors voilà peut-être la réponse à tout.

« Je ne sais pas. J'ai tout essayé. Rien ne va. Strictement rien. Ma vie est un désastre pour tout dire. »

« Oh. Allons donc. Il y a bien un petit quelque chose de bien dans tout ça non ? »

« J'écris un peu. J'essaye. Rien de bon. Je vais avoir un enfant bientôt et je n'arrive même pas à m'y intéresser. Je passe mes journées à boire et à mépriser le monde. Et je me figure être une exception. Voire même l'homme le plus exceptionnel ! Le messie pour ainsi dire. Mais finalement je ne suis rien. Je ne suis rien qu'un homme malheureux. Une épluchure. Incapable de saisir le bonheur. »

Elle rigole encore. D'un rire parfait. Une mélodie. Elle ne rit pas elle chante. J'en souris même.

« Voyons, le chéri. Un homme comme toi n'aspire pas au bonheur, n'est-ce pas ? Tu le sais. Le bonheur n'existe que dans la lutte quotidienne pour son propre sens. Pour son destin. Et ne peut donc être jamais atteint. Un homme comme toi crée son bonheur à chaque instant. Dans la guerre. Dans son œuvre ! Tu ne peux aspirer qu'à ton œuvre. Une œuvre totale et authentique. Rien d'autre. »

Que de paroles sensées. Et claires. Rien entendu de si juste. Une fille pareille avec des mots pareils. Une source d'inspiration de tout instant. Quelle rencontre heureuse ! Aucun doute que je pourrais écrire les plus belles choses en sa présence. Elle pourrait m'apporter tout ce qu'il me manque. Me combler même. Aucun doute là-dessus. Une source de jouvence pour ainsi dire. Pour les idées comme pour les émotions. Permettrait à mon génie de s'exprimer dans ce qu'il a

de plus glorieux. Une rencontre capitale !

Elle prend ma main et la pose sur sa poitrine. Presque sous sa robe. Sur son sein nu.

« Laisse-toi aller. Tu verras. Tu te sentiras mieux. »

Je passe sous sa robe et prends son sein à pleine main. Je la caresse et me sens transporté dans un monde meilleur. Un monde sans flacon d'urine. Sans vin. Sans larme. Sans guerre. Sans reproches ni insultes. Sans personne d'autre qu'elle et moi.

Je me relève un peu et pose mes lèvres sur les siennes et l'embrasse. Avec une passion totale. Posant mes mains partout sur elle. Avec juste ce qu'il faut de douceur et de vigueur. Oubliant d'un coup tout désespoir. Toute fatigue. Toutes pensées scélérates. N'étant plus que présent et sérénité. Elle met sa langue contre la mienne. Quelle sensation parfaite. Le corps enregistrant tout et salivant de jouir d'un plaisir réel. Incarné dans la vie. Sans supercherie. Total. Innocent.

L'envie de n'être plus que ce moment. De lui faire l'amour ici même. Dehors en pleine nuit. Certain que ce serait comme une délivrance. De laisser tout le reste à sa place et de ne plus bouger de ce banc. De cet instant. De cette fille. De la rencontre parfaite de deux corps communiant dans la sensualité la plus sincère.

Puis elle me prend dans ses bras. Me chuchote dans l'oreille. Une prière presque.

« Je vais devoir partir. Reste ici s'il te plaît. Ne me suis pas. Je ne peux pas rester. C'est ainsi. Excuse-moi. »

Elle pose sa main sur ma joue. Toute une délicatesse sur ma peau. Et m'embrasse sur le bord des lèvres.

« Non ! Reste ! S'il te plaît ! Reste avec moi ! »

J'essaye de la retenir par le bras. Je la vois pleurer. Elle pleure de me quitter. C'est incompréhensible.

« Pourquoi ? Pourquoi est-ce que tu fais ça ? »

Elle se lève. Me regarde une dernière fois

« *Tu as à faire !* »

Et elle disparaît dans la nuit et la brume sans que je ne comprenne où.

Son départ me dévaste. Pourquoi ? Une telle délicatesse. Une telle générosité. Tant de tendresse et de douceur. De quoi revivre. Renaître. Se relever d'entre les morts à chaque coup dur. Ne me laissant rien. Pas un nom ni une adresse. Disparaissant dans le brouillard et dans la nuit. Pire qu'une mort ! Quelle diablerie encore. C'est pire que de ne l'avoir jamais rencontrée. Un sort ! Pire qu'un sort ! Mille tortures ! Me laissant encore plus seul que je ne l'étais. Une douleur si poignante. Je ne souhaite que m'ouvrir le ventre et le cœur. Je retourne vers la ville, ne pouvant rester à cet endroit maudit une seconde de plus. La vision du banc me brûlant les yeux et le corps entier. Certain qu'on vient de m'ôter la seule personne capable de me comprendre. De m'aimer. Et je fonds en larmes. Comme jamais. Me lamentant à haute voix. Des sanglots abominables hurlés en pleine nuit.

Je croise deux agents de police sur la route. Ravagé par la tristesse. Par l'abandon. N'étant plus que larmes et plaintes douloureuses.

Et qu'est-ce qu'il a celui-là ? Ça va aller ? Besoin d'aide ?

« Non, non. Tout va bien. C'est rien. Merci. Du froufrou. Des tralalas. Le miel de la vie. Rien d'autre.

Merci... Le miel... Tout va bien... »

Et je continue de marcher en pleurant toujours aussi pitoyablement.

Je m'assois en bas de chez moi et reste là comme ça. Une bonne heure. Pétrifié par cet abandon brutal. Pas préparé pour une telle injustice. Pour une telle gifle ! Souhaitant m'endormir et ne plus jamais me réveiller. Plus jamais !

Deux heures plus tard environ, une pluie fine me réveille. Je reviens à moi et me rappelle de tout avec une violence inacceptable. Je me maudis d'être toujours en vie. Incapable de mourir même ! Pire qu'une teigne ! Pire qu'une vieille !

Le chagrin m'envahit de nouveau. Et je regarde la pluie tomber à la lueur des réverbères. Et la lune briller doucement derrière des fins nuages.

Je repense à elle. Quel supplice. Me jeter ainsi. J'essaye de la détester. Je lui imagine les pires défauts ! Des ongles sales ! Des cuisses dodues ! Des pieds calleux ! Impossible. Elle n'était que douceur et légèreté. Je repense à ses mots. *Tu as à faire !* Certes. Certes. Mais tout de même. M'humilier de la sorte. Me scarifier ainsi. Me déchiqueter pour ainsi dire. Alors que la vie aurait pu être si douce.

Je regarde la pluie et quelques larmes coulent toujours de mes yeux. Je repense à tous ces mots. À son corps. Sa bouche. Ses yeux. Sa main posée sur la mienne. Tant d'amour. Et tout ce qu'elle aurait pu m'apporter ! Un monde de paix. Sans pensées suicidaires. Sans chagrin. Sans désespoir insensé. Sans personne d'autre qu'elle et moi.

Sans guerre.

Et soudain je vois clair. Elle a raison ! *J'ai à faire !*

Qu'aurais-je à faire d'un monde de paix ? Sans guerre. Sans pensées suicidaires. Qu'aurais-je à faire de ce chagrin ? Ressembler à tous ces amoureux transis inconsolables et incapables de passer à autre chose une fois la rupture bien ancrée. Ces ânes dont toutes les pensées ne sont plus que dissoutes dans leur sentiment. Ces dégénérés qui n'ont plus d'autre volonté que celle de reconquérir un navire échoué. Ne suis-je pas finalement plus fort que ça ? L'exception pour ainsi dire ? Et puis quoi ? Souffrir c'est être toujours en vie non ? Apprendre donc de la souffrance. Dans le moment présent. Sûrement pas le projeter sans cesse dans l'avenir. S'enfermer dans cette projection. Et donc continuer de souffrir. Perpétuellement. S'interdire la possibilité d'apprendre. De grandir donc. D'être plus fort. Plus lumineux. Juste créer une lumière artificielle et sombre afin de se protéger superficiellement des abîmes et des peurs les plus douloureuses. Non. *Il y a à faire.* Il y a à vivre. Uniquement vivre. Aimer vivre ! Dans l'instant. Avec le plus de sincérité et de passion possible. En voilà une incarnation de la vie ! Être un homme qui aime. Et qui aime aimer.

Je remonte chez moi. En état de grâce. Christique même. Un nouvel homme. Certain que plus rien ne m'atteindra jamais. Car ayant finalement le trouver le Graal de la condition humaine. La foi en la vie. Certes il y aura toujours des moments difficiles. Certes la guerre devra toujours être permanente. Plus que jamais même. Mais je détiens la vérité maintenant. La

justification de tout.

En rentrant, la Femme est d'une humeur terrassante ! Me lance les pires insultes. Les pires provocations.

Poltron incapable d'assumer sa paternité. Disparaît pendant deux jours sans donner de nouvelles. Bon à rien qui n'a rien écrit depuis des semaines. Moche avec ça. Aucune classe. Loqueteux. Pire qu'un chien pour ainsi dire ! Un rat !

Tout est juste.

Sans lui dire un mot, je me mets à genoux devant elle, et lui baise les pieds. Lui embrasse chaque orteil. Chaque centimètre carré de peau.

Elle se calme. Pleine d'étonnement.

Bougre de bougre. Qu'est-ce qu'il lui prend encore à celui-là ?

« J'ai été lâche et faible. Indigne de ta compagnie même. N'ayant ni la force ni le courage de prendre soin de toi et de cet être que tu portes dans ton ventre. Fuyant pour ainsi dire toutes responsabilités. M'enfermant dans des impasses et des cachots émotionnels. Trahissant la vie alors que je pensais en être le plus lumineux représentant. Ne faisant que suivre des balbutiements verbaux et des traits de génie en trompe l'œil. Mais sans arriver à quoique ce soit. Sans briller. Car en vérité, je te le dis : cette vie m'étouffe. Le travail m'esquinte. Chaque jour. Chaque heure même. Je n'y arrive pas. J'ai beau essayer, je ne peux pas. Je suis incapable de le supporter. Impossible de devoir me rabaisser ainsi chaque jour. Cette situation me ronge et me pousse à me détruire alors que j'aimerais pouvoir être avec toi et préparer l'arrivée

de notre enfant. Je ferais de mon mieux à partir de maintenant. Tu as ma parole. »

Puis je vais me coucher. Épuisé comme jamais.

Le lendemain matin, alors que je ne travaille pas de la journée et que je suis en train de préparer des plans diaboliques et des discours assassins, ma femme me propose d'aller avec elle à l'hôpital.

Si jamais ça l'intéresse le chéri, de voir son enfant, échographie cette après-midi. Se rendra peut-être vraiment compte de la situation. Bientôt papa le coco !

Bon après tout. Prendre ses responsabilités aussi. Parfois. Et puis quoi ? C'est vrai. Un écrivain, un homme pour ainsi dire, a besoin d'expérimenter la vie. Dans toute profondeur. Dans tout ce qu'elle a à offrir. La paternité en faisant partie. Bientôt père ? Hé, hé, tant mieux ! Un petit gars. Un rude ! Un homme ! Je pourrai lui enseigner tout ce que je sais ! La guerre dès le matin. Ne pas craindre la mort. Je lui dirai la vérité sur les femmes. Je lui apprendrai à être dur. À s'élever le plus haut possible. À n'avoir aucune pitié envers l'Humanité. Dès la naissance ! Aucune supercherie. Aucune religion. La rudesse à chaque instant. La vie enfin révélée ! Rien que soi et son rapport avec le reste du monde. Un sacré bonhomme que ça sera ! Aucun doute là-dessus. Champion des bagarres de bar. Poète éternel. Roi du monde même ! Avec un père pareil. Aucun doute ! Pas un gringalet. Pas un de ces niais avec du lait coulant sur le menton. Pas un de ces hommes qui voient toutes les femmes lui passer sous le nez. Se morfondant sur lui-même Sûrement pas !

Sur le chemin de l'hôpital, je prends ma femme par la main. L'impression de nous retrouver un peu. De retrouver un peu de sérénité entre nous. De complicité. Loin des engueulades. Des ébriétés colériques. Des coups de gueule inutiles. Des reproches et de tout le reste. Juste deux personnes prêtes à partager quelque chose de fort. De grand. De beau. De bien plus beau que l'habituel.

Je la regarde et vois quelques larmes sur ces joues. Je ne dis rien. Pour une fois. Mon silence est suffisamment éloquent. Mon silence est comme un discours. Une ode à l'empathie. Plein de compréhension et de réconfort. Prenant dans un gant de velours les cœurs en pleurs et les cajolant. Sans même dire un mot !

Une fois sur place, je me permets d'observer ce monde en mouvement.

Je m'attendais à autre chose à vrai dire. Mais quoi ? Finalement rien de plus normal que de voir tant de calme. Une paix durable. Peuple sous médicament au moindre éternuement. Sirop à la fraise et anesthésie générale à la moindre larme qui se pointe. Hôpital quasiment vide sinon pour les femmes enceintes et les vieux qui tentent malgré tout de grappiller encore un jour ou deux. Sans eux, on aurait plus besoin que de maternité. Tout le monde en bonne santé. Tant mieux pour tout dire. Mais pourquoi la gâcher en n'en faisant rien ? Quel intérêt d'avoir un corps en parfait ordre de marche si c'est pour ne rien en faire ? Si c'est pour le laisser mourir mollement sans une égratignure ? Si c'est pour le laisser se faire exploiter gentiment la moitié de sa vie ? Quel manque d'ingéniosité encore

une fois ! Hôpitaux déserts. Rues désertes. Nuits orphelines. Passions mortes nées. Résidus d'humain ne sachant même plus rire sans retenue ou tirer un coup clandestin sans une tonne de remords.

On nous emmène finalement dans une pièce spéciale. Ma femme s'installe. Ventre à l'air. Une sage-femme nous explique ce qu'elle va faire. Écoute du cœur. Contrôle de la taille des membres. Identification du sexe. Vérifier que tout va bien.

Elle met de la pommade sur le ventre de ma femme. Dieu qu'il a grossi. Je ne m'en étais même pas rendu compte. Pas à ce point. Une grosse prune naissante et juteuse. Un fruit mûr.

La sage-femme pose son appareil dessus et observe l'écran. Quelle attente insupportable. Rien que pour moi. J'imagine que ça doit être encore plus angoissant pour la future mère. Attendre, là, les yeux fixés sur l'écran, qu'on trouve enfin quelque chose. Et quelque chose de vivant ! La détresse que ça doit être de savoir que finalement plus rien ne vit là-dedans. Qu'il n'y a plus qu'un cadavre de nourrisson. Qu'il ne portera aucun des prénoms qui lui ont déjà été choisis avec soin. Que toutes les affaires qui l'attendent au chaud finiront dans un grand sac avec les ordures. Le vide que doit ressentir cette femme qui, dans son cœur, se sent déjà maman. Qui aime déjà, plus qu'elle n'a aimé personne, ce petit personnage qui gigote dans son ventre. Et lui apprendre comme ça, que c'est déjà fini. Avant même que ça n'ait commencé. Que le bébé est mort. À l'intérieur d'elle. Que son ventre n'est qu'un cercueil. L'angoisse insondable. Les larmes qui n'en finissent plus. Un deuil impossible, car pour ainsi dire,

le marmot n'était vivant que pour elle. Une réelle solitude pour le coup.

Pour la peine, je lui attrape un orteil. Pour la reconforter. Et cligne d'un œil. Tout ira bien chérie. Je m'en porte garant.

Je retourne vers l'écran avec une peur effroyable.

Puis finalement

« Voilà. Le bébé. Ici. Parfait. »

J'essaye de comprendre ce qu'il se passe à l'écran. Ça reste assez lisible malgré tout. Oui, je vois bien là, le corps. Les bras. Les jambes. Même les mains. Ces petits doigts tout minuscules déjà pleins de vie. Puis elle nous dit, sans même prévenir.

« C'est une fille ! Aucun doute. Une fille ! »

Je fonds. Ma petite ! Je l'imagine déjà avec ses couettes, marchant dans la rue en la tenant par la main. M'en faisant voir de toutes les couleurs et me menant à la baguette. Petite fille pleine d'espièglerie et de malice. Me sautant dans les bras, avec une petite robe rouge à pois en criant « Je t'aime papa. » J'en pleure.

Puis elle nous montre son visage. En détail. Diable ! D'une beauté. Jamais rien vu de pareil. Ma fille ! Un visage parfait. De la porcelaine. Aucune ride, aucun pli. Que de la peau délicate. Des traits subtils. Tout en nuance. Belle comme une fleur. J'en pleure davantage. Que c'est beau.

Je regarde ma femme. Elle a un sourire radieux. Merveilleux. Des larmes aussi. Qui n'en finissent plus de tomber. De joie bien sûr. C'est si rare, que ça coule à n'en plus finir.

Une émotion incontrôlable. Tout ça à travers un

écran !

Après ce moment plein d'une grâce encore jamais égalée, je décide de prendre l'air. Besoin de m'aérer l'esprit. De renouveler les cellules fraîches de l'univers de mon cerveau. D'ausculter les profondeurs de mon âme et de planifier quelques plans de guerre. De guerre interne. De reconstruction mentale. De consolidations des charpentes et des fondations. Non pas réinventer le feu. Mais le faire brûler d'une autre manière. Dans une autre dimension de la conscience et de la vie. Se préparer aux pires humiliations. Aux pires tortures. À la routine meurtrière et à l'ennui assassin. Se chapeauter une source d'ivresse éternelle. Toujours pleine et lâchant goutte après goutte une quantité suffisante de nectar de folie afin de contrer l'apitoiement du Moi et du monde. Se délivrer de l'emprise terrible et contagieuse d'une société qui s'écroule. Qui implose faute à un néant interne total et incultivable. Des vies spirituelles aussi désagrégées qu'un trou noir affamé supprimant toutes traces d'étoiles et de constellations dans un univers de plus en plus stérile.

Je marche sereinement sur un des bords du Fleuve et le soleil se couche doucement et l'air rafraîchit agréablement. Fraîcheur qui contraste avec ma spiritualité bouillonnante ne trouvant pas d'os à ronger. De grain à moudre. De cul à dorloter. De dieu à fouetter. Car ayant extrait Dieu de mon esprit, il n'y reste que pensées fracturées. Que comètes égarées cherchant vainement une orbite ou un point d'ancrage. Dérivant péniblement à travers un espace à jamais

privé de voix et d'ordres moraux. Ayant donc tout à reconstruire. À synthétiser. À big banguiser finalement. À inventer. À créer. Artiste de l'esprit et peintre de la théorie des cordes et de l'érosion divine. S'affranchir de Dieu implique une responsabilité colossale et presque cachée. Non visible dans un premier temps, mais s'exprimant toute de même. Un murmure froid et constant dans le vide labyrinthe de la pensée. Il faut ériger une nouvelle croyance. Non religieuse, mais pérenne. À sa mesure. Être sa propre mesure. Assumer la quête d'un sens.

J'étudie le vol d'un oiseau et me concentre sur l'immanence de mon être. Voilà aussi une chose à ne pas négliger. Le corps oui. Mais l'esprit a malgré tout besoin de sa propre guerre. De ses propres armes. De son propre royaume à conquérir. D'une spiritualité sans dieu. D'un affranchissement total de toute substance transcendante. De brûler tout signe ostentatoire d'une foi encore présente en soi et de rebâtir un nouveau monde de valeurs sur les cendres fertiles des anciennes croyances.

Le soleil s'éteint derrière le massif voisin et ses derniers rayons semblent envoyer une lumière de glace et l'oiseau est toujours au-dessus du fleuve scrutant carpes, goujons, nourriture poissonneuse et signes de fin du monde.

Assumer l'audace de sa propre croyance. Une audace inébranlable. Déterminée. Puissante et perpétuelle. Voilà ce qu'il faut. Déterminer soi-même ce que l'on est. Un sens propre et personnel. Et nourrir son esprit de la réalisation de ce sens. Rien d'autre. Tout faire pour le voir s'accomplir. En voilà une

nourriture spirituelle ! Se façonner et voir son œuvre prendre forme. Vaincre son propre Moi un peu plus chaque jour. Et en abreuver son esprit. Une immanence achevée. Aboutie. Réalisée.

Rien ne me semble plus concret que cette pensée. Une vérité même. Sinon La vérité. La clé ouvrant la porte du vrai paradis. Celui de l'homme acceptant sa condition d'être singulier. Jouissant de sa solitude. Une solitude souveraine et apaisée. Acceptée.

Presque un soulagement que d'en arriver à de telles conclusions. Du carburant pour les pensées les plus estimables et les plus inaccessibles. C'est finalement déjouer le dernier piège de la sédentarisation de la volonté. L'acceptation de toutes les misères et tentatives de déstabilisation dans l'unique but de suivre son œuvre. Celle que l'on crée à chaque instant et qui se doit d'être l'égale du vol d'un oiseau scrutant butins secrets et planètes lointaines. La poursuite du but le plus inaccessible de la vie : le bonheur personnel florissant dans le dépassement de son ancien Moi et dans la réussite des épreuves les plus perverses. N'agir donc que dans le but de retranscrire dans la vie le feu le plus dévorant. Celui qui nous irrigue l'esprit. Celui qui n'a de cesse que de vouloir se propager à nouveau. Avec encore plus de flammes. De chaleur. D'intensité. Celui qui propage dans l'élan le plus abrasif le souffle vital qui git dans la réalisation de notre propre existence.

Je sens naître en moi une sérénité profonde. Totale. Fort de mes nouvelles armes. Prêt à entrer réellement en guerre pour ainsi dire. Délivré de toutes mes propres négations. Sevré de mes faiblesses, car ayant

finalement endurci mon esprit. L'ayant fait champion. Seigneur des guerres spirituelles les plus dangereuses. Prêt à supporter tous les affronts et à s'enrichir et se fortifier de toutes les moqueries. N'ayant plus de cesse que de s'affirmer et de vaincre. De braver tous les périples et de foncer dans l'unique but qu'il s'est lui-même désigné. Envers et contre tous. Un véritable buffle encaissant toutes les banderilles des moins que rien et les crachats et insultes provenant des petites souffrances quotidiennes. Un quasi-héros pour ainsi dire. Un guerrier serein. Un apôtre de la vie !

Le lendemain, nouvelle journée affreuse. Sentiment de gorge qui se rétracte. De piqûres de scorpions dans le cœur. Résister également à l'appel tentateur de l'ivresse du grand vin. Pire qu'une femme offrant son corps. Car plus facile à obtenir. Effets primaires bien plus longs de surcroît. Tout pour se laisser tenter. Mais bien y voir le piège maléfique qu'il renferme. L'affaissement de toutes les autres sensations. Les gueules de bois éreintantes. Le corps qui se désagrège et pourrit. Le remplacement du courage par le sentiment trompeur de la toute-puissance. Celui-ci ne dure en plus qu'un temps. L'abrutissement du langage et de l'homme. L'étiollement du condensé de force nécessaire à l'acte créatif. Somme toute une fuite. Une mortification à la place d'une autre. Bien plus noble au final d'endurer la réelle souffrance d'une réalité qui se moque de soi, qui tire la langue et cligne de l'oeil à chaque coup dur. Qui jure à la moindre expression de volonté lumineuse. La seule possibilité de la vaincre finalement ne réside que dans

l'acceptation. Dans la confrontation yeux dans les yeux avec le terrible. Soutenir le regard malveillant du quotidien écrasant. L'attitude inébranlable de l'homme enfin intransigeant vis-à-vis de lui-même. Car étant enfin lui-même.

Donc résister à cette ivresse de pacotille. Nauséabonde. Empoisonnée. Ce simulacre de vie révoltée. Lui préférer la grandeur de la lutte sans artifice. Avec ses propres armes. Mais aussi ses propres faiblesses. Quitte à frôler parfois la lourdeur macabre et engourdissante du désespoir.

En arrivant au Laboratoire, je décèle une sorte de complot contre moi. Comme si mon aura dégageait quelque chose de repoussant. L'aura d'un type d'homme nouveau. De l'étranger effrayant. De l'étrangeté même. De l'inquiétant. De la menace à dissoudre. À abattre.

On me regarde. Tous. Yeux pointés sur moi comme des canons prêts à défendre leur vie et leur radicalisation dans le médiocre. Pas un mot. Me font une haie d'honneur pour ainsi dire. Savent quelque chose. Me préparent mille pièges. Ils me désignent tous du doigt un chariot. Miment des cris de haine et des jurons inaudibles. M'ouvrent la voie vers tout un paquet de flacons qui semblent tous plus délicieusement infectes les uns que les autres. Soit. Je ne bronche pas. Souris même. Les remercie pour ainsi dire. Oui bien sûr. Oui. C'est normal. Mes enfants. Mes petits. Tous les flacons du monde. Je suis prêt. *J'ai à faire !* J'entame le premier en sifflotant. Inspectant leur regard toujours vicieux. Cligne de l'oeil en m'en

versant partout malencontreusement. Étouffe un rire heureux. C'est rien, c'est rien. Juste un peu de pisse. Rien d'autre. Pas de quoi descendre une bouteille de vin en songeant à des jours plus glorieux. Juste de la pisse partout sur moi. Presque du miel !

J'enchaîne flacon après flacon. N'en déformant pas. C'est ça votre travail ? Facile même ! J'aurais pu le faire dix fois depuis plusieurs mois si l'envie m'avait prise. N'était-il pas que j'ai eu pendant tout ce temps d'autres considérations à inspecter. D'autres chats à fouetter n'est-ce pas ? Du tralala sinon. Jonglant avec même, en chantonnant un hymne à la Terre en feu.

On m'amène un nouveau chariot. Encore plus de flacons. Tous plus vicieux les uns que les autres. Renfermant malédictions cauchemardesques et détritiques inqualifiables de toute la souillure humaine. Rien que ça ? Peux faire trois fois ça sans sourciller un seul instant. Pas un ouvrier ici. Un homme. Un quasi-dieu. N'ayant plus honte de sacrifier une partie de ses journées car convaincu de sa vocation. Dépassant les écrivains glorieux et les héros antiques. Pouvant accepter ce sacrifice, car plein d'une force qui lui permettra de consacrer chaque seconde de sa liberté en vue de réaliser son œuvre. Plein d'une foi en soi invincible. Certain que plus rien ne pourra être contre lui. Tout lui étant favorable finalement.

Je m'y attelle sans esquisser le moindre signe de mécontentement. Repérant les fruits de ma pensée les plus murs afin de les cueillir le plus tôt possible. Ne perdant pas une miette de cette épreuve qui se veut humiliation et qui n'est en fait que catalyseur de ma revanche la plus esthétique. Analysant chacun de ses

échantillons avec la ferveur la plus revancharde. Allant de plus en plus vite jusqu'à certainement battre des records. Usant le temps même jusqu'à le faire défiler à une vitesse folle !

À la pause déjeuner, je m'isole le plus secrètement possible et avec une fureur toute nouvelle dresse un véritable plan de création. Une seule envie obsède mon esprit. Créer. Inonder les pages de mon jus le plus nocif. De ma folie la plus personnelle. Écrire ce roman qui ne trouvera aucune oreille, car œuvre d'un esprit hors d'atteinte. Non pas illuminé, mais naviguant simplement dans d'autres sphères de l'humanité. Celles qui ne sont atteintes que si rarement que les individus qui les occupent ne semblent qu'être étoile filante dans le ciel terne de la civilisation.

Je note tout ce qui me passe par la tête. Idées les plus farfelues. Pensées les plus exilantes. Excès les plus critiquables. Aucun consensus possible. Avouer toutes les vérités. De la méchanceté la plus radicale à la générosité la plus sincère. Autant dire : énormément de travail en perspective. Mais j'ai une vie entière devant moi. Peu importe les miettes de temps qui me seront accordées. Elles seront toutes dévorées avec l'appétit le plus féroce.

Temps de pause écoulé, je fonce vers les nouveaux flacons qui m'attendent. J'en souhaite des montagnes. Des torrents de pisses se déversant sur mon être. S'écoulant entre mes doigts. N'arriveront d'ailleurs pas à me salir, car j'ingurgiterais leur nocivité pour en faire des soleils. Je travaille des heures et des heures. Sans pousser aucun soupir. Sans aucun affaissement

d'épaules. Hurlant aux autres de travailler plus vite que ça ! Qu'ils avancent à un rythme d'historien ! Qu'il y a à faire !

Je sors de là, physiquement un peu esquinaté, mais ne ressentant aucune fatigue. Transformant la fatigue en rage. Alchimiste du désœuvrement et esprit torturé de la manigance fallacieuse de la vie. Monte dans le métro. Un couple s'installe en face de moi. Type mal rasé, yeux esquintés, tête rougeoyante, puant l'anis plusieurs années-lumière à la ronde. Gros anorak rouge qui lui donne l'air d'un clown qui aurait envie de commettre un viol. À côté, gamine de quinze-seize ans. Blonde, belle chevelure. Quasi innocente, mais du vice dans les yeux. Yeux bleus en feu comme puant l'envie de sexe. Nageant dans un bain de sperme frais et n'attendant que la prochaine fournée de queues qui assouvira son plaisir bestial et affamé. Mais quand même. Avec un type pareil ? Diable de diable. Et juste en face de moi avec ça.

Je les regarde se lécher l'un l'autre juste devant moi. Sa langue pocharde et poilue venir racler le fond de la gorge de cette petite déesse salace dont le corps entier n'est plus que lascivité. Pire qu'un cirque, car absolument rien de drôle là-dedans. Ni de réconfortant. Ni rien. Qu'un cri de détresse d'une civilisation perdue. Et voilà qu'il la tripote. Triturant de ses mains grasses les seins bestiaux de la jeune fille prête à forniquer là juste devant moi. Me regardant même par instants pensant peut-être à m'inviter pour participer à la fête joyeuse de l'humanité mourante et délaissée. Un petit coup d'une queue en plus qui lui

serait peut-être bien salulaire et allumerait quelques nouvelles lampioles de passion dans les ruelles perverses de son esprit carié. En d'autres circonstances, je la lui mettrai bien volontiers. Si tout ça ne m'inspirait pas le dégoût révoltant d'une jeune femme ne voguant plus que dans la souillure de la perte. Si tout cela résultait d'une réelle innocence du désir sexuel et non d'une volonté de se salir toujours et toujours plus dans l'unique but de désacraliser la seule possession qu'il nous reste après avoir perdu la spiritualité, c'est-à-dire le corps. Achever le corps. Voilà bien la dernière ambition possible d'une espèce qui n'attend plus rien de la vie terrestre.

À un arrêt, un petit garçon à l'accordéon embarque dans notre rame. Huit ans pas plus. L'instrument presque plus gros que lui.

Il se met à jouer et c'est comme un coup de poignard. Le son délicieux de l'accordéon. En contraste avec le bruit métallique de notre carcasse de ferraille qui nous fait voyager dans les sous-sols de la pourriture urbaine. Le décalage que cela produit. D'une terreur ! Le choc de deux univers. L'un chaud et mélodieux. L'autre froid et infernal. La collision de deux planètes. Une explosion dans la galaxie. Et la musique avec ça. D'une autre époque. D'un autre temps. Quelle mélodie. Fait exprès sans aucun doute. Mais touchant au but malgré tout. Je me laisse emporter. Dans des campagnes tziganes, roulottes bariolées tenues par des femmes sans dent n'ayant que du pain à grignoter. Hommes basanés remorquant des boules de foin lourdes comme des vaches sous un soleil

étouffant. Ne gagnant que des miettes de pièces aussitôt dépensées pour nourrir les gosses. Gosses qui joueraient dans une joie totale et insouciante. Petites filles aux robes rouges courant au milieu des brins de paille et petits garçons en débardeur jouant déjà aux durs et apprenant l'harmonica. Tout un monde qui s'installe sous mes yeux et m'apporte un peu de poésie et d'émotions. Rien qu'avec un accordéon.

Les deux en face de moi se chuchotent des grossièretés dans l'oreille en direction du gosse et se marrent comme deux gros oiseaux immondes dont le sexe pendrait gros et gras entre leurs cuisses.

Je jette un coup d'œil vers le petit. Des larmes chaudes lui coulent sur les joues tandis qu'il continue de jouer. Ça me transperce de honte et j'en pleure moi-même. *Ne leur en veut pas gamin. Ils ne savent pas. Ce n'est pas de leur faute. Ce n'est pas contre toi. Continue mon grand. Continue.*

Sans savoir d'où ça peut venir, voilà que je me mets à chanter pour l'accompagner. Une chanson inconnue. Dans une langue inconnue. Quelque chose emplie de passion et de tristesse. Pour lui dire qu'il n'est pas seul. Qu'on ne se connaît pas, mais que dans un coin secret de l'univers parallèle de nos vies on a sûrement quelque chose en commun. Quelque chose qui nous relie. Des esprits liés ensemble par le cordon ombilical de la vie.

Hom yakeshla Homo yakeshlo Hom yakeshla Ho mondino mondino Ah ah murito Ah ah morita. Hum ya luguna Hum ya lugubra. Homimonino

Tout le monde se tait et quand le gosse passe pour

ramasser un peu de monnaie je lui donne tout ce que j'ai sur moi. Sans aucun regret.

De retour dans la ville, je me sens des envies de grandeur. De joie céleste. Une envie de m'échapper de l'humain quelques instants. Voir ce qu'il se passe ailleurs. Ressentir des sensations nouvelles.

Je grimpe à un endroit que je n'avais pas encore pris le temps de visiter encore. Belvédère surplombant toute la ville et offrant une vue imprenable sur tout le Fleuve. Le soleil est sur le point de se coucher et ce qui s'offre à moi est d'une beauté saisissante. Radieuse. Le spectacle étincelant d'une ville sombrant dans la pénombre. Illuminant l'horizon de quelques spectres lumineux. Serpenté par un fleuve aussi imposant que terrifiant de tranquillité. Les oiseaux calmes et sifflotant dans la fraîcheur d'une nuit naissante. Me parlant presque. Narrant des pitreries aériennes à jamais inaccessibles à l'homme.

Je me laisse envahir par le somptueux et le très rare réconfort qu'une ville peut m'offrir. Je respire comme jamais je n'avais respiré. Comme si je respirais pour la première fois. Comme si je découvrais un sens caché. Une sensibilité nouvelle. Libérée de l'emprise alcoolique. Oui c'est ça. Mes sens me semblent plus affûtés. Sur le qui-vive, prêts à saisir la moindre émotion. La moindre magie scintillant dans l'air. Imprégnant comme jamais les sensations sur la rétine de mon esprit. Je distingue des nuances qui m'étaient imperceptibles jusqu'à maintenant. Des notes de parfum inédites. Des sons plus précis. Une distinction plus nette des différentes teintes lumineuses offertes

par le paysage. Rien d'autre finalement qu'un homme à l'affût du monde sensible. S'abreuvant d'un bol d'air pur qui n'est en fait que nourriture pour le corps et l'esprit. Que liqueur de vie.

Je m'allonge ensuite sur un banc, complètement en phase avec moi-même et mon environnement. Je reste ainsi un moment à scruter le ciel. Et un spectacle tout autre me surprend. Me tombe dessus pour ainsi dire. M'abreuve d'une nourriture nouvelle et abondante. Pleine de visions lunaires et de voyages stellaires. L'univers et son immensité s'offrant à moi dans sa plus grande pureté. Des images déjà vues mille fois, mais qui me frappent aujourd'hui différemment. Me pénètre avec beaucoup plus d'emphase. Les milliards d'étoiles vibrant dans mon corps et mon esprit. Mon corps et mon esprit ne faisant d'ailleurs plus qu'un. Et cette unité nouvelle se laissant envahir par un sentiment de grandeur extrême. Retournant à la source de la création elle-même. Dérivant dans un espace où ne règnent qu'agitation atomique, froid, et beauté grisante des constellations les plus invraisemblables.

Puis mon regard se concentre sur la lune. Ce cercle jaune parfait défiant même la nuit. Diable de lune. Déjà vu des milliards de fois, mais la ressentant différemment. Ressentant jusqu'à son mouvement orbital. Imaginant la possibilité qu'elle puisse s'éloigner d'un coup de la Terre et errer à jamais seule. Ne rayonnant plus pour personne. N'ayant que très peu d'espoir de collision. Juste exilée de tout contact avec d'autres planètes. Errant dans une solitude céleste totale.

Cette possibilité de désorbitation m'étouffe. Je ne

parviens plus à me détacher de cette lune, de sa réalité en tant qu'astre soumis à la gravité terrestre, à son orbite et cette possibilité du néant si jamais elle devait d'un coup se désaxer. Diable. L'impression de sentir dans mon propre corps la gravité. Semblable à une lune. Je m'imagine pouvoir ne plus être impacté par cette force et me mettre à voguer seul et éternellement dans l'univers. Je suis pris de vertiges. La lune m'attire. Le vide m'attire à lui et mon corps éprouve un réel malaise face à la réalité de cette possibilité. Un vertige cosmique pour ainsi dire. La peur réelle d'être attiré dans l'espace et de ne plus subir l'effet de la pesanteur. Rejeté par la Terre donc. En plus d'être rejeté par ses habitants. Ce serait terrible. Une cellule cancéreuse à expulser. Moi amoureux des plantes comme des pierres et des insectes. Ayant juste un petit grief contre quelque chose qui ressemble à un primate se voulant évolué. Rien d'autre. Au contraire. Plus terrien qu'humain. Un animal pour ainsi dire. Au vrai sens du terme. Donc n'ayant aucune raison d'être rejeté par la planète qui l'accueille.

Je parviens finalement à me détacher de cette idée. Dégoulinant d'une sueur froide. Une sueur de réelle terreur. Ayant vécu une ivresse cosmique sans égal. Mais heureux de me retrouver collé comme il faut au plancher des ânes.

Je laisse étoiles, comètes et constellations à leur place et rentre chez moi. Marmonne quelques détails à la Femme sur le sort funeste qui attend tout arpenteur de la solitude et m'enferme dans mon bureau. Serein.

J'écris toute la nuit. Lâchant d'une traite le galop

furieux des mots qui ne tenaient plus en place dans leur prison psychique. Les idées ravageuses déchirent les phrases. Dilacèrent tout résidu de chair faible. Rien à voir avec tout ce que j'ai pu gribouiller jusque-là. Une prose bien plus mure. Un style plus percutant. Comme si l'ensemble avait enfin trouvé une justification. Une raison d'être. Et s'impose donc avec plus de contenance. Je remplis comme ça une bonne vingtaine de pages. Facilement. La nuque légère. Tout ce qui me tenait à cœur depuis plusieurs mois. Chaque chose enfin révélée.

Je relis le tout. Ça me semble être ça. Oui. Pas un bavardage d'historien. Pas un vulgaire torchon narratif. Quelque chose de plus précieux. Le témoignage d'un homme ! Encore du boulot. Certes. Des mois de travail. Mais tout est là. Une cité d'émeraudes juste là sous mes pieds. Plus qu'à déterrer. À désenliser et à faire reluire. J'en viens même à me dire qu'il est possible que je ne montre jamais à personne l'œuvre une fois accomplie. Qu'elle m'est trop personnelle. Non pas embarrassante. Mais trop précieuse. Que je ne supporterais pas qu'elle puisse être salie par qui que ce soit. Qu'elle puisse être souillée par une critique qui n'aurait pas été en mesure d'atteindre son réel potentiel. Son cœur le plus palpitant. Qu'elle n'aura de raison d'être que pour moi et qu'il vaudrait mieux donc qu'une fois achevée, elle reste secrète. Qu'il ne s'agit pas seulement d'alignements de mots et de coordinations de phrases plus farfelues les unes que les autres. Il s'agit du combat de l'homme face à sa destinée. Rien que ça. L'homme incarnant la vie dans une lutte quotidienne

pour justifier de lui-même. Livrant son jus de folie. Son sang le plus hallucinogène. Non pas une simple histoire. Non pas une intrigue. Mais le suc le plus concentré qu'il puisse extraire de son ivresse de vivre.

À ne pas offrir au monde donc. Qui ne le comprendrait pas. Et n'aurait de cesse que de le piétiner.

Le lendemain, j'en suis d'autant plus inébranlable. Arrivant au Laboratoire avec le sourire. Souhaitant les pires épreuves ! Spirituellement nourri par la réalisation de mon propre accomplissement. Et par sa réussite si l'on peut dire. Par le courage mis en œuvre pour accepter les différentes tentatives de soumission que l'on m'oppose. Personne ne m'aura.

En entrant, le comité m'attend déjà. Sans dire un mot ils m'amènent dans une pièce. Une machine gigantesque. Avec des boutons et des tuyaux de partout. De l'eau qui fuit. En espérant que ce soit bien de l'eau. Des cartons par terre avec d'autres tuyaux dedans. De toutes sortes. De toutes dimensions. De toutes longueurs. La machine grognant presque. Un dragon pour ainsi dire.

Et sans un mot on me laisse avec le monstre. Peut-être enfin un challenge à ma hauteur. Trop facile les flacons de pisse. Aucun danger. Sinon l'empoisonnement et la crasse. Mais une fois toutes les mesures de prévention prises, un gag. Une pichenette de difficulté. Un loisir d'historien. Presque ennuyeux de facilité pour ainsi dire. Sûrement pas un dragon !

J'inspecte la bête. Une bonne centaine de fils tentaculaires arrivant et sortant de nulle part. Des

pompes aux mâchoires démoniaques. Des flacons. Des réservoirs. Un bruit terrible et une chaleur suffocante. Des diodes rouges qui s'éclairent sans aucune logique. Des yeux méchants et moqueurs. Et ce liquide qui fuit d'un peu partout. Formant de la vapeur corrosive quand il touche le sol. Pire que de la salive de démon. Une espèce d'acide renégat. L'air me rongant les narines et dévorant mes poumons.

J'étudie le circuit hydraulique. Fais un plan. Prends des notes. Élabore un stratagème quasi militaire. Donnant des ordres à des troupes invisibles. Informant mes colonels des stratégies les plus secrètes. Les contournements possibles. Les raccourcis. Les obstacles à éviter absolument. Vois clair dans le jeu ennemi. Pas une mince affaire mais faisable. Avec un peu de concentration, de perspicacité et d'abnégation. Ma détermination ne faisant qu'amplifier la foi en ma propre conviction.

Je prends les mesures de tous les tuyaux. Leurs diamètres. Leur rugosité. Leur longueur. Leur origine. Classifie tout ça avec une minutie extrême. Et je me lance. Déboulonnant une première sortie tout en raccordant l'entrée avec un nouveau tuyau tout neuf. Resserrant les vis aussi sec. Facile. Et ainsi de suite avec une dizaine d'autres tuyaux. Tous changés avec malice et génie quasiment. Évitant les gouttes d'acides projetés exprès dans ma direction et jonglant avec les outils les plus encombrants.

J'intensifie le rythme afin de terminer cette corvée le plus rapidement possible. Changeant les tuyaux dans les coins les plus reculés. Avec la hardiesse la plus habile. Me permettant même de siffloter ou de

chantonner un hymne à la dangerosité des océans. Et, par une mégarde qui ne m'est pas coutume, je dérape sur une flaque d'acide et percute un bouton. Une pompe se met alors en route dans un vacarme qui ressemblerait presque à un rire sadique. Sous la pression, certains tuyaux se contractent, d'autres se resserrent et l'un d'eux me tord le cou. Avec une volonté délibérée de m'étrangler. De m'assassiner. Presque un meurtre ! Le tuyau ne fait que se resserrer et je suis résolument pris au piège. Voyant la mort se rapprocher. C'est donc ainsi que je vais y laisser ma vie. À cause d'un tuyau ! Je me débats tant que possible. Absolument pas décidé à accepter un tel sort. Pas ici. Pas comme ça. *J'ai à faire !*

Tandis que la machine est sur le point de m'ôter mon dernier souffle j'aperçois une autre pompe juste derrière moi. N'ayant que cette seule possibilité, j'appuie sur le bouton. Immédiatement le liquide est envoyé dans une autre direction et la pression retombe. Je m'extrais de là comme un coup de vent roublard et retrouve la vie pour ainsi dire. Diable de diable. Dent creuse d'historien ! Perdre la vie pour ça. Pire qu'une honte ! De quoi être maudit pour l'éternité. *Souvenez-vous de cet homme. Soi-disant nouveau type d'homme, Messie pour ainsi dire. Mieux que les autres. Étranglé par une machine ! Un incapable payant de sa vie son incompetence. Une exception qu'il disait !* J'évite tout ça de justesse.

Par la suite, je prends soin de faire attention où je marche. Manquerait plus que je reçoive une giclée d'acide dans le cerveau ou qu'une pompe m'aspire le feu sacré. Je parviens au bout de la journée à réparer la

totalité de la bête. Rude épreuve ! Ne peut être accompli que par des hommes qui ont un véritable respect pour la vie et pour le vouloir-vivre. Poltrons, banquiers ou curés ne pas s'approcher de là. Au risque de finir dans un au-delà six pieds sous terre avec rien d'autre que de la vermine plein les poumons.

En sortant de là, tout le monde m'attend. Je cligne de l'oeil à chacun d'eux ! Sans exception. Proférant des « merci, merci ! », « Merci pour cette épreuve », « Vous êtes trop bons. »

En rentrant le soir, je décide de faire un tour en ville. Prendre un peu l'air pour ensuite mieux le décrire. Toute une histoire de retranscription la plus fidèle des émotions. Tout l'enjeu de la chose. Les idées se retrouvent facilement. Les émotions beaucoup moins. Aussi vite arrivées qu'une partie s'est déjà évaporée dans l'éther du jour qui meurt. Alors revenir à la source le plus souvent possible pour se l'imprégner avec le plus d'exactitude. Avec ses rires et ses douleurs. Sa mélancolie et son ciel plein d'insectes rampants.

En me promenant dans la ville, je remarque qu'il y a plus de monde que d'habitude. Quelques groupes buvant des verres à des terrasses. Des attroupements un peu partout applaudissant je ne sais quoi. Diable. Une fête ! En pleine ville. Tous habituellement cloisonnés entre quatre murs. Tous habituellement affalés devant un écran. Et voilà qu'il faut une distraction inédite pour réussir à les sortir de chez eux. Des guirlandes accrochées aux lampadaires et des cracheurs de feu. Tout le troupeau applaudissant en chœur

Pas l'habitude de voir tant de monde dans les rues tiens. N'ayant d'ailleurs que faire des fêtes de village ou du calendrier. N'ayant d'ailleurs besoin d'aucune lanterne éclairée pour prendre l'air. Me promenant à n'importe quelle heure n'importe quel jour au gré du vent et du chant des oiseaux. Ne rencontrant donc jamais personne, car ne se souciant pas d'attendre un événement pour sortir de ma grotte. N'ayant de toute manière aucune envie de rencontrer qui que ce soit.

En passant devant un numéro de clowns jongleurs, j'aperçois un attroupement de femmes. Quasiment sans-jupes. Exquises. Attendant qu'on leur joue des tours et qu'on leur chante une sérénade inédite. Ricanent entre elles devant les ânes sans plumes qui ne parviennent qu'à se prendre les pieds dans leur lacet. Une odeur de sexe chaud en ébullition plusieurs mètres à la ronde. Une part de moi aimerait leur montrer. Prendre la bête par les cornes et arracher des jupes. La part qui y croit encore. Qui pense encore être de ce monde. La part faible. Et puis quoi ? Défiler dans les rues en récitant des poèmes aussi ? Marcher sur les mains en rigolant des moqueries ? Surement pas me rabaisser à ce niveau. Non. *J'ai à faire !*

Je décide de me retirer dans l'endroit le plus isolé de la ville. Je m'assois sur un banc. Et je reste là. Une bonne heure. Les lumières de la ville luisant au loin. Mimant un incendie. L'incendie de la honte. Un brouhaha étouffant me parvenant jusqu'aux oreilles. Polluant mon silence. Salissant l'univers extravagant d'un homme trop fou pour se mêler au reste du monde. Introspectant sans aucun artifice ni suffisance les différents tourments de son esprit. Reniflant la vie qui

s'écoule de l'air et du temps. S'installant avec le plus de solidité possible dans le présent de son intégrité existentiel. Se sentant ainsi en parfaite osmose avec sa propre personne. En accord parfait avec lui-même et sa propre vie. N'ayant donc besoin de rien ni de personne. Souhaitant bon vent à tout ce qui pourra l'éloigner de sa tâche. Cons frétilants en faisant partie. En profitera un jour quand il sera temps. Quand il aura atteint un degré suffisant d'accomplissement et pourra se permettre quelques distractions qui pourraient s'avérer salulaire. Ma foi, le temps nous le dira.

Mais diable, comment peut-on autant s'uniformiser ? Tous sortir en même temps et pour la même raison. Pour une fête ? Pour regarder des cracheurs de feu et applaudir à un numéro d'échassiers. Et surtout sans y prendre part. Assistant juste à un spectacle répété et calculé. Rien d'autre. Ne songeant pas à prendre soi-même une torche et jouer avec le feu. N'imaginant pas s'élever soi-même autrement que par artifice. La seule scène vivante de l'univers réduite à un spectacle. La vie elle-même contorsionnée pour ne plus être qu'un loisir. Une récréation ! Sevrée de tout but. De tout rugissement. N'y a-t-il pas plus pertinent à faire de la vie qu'un interlude ? Qu'un entracte pour ainsi dire.

Quand on songe à tous les efforts qu'il a fallu pour que la vie naisse ! Toutes les tentatives et les planètes qu'il a fallu expérimenter pour parvenir à ce résultat !

Le Hasard disposant d'un temps et d'un espace illimité se serait permis de tenter tous les champs des possibles. Jusqu'à finalement parvenir à créer un être vivant. Tous les êtres vivants. La vie n'étant donc

finalement que le signe même de la volonté du Hasard de vouloir s'exprimer. Essayant toutes les combinaisons possibles uniquement parce qu'il en a la possibilité. En voilà un artiste ! Réussissant finalement à créer ce qui sera l'interprète de son hurlement silencieux. Le vivant ! L'homme et tout le reste n'étant donc que des porte-parole. N'ayant donc pour but premier que de s'exprimer. Pleinement. Avec le plus de sincérité possible. Laissant de côté finalement le désir de plaire. Et ne recrachant des émotions qu'avec le plus d'honnêteté possible. Qu'avec le plus d'authenticité. De personnalité ! En voilà un but à la vie : hurler.

Je rentre ensuite rapidement. Cuisine même un plat délicieux à la Femme. Lui masse les épaules et lui dorlote les pieds. Lui prépare aussi une salade de fruits frais en désert ! Rien que ça. Pour la petite aussi en passant. Pour elle oui. Et me remets ensuite pour une partie de la nuit à mon œuvre. Sans me laisser distraire d'un millimètre !

Le lendemain au Laboratoire.

On m'assigne une nouvelle tâche. Tous attendant ma défaite. Afin de célébrer leur triomphe sur l'homme au-dessus d'eux. Sur la dynamite. Sur l'excentricité. Sur l'homme sortant du lot, car décidé à en sortir.

Des poubelles à remonter. Rien que ça. Des poubelles sur roulettes. Pire qu'une blague ! Des gens mettent des roulettes à des poubelles. Des intellectuels sûrement. Planchant sur le sujet tout un mois. Gagnant cinq fois plus que l'ouvrier qui les poussera. Pour mettre des roulettes !

Pousse la poubelle jusqu'en haut. Puis la porte. Hop. Pas besoin de te préoccuper de son sort. Juste à pousser la poubelle. Homme au-dessus des hommes qu'il dit.

Pousser une poubelle ? Avec des roulettes en plus ? Rien que ça ? J'en rigole d'avance. D'une facilité déconcertante. Et pourquoi pas me tourner les pouces en attendant l'apocalypse aussi ? Un travail d'âne !

Je prends la première bien en main. Dieu de dieu. Quelle odeur. Une horreur pas possible. Pire qu'une colonie de rats morts. Pire que des dents cariées. L'intérieur est d'un jaune atroce. L'oeil d'un démon me fixant sans arrêt. Un concentré de pisse encore jamais vu. Me demande bien de qui ça peut provenir. De tous les villages environnant sûrement. Une dose létale d'urine passée à la centrifugeuse et remplissant cette poubelle immonde. Soit. Histoire de corser la chose. Pourquoi pas ? Après tout ! C'est de bonne guerre !

Je m'y mets esquissant une feinte de sourire. Pas du tout heureux en vérité de m'y atteler. Et quatre étages à monter. Semés d'embûches et de lutins prêts à me lancer des sorts et à me faire des crocs-en-jambe.

Des gants, je demande !

Des gants ! Il veut des gants ! Le messie qu'il dit. Il veut des gants ! Et pourquoi pas une vierge à chaque étage ? Des gants !

Je pousse ma poubelle. Un samedi matin, tandis que des gens sont encore sous la couette en train de rêver de cracheur de feu et de numéros de cirque. Parlez d'un monde.

Je la trimballe à travers les couloirs. Ça bouscule de partout. Des bouts de carrelage s'hérissent au moment

où je passe. Ça gicle dans tous les sens. Une ignominie sans nom. L'innommable ! J'en reçois de partout. Sur les mains. Ça pue. Ça pique. Quelle atrocité. Comme se faire uriner dessus par dix mille hommes. Je suis littéralement aspergé de pisse ! Jusqu'à en avoir envie de pleurer ! Quelle humiliation ! Et ça toute la journée ? Peut-être même tous les prochains jours ! Les prochains mois ! Et continuer à croire en une destinée glorieuse malgré tout ?

J'arrive tant bien que mal à l'emmenner au quatrième étage. Déjà recouvert d'une urine dont la provenance suspecte ne fait que rendre la tâche encore plus perverse qu'elle ne l'est. On me demande de la faire passer par cette porte. Puis de redescendre monter la prochaine. *Encore des centaines ! Plus grand qu'un homme qu'il dit !*

Arrivé en bas, une autre poubelle m'attend. Pareil. Rempli de l'immondice la plus cruelle.

Je la monte avec la même difficulté. En haut même cirque. *Encore des centaines ! L'exception qu'il dit !*

Je finis par comprendre la situation. Tout ça n'aura pas de fin. Des poubelles à l'infini. Une douche le soir. Et une journée similaire qui m'attend. Remplie de poubelles.

Je monte les suivantes et les suivantes à mon rythme. Entonnant des chants inédits à la gloire de héros morts.

Puis me vient une idée ! Avec un petit couteau ayant pu assassiner des centaines de lâches, je fais une marque sur la poubelle. Une petite croix inversée. Histoire de voir. Je la bascule jusqu'en haut et me dépêche de redescendre. Le plus vite possible. En bas

ça s'agite. *L'est déjà là. Vite, vite ! Amenez la pisse !*

On m'en refile une nouvelle. Je l'inspecte discrètement. Une petite croix inversée sur le rebord. Nom d'un diable. Ils sont en train de me refile la même depuis le début de la matinée ! Ha ha, les malins ! Bien joué que je siffle. Un éternel recommencement de l'humiliation. Pire qu'un caillou à pousser en haut d'une montagne.

Je prends ça avec le sourire. Après tout. Rien de neuf sous le soleil de Satan. J'en profite pour continuer à mon rythme. Clignant de l'œil à chaque fois que je rencontre un des leurs. Encore plus déterminé qu'avant. Heureux d'agir en connaissance de cause. Et ne déviant absolument pas de mon propre but. Surpassant tous les châtiments ! Je ne fais que pousser une même poubelle jusqu'en haut. Sans aucun but précis. Sinon celui de me décourager. De me mettre à genoux. Mais ils ne m'auront pas. Je ne lâcherai pas un centimètre !

Quelques semaines passent. Entre épreuves ridicules et pages remplis de rage. Avec une vaillance toujours plus rude et endurcie par la persévérance et la croyance en soi.

Puis.

Un soir.

Température glaciale et temps suspendu. La nuit recouvrant déjà une partie de la ville. Je suis en train de peaufiner les toutes dernières lignes de qui s'annonce comme une œuvre grandiose. D'un roman ultime. Une soirée agréable pour l'acte créatif donc. Mais éprouvante malgré tout. Un tel acte reste un

abandon de soi. Un sacrifice. Perpétuel. Chaque séance devant la feuille est un combat à mort. Ne pas l'oublier. Le noter quelque part. Avertir les poltrons. Ne s'aventurer dans cette voie qu'après avoir été prévenu. Chaque mot peut potentiellement vous assassiner. Assassiner votre raison. Votre vie. Votre quotidien. Vos relations amoureuses. Tout. De même, si cette dangerosité n'est pas présente quand vous créez alors oubliez. Vous ne faites que passer votre temps. Que décorer des vases ou raconter des histoires. Vous n'êtes sûrement pas en train de vous arracher le cœur, encore palpitant, de l'examiner soigneusement entre vos mains et d'en imprimer toute sa sincérité dans vos actes. Sûrement pas ! Juste du gribouillage. Rien d'autre. Du tralala !

Je me mets au lit en même temps que la Femme. Des pensées plein la tête. Des pensées finalement toujours en mouvement. Ne s'arrêtant jamais. Des pensées sans cesse en train de penser tiens. Instinctivement même. Par pulsion. Comme un lion en chasse.

La lumière se ferme. Je suis bien. Prêt à recevoir un repos bienfaiteur. Opportun même.

Quelques minutes plus tard, la lumière se rallume. Je ressens un peu d'affolement à côté de moi.

J'espère que le coco est en forme. C'est pour ce soir ! Pour tout de suite ! Qu'il se rhabille. Et vite !

Elle se lève. Il y a une flaque par terre. Diable de diable. C'est du sérieux ! Pourquoi à ce moment précis ? Pourquoi pas demain matin après une nuit réparatrice ? La vie me joue donc encore des tours ? Me teste dès que possible !

Et puis je prends conscience de la chose. Je vais être père. Diable. En voilà une chose ! Et qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ? Un homme comme moi... Insaisissable. Plus oiseau qu'humain. Libre. Insouciant. Comment vais-je m'en sortir ? Comment vais-je bien éduquer ce petit bout de femme ? Diable de diable ! Tant de questions ! Et pas une seconde pour y réfléchir.

Je m'active à droite à gauche. Mets des affaires dans des sacs. Suis les directives qu'on me donne. Ne maîtrisant pas vraiment la situation à vrai dire ! Bon. Bon. On verra plus tard pour les réponses. *Il y a à faire !*

On charge tout dans le carrosse et je démarre. En pleine nuit. Vers la maternité. Finalement je prends sur moi. Et puis quoi ? Je peux aussi très bien assumer tout ça non ? Assumer les responsabilités dans l'insouciance. Pas d'exclusivité entre les deux. Je lui apprendrai tout de la vie à cette fille. La porterai sur mon dos même. Cueillerai avec elle des pommes et des fruits de la connaissance. La protégerai à en donner ma vie même ! Lui enseignerai la légèreté de la conscience et la santé flamboyante. Le rire métaphysique !

Oui, complètement ! En voilà un père digne ! Parfaitement. J'ai même hâte qu'elle arrive maintenant. Qu'elle sorte à sept ans déjà. Prête pour mon enseignement.

On arrive à la maternité. J'ouvre la porte de ma femme. La prends par les épaules même. Sous la nuit. Elle pose sa tête contre moi.

J'ai peur. Chéri.

J'en suis ému.

« Tout va bien se passer, tu verras. Aussi vrai que je suis le plus grand des hommes. »

Je tente de la reconforter. Je prends tout sur moi.

« Tu verras. Tout ira bien. Je serai à tes côtés à chaque instant. Répondant à toutes tes prières. Allant chercher la petite de mes propres mains s'il le faut ! Ne t'inquiète pas. Tout ira bien. »

Je l'amène jusqu'à l'entrée. Des infirmières la prennent en charge. L'installe dans une chambre. Font quelques contrôles. Tout semble bien aller.

Je peux entrer. Elle est allongée sur le dos, le chemisier ouvert sur son ventre. Quelle prune ! Une planète même. Fertile sans aucun doute. Habitable. Un univers entier en mouvement. La vie est incroyable. Savoir que sous ce ventre gonflé prêt à exposer il y a une petite qui attend son tour. Qui naîtra, pleurera, grandira, désirera ceci cela, en fera voir de toutes les couleurs à son père, ramènera des garçons à la maison, souhaitera devenir telle ou telle personne, se trompera, s'en voudra, aura un genou à terre parfois et se relèvera toujours. Et je serai aux premières loges pour assister à tout ça.

Les infirmières nous disent qu'on peut se reposer un peu. Pas pour tout de suite. Quelques heures de répit.

Il peut rentrer pour dormir le chéri. Pas grave. Ça ira ici toute seule. Il peut rentrer.

Je lui annonce que non.

« On ne sait jamais. Après tout. Pas infailible la médecine. Peuvent très bien faire des erreurs. Préfère rester ici. Il y a une chaise. Presque un lit pour ainsi dire ! J'y dormirai comme un bébé tiens ! Puis pas besoin de dormir tiens ! Je veillerai ! Au cas où ! »

Je m'endors sur le coup. Sans même m'en rendre compte.

Quelques heures plus tard, en pleine nuit, je me réveille à cause de grognements. Je pense à un tigre. Non, ça vient de ma femme. Elle grogne.

« Et puis quoi ? je lui dis. »

Elle m'attrape la main et la serre. Me regarde dans les yeux. Que de la douleur ! Diable. Cette souffrance dans le regard.

J'ai mal. Ça contracte. Affreux. Toutes les trente secondes. Jamais eu si mal de ma vie.

Et d'un coup elle se tord de douleur. Comme si à l'intérieur du ventre quelque chose est en train de la broyer. De lui marcher dessus. Quelle horreur. L'avais jamais vu comme ça. Elle m'écrase littéralement la main. Je ne me défile pas. Au contraire. J'assiste comme je peux. Spectateur de la souffrance. Et que faire d'autre ? Je ne dis même pas un mot. Je reste là et regarde. Trente secondes plus tard même scène. Elle se cambre et pleure. Crie même. Hurle et grogne. J'en ai mal pour elle. Je n'ai jamais vraiment eu mal moi à vrai dire. Mes douleurs n'étaient que des pincements à côté de ça. Des pichenettes. Quel spectacle atroce. Ça dure comme ça un bon quart d'heure. Elle se cambre sans arrêt. Me brise les doigts. Me regarde avec des larmes plein les yeux. M'implore presque de la soulager. Je lui donne un peu d'eau quand elle le réclame. Lui dis que ça va aller.

Une infirmière vient. Fait quelques contrôles. Et dit qu'il faudra attendre encore un peu. Diable. Quelle annonce ! Ça dure comme ça une bonne vingtaine de minutes encore. J'ai l'impression qu'elle va y rester à

un moment ou un autre. Et rien d'autre à faire que d'attendre. Rien. Inutile. La regarder souffrir en espérant que quelque chose se passe. Je pense aux pires choses. Aux pires scénarios. Et mon inaction m'exaspère. À un moment je crie :

« Et alors ? On va bien finir par lui faire quelque chose ou quoi ? Pas médecin pour rien quand même. *Docteur* sur leur étiquette. Pas *Charlatan* ! »

Finalement une nouvelle infirmière arrive. Refais quelques contrôles. Nous regarde. Attend quelques instants.

C'est pour maintenant.

Elle appelle du renfort. Me demande si je veux assister. Et puis quoi ? Bien sûr. Pas me débiter maintenant. En tant que poète. Expérimentateur de la vie. Il me faut assister. Participer même presque. Elle me demande alors de m'installer plutôt de ce côté-là.

On lui écarte les jambes. Pieds à l'étrier. Nom de Dieu ! Je détourne les yeux un instant. Non, il faut tout voir. Y mettre les mains même.

Les doctresses lui expliquent la manœuvre. Il faut pousser de l'intérieur. Contracter le plus possible. Évacuer la chose en quelque sorte. Et ça de manières régulières. Pas une mince affaire. Au cas où, elles disent, au cas où, elles lui montrent des instruments de torture ! Des pinces géantes presque. Des ventouses ! C'est une blague ? Pourquoi pas une lance ou des flèches aussi ?

Ça commence. Elles lui demandent de pousser. Elle pousse. Puis hurle. Puis pousse. Je lui tiens toujours la main. Ça continue comme ça pendant un moment. Pousse. Crie. Souffle. Quelle épreuve ! Une vraie

torture. Je n'arrive même plus à bouger. Quelle intensité dans la scène ! On sent que c'est du sérieux. Que ça ne rigole pas. Que ça ne joue pas !

Les infirmières continuent. Ça avance bien apparemment. Lui demandent de continuer de pousser. Comme ça pendant une bonne dizaine de minutes. Pousse. Pleure. Souffle.

Toujours rien qui vient. Combien de temps ça peut durer cette histoire ? Ça me semble interminable ! Une tension pas possible !

Allez, continuez ! De nouveau comme ça pendant quinze minutes. Et pas une minute de pause. Elle pousse. Râle. S'essouffle. Et moi toujours aussi inutile. Et que pourrais-je faire en vrai ?

Puis d'un coup.

Regardez ! On voit son crâne. Qu'il regarde le Monsieur, on voit son crâne.

J'y jette un coup d'œil furtif. Une tête sort du sexe de ma femme. Bigre.

« Oui, oui ! Bien sûr ! Oui. Superbe ! »

Puis tout va très vite. La tête sort complètement. Une petite tête toute violette. Sans expression. Puis un bras. Et d'un coup tout le corps. Complètement enveloppé d'un liquide blanchâtre. Organique. Visqueux. Un petit corps tout mou. Semblant inanimé. D'un coup, je pense au pire ! Mais non. Tout va bien. On lui tapote le dos. Me le montre. On me donne un ciseau. Coupez ici Monsieur. Je coupe le cordon. Cette chose sort d'un sexe et je la coupe aux ciseaux. Puis une infirmière rentre sa main à l'intérieur de ma femme. Mais quand est ce que ces horreurs vont finir. Elle sort quelque chose d'affreux. Comme un cœur

violet et noir. Je crie

« Mais quelle horreur ! »

Avec un geste de recul. *Tout va bien le Monsieur. Le placenta rien d'autre.* Bigre. Toute cette matière. Ces choses secrètes auxquelles on n'a jamais accès. Ha, ha. Voici la vie !

Puis.

Sur le ventre de ma femme, cette petite bête. Posée doucement. Qu'on regarde silencieusement. Ma femme toute blanche. Usée. Mais dans les yeux pleins de tendresse.

Je regarde ma fille. En voilà une œuvre tiens ! Pas mon charabia habituel. Une merveille. Tout de suite, je me sens responsable d'elle. Tout change. Je me sens redevable. De l'avoir amenée ici. Un être si petit. Sans défense. Que je protégerai plus que tout. Que j'aime déjà.

Et d'un coup, la béatitude. Complète. Ma petite ouvre ses yeux. Tout calmement. Des grands yeux noirs. Au milieu de sa tête de squaw. Deux petits yeux calmes. Présents. Conscients. Qui me regarde. Plein de tendresse. Presque pleins d'amour. J'en suis sur le cul. Des larmes de bonheur qui ruissellent sur mes joues. Un sentiment inédit. D'extase. Et d'émerveillement. Ma fille.

Ma plus belle œuvre...

Comme une sorte de bonheur absolu.

Comme l'explosion d'une galaxie dans le silence de l'espace.

Les infirmières finissent leur travail. Disent que tout va bien. C'est fini. Je dépose un baiser sur la joue de ma femme. Admire ma fille quelques minutes. On me

conseille de sortir un peu. Histoire de respirer. J'en parle à la Femme.

« Tout va bien ? Peux la laisser toute seule un moment. Besoin d'un peu d'oxygène pour ainsi dire. »

Oui, oui. Tout va bien. Qu'il sorte le coco. Qu'il sorte. Il a à faire !

Je décide donc de prendre un peu l'air.

Juste avant que je ne sorte, une infirmière me murmure quelques mots dévastateurs. *Nouveau papa. Bien du courage. Les nuits à ne jamais dormir. Le sacrifice quotidien. Plus une minute pour soi. Adieu à tout. Et encore. Le pire à venir. Les chouineries, facile. Mais ensuite, la puberté, les garçons, les disputes, l'ingratitude, etc. Ha ha. Parlez d'une vie. Pire qu'un boulot. Pire qu'un sacrifice. Un enfer constamment renouvelé.*

Diable de diable. Quel besoin de m'infliger une pareille sentence. Pire qu'un boulot même ? Et puis quoi ? Quelle angoisse ! Mais quand même ! Sûrement un amour infini à portée de main non ? Une ivresse constante à la vue de sa même qui découvre le monde non ? Une angoisse perpétuelle ? Impossible de savoir ! Et sûrement personne pour me répondre avec sincérité. Tous n'étant que pantins de leur propre vie. Quelle sorte de réponse aurai-je d'un de ces énergumènes incapables de montrer que deux et deux font quatre. Incapable de me parler une seule seconde de ce que la vie signifie pour eux. Alors me parler d'un enfant ? Et pourquoi pas leur demander de résoudre l'équation de Schrödinger aussi ? Ou de calculer la prochaine éclipse de Lune ?

Je sors de la maternité. Il fait presque jour. Une neige fine a recouvert tout le paysage. J'observe ce tableau parfait. Les massifs voisins entièrement blancs éclairés par un soleil naissant. Le matin en train d'éclorre. Un orangé chatoyant s'étendant sur tout l'horizon. Quelle beauté. L'hiver dans ce qu'il a de plus délicat. De plus serein.

L'air est particulièrement frais, mais semble parfait pour autant. Je regarde au loin le Fleuve glacé parcourir sans relâche son chemin vers je ne sais où. Vers les océans éternels. J'avance dans ce qu'il reste de nuit et je pense aux monstres tapis dans les ténèbres. Aux cristaux de glace renfermant des secrets à jamais inviolés. Je pense aux illusions les plus radicales et à tout ce qu'il me reste à accomplir. À la quantité de force nécessaire pour endurer de ne jamais être à sa place.

Mais la guerre. Déchirante. Totale. Personnelle. Combattre sans cesse son ancien Moi. En sortir toujours plus grand. Meilleur. Plus singulier. Plus authentique. Aiguiser ses armes et pourfendre les ténèbres. La guerre purificatrice. Éternelle. Vaillante. La guerre spirituelle n'ayant de cesse que de briser toute tentative de désespoir.

Et la folie. La folie libérée pouvant s'exprimer à volonté. Une porte ouverte vers toutes les démesures possibles. Qu'elles soient physiques ou spirituelles. Qu'elles soient réelles ou démentes. Qu'elles engendrent chaos ou art.

Voilà la véritable folie. Ne jamais rien faire d'autre

que suivre le chemin que l'on se destine à soi-même.
Sans crainte de s'y égarer. De s'y vautrer. Et arpenter la
vie dans sa totalité. Jusqu'à en ressentir les moindres
vibrations. Jusqu'à en aimer les moindres nuances.

Consumer en réalité toute cette vie que l'on porte en
soi. Avec la certitude de ne rien emporter, une fois le
périple terminé.

Sans aucune retenue. Sans aucun regret.

Et éblouir la Mort.

Comme un soleil ivre.

Fin

Si ce roman vous a plu, vous pouvez soutenir l'auteur en achetant ce roman en version papier, ou en participant au Tipeee de Mike Kasprzak : <https://fr.tipeee.com/mike-kasprzak>